

THE MASK
le premier héros 100 % cartoon

TETSUO
l'homme de fer

LE FLEAU
l'apocalypse selon Stephen King



Jack Nicholson a les crocs dans
WOLF
gare au garou !

génération
MANGA
l'invasion ne fait que commencer...

Belgique : 180 FB - Espagne : 700 Pts
Canada : $ 7,25 - RCI : 2800 CFA
Suisse : 8 F

M 2016 - 91 - 25,00 F-RD



DANS LA LIGNE DE MIRE

CLINT EASTWOOD

3 NOMINATIONS OSCARS 1994

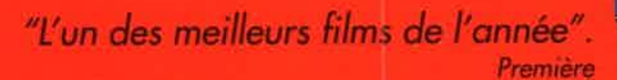


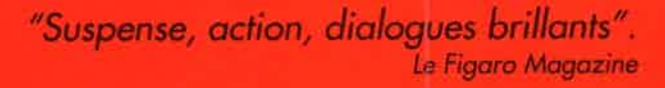
Chez vous, une traque infernale.

SORTIE LE 20 SEPTEMBRE 1994






"L'un des meilleurs films de l'année".
Première


"Suspense, action, dialogues brillants".
Le Figaro Magazine

"2 géants pour une histoire en béton".
Le Point

Disponible en vidécassette et disque laser.



En vente dans les grandes surfaces et magasins spécialisés.



Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES **Ciné-Fantastique** Numéro 91. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Julien Carbon, Betty Chappe, Christophe Deshoux, Guy Giraud, Peter Parker, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Sophie Brassier, Alain Carradore, Anaïs Casanova, Christophe Champclaux, Clarisse Coufourier, DDA, Laurent Erre, Christophe Jouvet, Anne Lara, Bruno Maccarone, Patrick Nadjar, Christine Nicolay, Grégoire Parcollet, Nicole Réal, Olivier Richard, Robert Schlockoff, Bruno Terrier, Dominique Véret, Animé Virtual

Photocomposition/ Montage : Les Gros Poilus Associés. **Photogravure** : AMG. **Impression** : ISTRA BL. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 80.000 exemplaires. **Dépot légal** : Septembre 1994. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire





Urotsukidoji : la Légende du Démon





Illustration couverture : **Tokyo, la Dernière Megalopolis**. Copyright *Toei*.

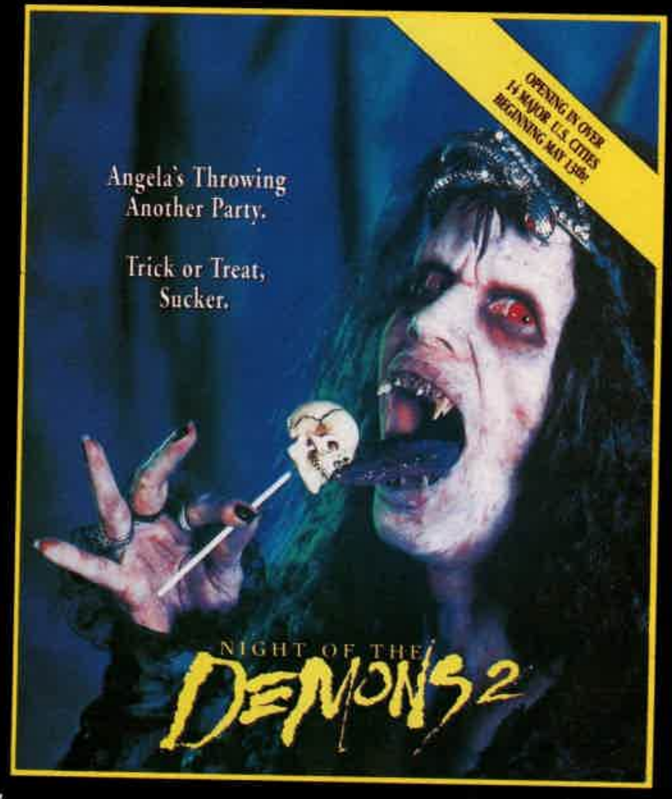
NOTULES LUNAIRES

■ Quoi de neuf dans la production fantastique, allez-vous me demander (*dans la mesure où c'est ton boulot, oui !*). Eh bien, on note surtout la re-lecture des classiques, et la momie refait à son tour, et en ce moment, surface chez *Universal*. Après que Joe Dante ait abandonné le sarcophage, c'est George Romero qui s'apprête à secouer des bandelettes bien poussiéreuses. Parallèlement, Anthony Hickox, soutenu par Richard Donner, fait producteur, joue lui aussi les égyptologues pour le remake de **La Malédiction des Pharaons** de Terence Fisher. La guerre des momies ne fait donc que débuter. Et si on demandait une aide humanitaire ?

■ Le film **Alien Nation** avait inspiré une série télé en 89/90 (sans parler d'un X intitulé **Anal Nation**) qui s'était terminé par un épisode laissant bien des points importants de l'histoire en suspens. Kenneth Johnson, producteur et réalisateur, s'est décidé à relancer la série et à fournir les explications manquantes. Se tourne donc actuellement à Los Angeles **Alien Nation : The Dark Horizon**, un nouveau pilote qui introduit de nouveaux personnages (*tu ne parles plus de* ***Anal Nation***, *là au moins ?*). Les E.T. intallés sur Terre sont les victimes d'une série de meurtres et doivent lutter contre un cinglé venant de leur planète et bien décidé à asservir l'humanité tout entière, eux y compris. Tant il est vrai qu'on n'est jamais si bien asservi que par soi-même...

■ Décidément, le réalisateur Mick Garris et Stephen King s'entendent le mieux du monde. L'un filme, l'autre écrit puis supervise **La Nuit Déchirée**, puis **Le Fléau**... Une équipe bien rodée. Et voilà les compères chez Steven Spielberg, planchant de concert sur **Rose Red**, une sombre histoire de maison hantée dans la tradition de **Poltergeist**.

■ Le premier **Night of the Demons** de Kevin Tenney (inédit en France) n'est pas bien terrible. Mais, succès vidéo oblige, son producteur lui donne une séquelle, benoîtement intitulé **Night of the Demons 2** où le réalisateur australien Brian Trenchard-Smith (**Les Traqués de l'An 2000**) potasse allégrement **Evil Dead 2** et **La Maison du Diable**. Si le prétexte sent le plat mille fois réchauffé (un groupe de teen-agers organise une boum dans une maison hantée), les variantes permettent au film de s'écarter des sentiers battus. Ainsi, les adolescents sont des étudiants dévergondés en provenance d'une école catholique et bondit à leur secours une espèce de bonne sœur ramboïde arrosant d'eau bénite la terrible Angela infernale. Points d'orgue de cette série B positivement chroniquée par *Variety* et *Hollywood Reporter* (rare pour un film d'horreur) : une décapitation digne de **Brain Dead** et la transformation d'une femme en serpent, une scène anthologique due à des effets spéciaux sidérants de Steve Johnson.



Editorial

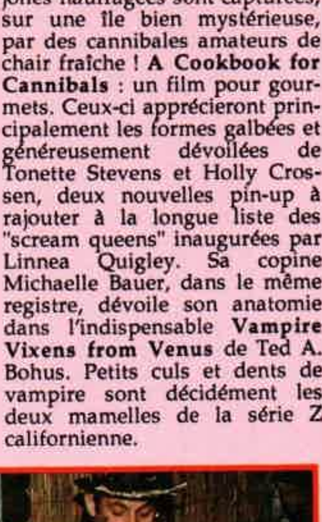
Le 13 août s'éteignait, à l'âge de 81 ans, celui qui incarna pour nous à la fois Frankenstein, Van Helsing, Sherlock Holmes, le Shérif de Nottingham, Beau Brummel, Winston Smith (ces deux rôles à la télévision) le Dr. Who, ou bien encore l'implacable Moff Tarkin de **La Guerre des Etoiles**.
Il s'agit en effet, et hélas, de Peter Cushing, auquel notre télévision n'a pas cru devoir rendre hommage à cette occasion.
Peter Cushing, tout comme Vincent Price ou Boris Karloff faisait partie de cette génération de comédiens dont le talent, la rigueur et le professionnalisme n'avaient d'égal que la gentillesse, l'honnêteté, la simplicité et l'extrême courtoisie.
Cotoyant déjà Laurel et Hardy en 1940 (**Les As d'Oxford**), il se partage entre Hollywood et l'Angleterre, le théâtre, le cinéma et plus tard (1951) la télévision. On le verra notamment au petit écran dans des séries comme ***Pride and Prejudice***, ***Epitaph for a Spy***, ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** et surtout ***Sherlock Holmes*** (16 épisodes en 1967), rôle pour lequel il s'investit corps et âme, tant il s'intéressait au personnage du célèbre détective, au point d'en collectionner les éditions originales et les études diverses.
Son nom ne peut bien sûr se dissocier de la célèbre firme *Hammer-Films*, reprenant à son compte les plus grands thèmes de l'épouvante des années trente américaines. De l'aveu même de Terence Fisher, réalisateur de la plupart des titres, la présence de Peter Cushing conféra à ces œuvres le sérieux et la crédibilité qui les élevèrent au-dessus du simple film de série. Outre ses performances dans le rôle de Van Helsing, volant le plus souvent la vedette à Dracula, c'est surtout dans ses diverses interprétations de Frankenstein qu'il restera en nos mémoires. Trait d'union des six "Frankenstein" britanniques, il s'investit dans le rôle, le fit évoluer, osciller de l'humanisme philanthropique à la cruauté toute scientifique au fil des divers épisodes, apportant une cohésion à la série jusqu'à renverser des valeurs qui jusque là faisaient du monstre le personnage-clé du mythe créé par Mary Shelley.
Traversant ainsi les époques, il réussit à relier la nôtre en paraissant dans **La Guerre des Etoiles**, production charnière entre deux conceptions du genre. Puis ce fut encore **Le Trésor de la Montagne Sacrée**, **Le Mystère de l'Ile aux Monstres**, **Sword and the Valiant**, **House of Long Shadows**, **Top Secret**, **Biggles** et **A Tales of Two Cities**, ce dernier pour la télévision britannique.
Il est de bon ton de larmoyer longuement sur les disparus avec une impudeur toute opportuniste. Pour ma part, je ne sais pas le faire, même après la vision d'une foultitude d'émissions sur les chanteurs morts chez *TF1*. Notre plus sincère hommage, nous lui avons consacré de son vivant, dans le n°7 de *Mad Movies* (janvier 74), et sur une cinquantaine de pages. Nous savons aussi qu'il l'eut entre les mains et qu'il l'apprécia. Pour moi, Peter Cushing vit toujours, dans ma mémoire et à travers ma vidéothèque pleine de ses films, riche de ses multiples personnages.
Puisque décidément cet édito ne se prête pas à la gaudriole, il faut aussi évoquer la disparition de notre collaborateur Bernard Lehoux. On se rappelle ses nombreux textes sur les séries TV, notre débat à propos du ***Prisonnier***, et surtout le numéro spécial James Bond (*Mad Movies* 37 hors-série), dont il fut à la fois le concepteur et l'auteur. Après Pierre Pattin, voici encore un ami qui nous quitte, et je me demande bien pourquoi ce sont toujours les plus drôles qui s'en vont (voir Desproges, Le Luron, Coluche ou Lagaff dans le spectacle. Quoi ! Lagaff n'est pas mort ? Remarquez, il n'est pas drôle non plus, ça compte pas...). Tout comme Pierre, chaque rencontre avec Bernard était prétexte à délires ininterrompus et je ne lui connaissais pas d'autre visage que celui de l'humour et la joie de vivre. C'est l'image qu'il aimerait sûrement laisser de lui et celle que conserveront tout ceux qui l'estimaient et qui s'expriment dans ce numéro. Fais donc un tour du côté de la page 54, mon vieux Bernard, tes copains t'y attendent.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Sous la bannière de sa compagnie toute neuve, *Southern Star Studios* ("le futur de l'industrie cinématographique"), David A. Prior met la dernière main à **Bio-Force I** qu'honorent les comédiens Robert Hays, Leo Rossi et Corey Haim. En soi rien de bien notable à signaler dans cet ersatz retardataire d'**Alien** où un monstre aux trois quarts d'origine animale s'évade d'un laboratoire, sinon la signature de David A. Prior lui-même. Dans le domaine de la science-fiction, cet artisan aux petits pieds s'est porté coupable de **C.O.P.S.** et **Future Zone**, tout deux fréquentés par David Carradine et son bras bionique. Voilà qui augure du niveau probable de **Bio-Force I** !



LA GRANDE BOUFFE



Les faiseurs de séries Z sont, aux Etats-Unis, friands d'anthropophagie. Dernier fleuron de ce cinéma voué à la viande saignante : **A Cookbook for Cannibals.** Décrit comme "une anthologie épicée", **A Cookbook** regroupe trois histoires bien salaces, mises en images avec les moyens du bord par Russell D. Kratzer. La première est un détournement pimenté du *Petit Chaperon Rouge*, la deuxième une version hot de *Hansel et Gretel* devenu pour la circonstance Gretel et Gretel, rencontre brûlante des deux gouines du titre et d'une sorcière affamée. Le film se boucle par *Jungle Drums*, parodie des sérials des années 40, où deux jolies naufragées sont capturées, sur une île bien mystérieuse, par des cannibales amateurs de chair fraîche ! **A Cookbook for Cannibals** : un film pour gourmets. Ceux-ci apprécieront principalement les formes galbées et généreusement dévoilées de Tonette Stevens et Holly Crossen, deux nouvelles pin-up à rajouter à la longue liste des "scream queens" inaugurées par Linnea Quigley. Sa copine Michaelle Bauer, dans le même registre, dévoile son anatomie dans l'indispensable **Vampire Vixens from Venus** de Ted A. Bohus. Petits culs et dents de vampire sont décidément les deux mamelles de la série Z californienne.



Bal costumé au Club Med' ? Non, tout simplement le plat d'hors-d'œuvre dans A COOKBOOK FOR CANNIBALS : THE MOVIE !



■ Bellâtre narcissique de la série B californienne, acteur-producteur-réalisateur-scénariste, David Heavener s'adonne désormais à la science-fiction avec **Dragon Fury**. Seulement présent derrière la caméra, ce qui constitue en soit une agréable surprise, il tourne **Dragon Fury** qui se situe à l'an de grâce 2099, un siècle après qu'un titanesque séisme ait ravagé la Terre. Un valeureux guerrier, Mason, effectue un saut dans le temps, un peu avant le tremblement de terre, afin de rapporter un sérum qui sauvera ses contemporains de l'anéantissement. Il n'a que 24 heures pour mener sa mission à bien, mission que les sbires du vilain tyran Vestor viennent contrarier... Un zeste de **Terminator** sur le fond, quelques combats à l'épée en mémoire de **Highlander** et, pour parfaire le côté série B, Richard Lynch dans le rôle du méchant despote !

■ Le vendredi 23 septembre, à 20 heures, la Cinémathèque de la Salle République, 18 rue du Fg. du Temple, propose deux SF des années cinquante avec **Danger Planétaire** et le rare **Le Monstre des Abîmes** (de Jack Arnold). Le vendredi 4 novembre, 20 heures, *Histoire Permanente du Kung-Fu*, avec **La Rage du Tigre** et **L'Invincible Kid du Kung-Fu**. Enfin, du 13 au 6 novembre, une rétrospective intégrale de l'œuvre de Mario Bava.

■ Steve Barron, à peine sorti de la soupe à la tortue (ninja) remet le couvert en produisant **Disturbing Behavior** qui sera réalisé par Allan Moyle. Il y est question d'une machine à contrôler les esprits qui transforme les chères têtes blondes en têtes à claques.

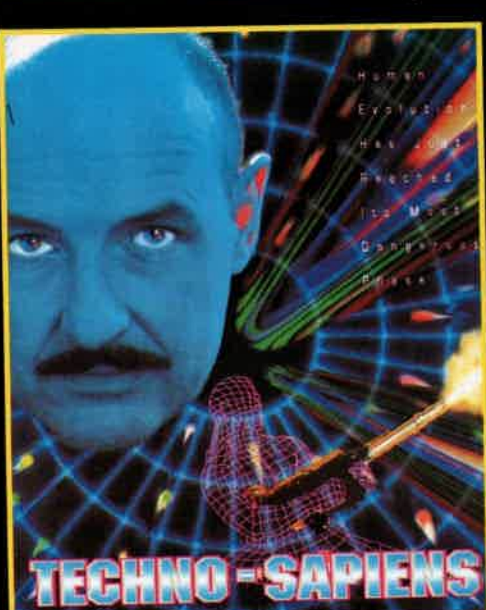
■ A l'occasion des 40 ans de Godzilla (déjà !), *Ciné-Zine Zone* consacre un spécial 150 pages aux films de la série, avec étude chronologique, index des principaux comédiens, projets avortés, adaptation sous forme de comics, maquettes et jouets divers, du plus célèbre des monstres japonais. Du solide travail pour 100F tout rond, port compris, à Pierre Charles, 16 avenue Emile Zola, 94100 Saint-Maur.

■ On sait désormais pourquoi Renny Harlin (**Cliffhanger**) filmait depuis un hélicoptère les récents incendies qui ont ravagé les faubourgs boisés de Los Angeles. Pour inclure, façon Roger Corman pendant les émeutes ou après le tremblement de terre, les plans mis en boîte dans un film, **The Day the Earth Caught Fire**, remake du **Jour où la Terre Prit Feu** que l'Anglais Val Guest tourna en 1962. Le film de Renny Harlin se déroule après une série d'explosions nucléaires qui ont pour conséquence d'accroître dramatiquement la chaleur du soleil. Un intrépide reporter et une jolie scientifique enquêtent sur cette catastrophe écologique pour s'apercevoir que le grand capital et quelques membres véreux des gouvernements y sont pour quelque chose. Ironiquement, **The Day the Earth Caught Fire** se prépare au moment même où commence le tournage du **Mad Max** aquatique **Waterworld** de Kevin Reynolds, avec Kevin Costner et Dennis Hopper dans le rôle du vilain (en lieu et place de John Malkovich initialement prévu).

■ En développement chez *Concorde*, la boîte de prod' de Roger Corman, un curieux **Eve's Baby** dont on ne sait encore pas grand chose. Un rejeton qui a toutes les chances de ne pas être catholique et qui s'en va caïn-caha...

■ Les séries **Cyborg Cop** et **Project Shadowchaser** ayant rapporté plein de dollars à leurs producteurs, des opportunistes les imitent au rayon "cyborg et gros bras". Co-production entre les Etats-Unis et l'Ukraine (!), **Techno-Sapiens** de Lamard Card oppose deux types de robots humano-ramboïdes. Les méchants : ceux que l'ambitieux Conners (Terry **Le Beau-Père** O'Quinn) détournent pour contrôler la compagnie qui les fabrique. Les bons : Natalie, jolie ingénieur en cybernétique et Barkley, un balèze personnifié par Evan Lurie, ex-kickboxer soucieux de se reconvertir. Du ring à la science-fiction post-**Terminator**, il n'y a qu'un pas à franchir.

■ L'association Eddie Murphy/John Landis vient d'avorter d'une pitoyable séquelle, **Le Flic de Beverly Hills 3**. Mais ces deux lascars s'entendent si bien qu'ils se réunissent de nouveau pour le remake de **Dr. Jerry & Mr. Love**, le chef-d'œuvre de Jerry Lewis. Les transformations n'y tourneront plus autour du refoulé débile/séducteur, mais d'un obèse et d'un filiforme. De quoi nourrir les fantasmes d'un cinquième de la population américaine. Rick Baker (**Wolf**) y gonfle et dégonfle la bedaine d'Eddie Murphy.



■ Il arrive parfois aux journaux les mieux informés, *Variety* en l'occurrence, de publier des rumeurs non fondées, la mise en chantier de **Alien 4** par James Cameron dernièrement, par exemple. Le réalisateur des **Terminator** dément formellement. Par contre, il affirme que son arlésienne favorite, **Spiderman**, prendra enfin son envol dès le mois de janvier prochain. Ca va être le moment de se payer une toile...

■ David Lynch vient de produire **Nadja**, une réalisation et un scénario de Michael Almereyda avec Susy Amis, Peter Fonda, Galaxy Crase (!) et Lynch dans le rôle de ... lui-même (ah ouais, ça il le fait bien !). Le film, qui raconte les déboires d'une famille à problèmes dont les membres sont des vampires, a été tourné en pixelvision.

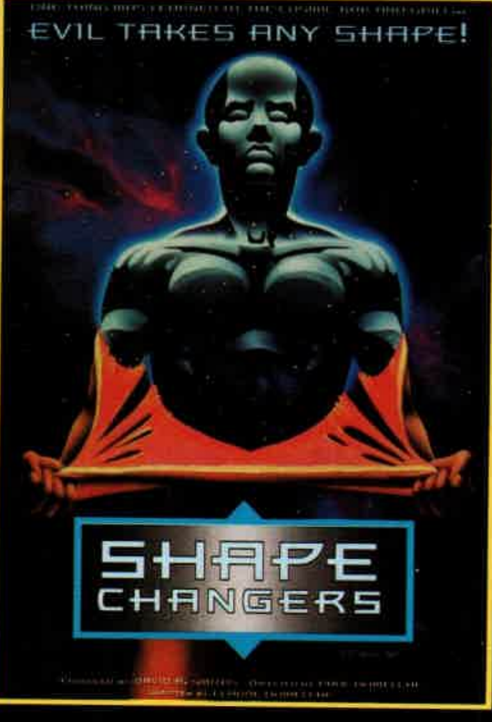
■ Dans son nouveau film, **The Addiction**, Abel Ferrara assimile le goût du sang des vampires à la dépendance des drogués (avec le problème de la seringue en moins). Le scénario s'articule autour d'une étudiante en philosophie de New York qui, après avoir été mordue par un vampire devient obsédée par la façon de vivre des suceurs de sang.

RAMPO



Le fantastique au Japon, ce n'est pas simplement le manga, Inoshiro Honda et **Tetsuo**. Une solide tradition littéraire précède tout cela. Les Japonais ont même leur Edgar Poe : Edogawa Rampo (homonymie délibérée avec l'écrivain maudit américain), éternel hypocondriaque et mélancolique. Cette biographie romancée, à mi chemin entre l'évocation de faits réels et le fantastique, explore principalement l'inspiration du romancier : l'enquête concernant une jeune femme qui aurait étouffé son époux, un meurtre semblable à celui décrit dans l'un de ses livres interdit par la Censure... Amoureux de Shizuko, Rampo mêle la réalité au destin imaginaire de son héroïne, à tel point qu'il ne parvient plus à faire la différence entre l'un et l'autre. Très beau, baignant dans une atmosphère envoûtante entretenue par une reconstitution d'époque très fiable (les années 30), **Rampo** existe en deux versions (*qui vient de dire Rampo I et Rampo II ? Sortez !*) : l'une du producteur, rapide et commerciale (du fait que plus de la moitié du métrage initial fut retournée) et celle du réalisateur Kazuyoshi Okuyama, plus lente, plus complexe dans les transitions réalité-fiction. L'une et l'autre ont très peu de chance de connaître une diffusion extérieure au Japon.

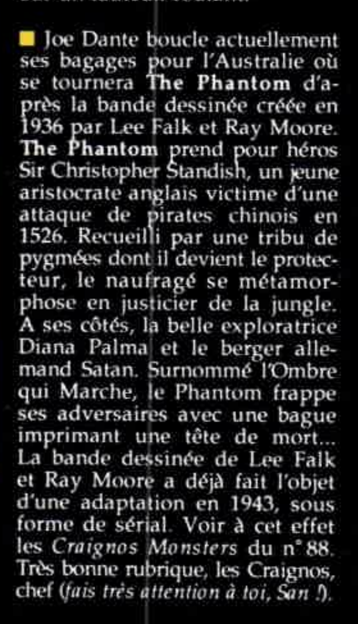
■ Après les **Transformers** titanesques du cartoon japonais, voici les **Shape Changers** mitonnés par un certain Paul De-Mielche, interprétés par Joe Lara (un Tarzan express pour la télé) et cette vieille baderne de John Ryan. Il s'agit encore une fois d'une sombre affaire d'extraterrestres pouvant à loisir changer d'apparence, arme redoutable car ceux-ci désirent tout banalement soumettre l'univers, comme tous les extraterrestres de notre connaissance. Une ambition minimale dans le genre.



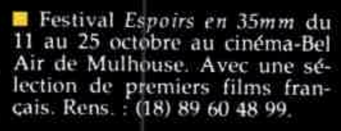
■ A l'exception de son sketch de **Body Parts**, Tobe Hooper ne brille pas par son inspiration ces derniers temps. Son **Nightmare** est nul et **The Mangler**, vaguement adapté de Stephen King, semble s'orienter dans la même voie. **House of 100 Horrors**, sur un scénario de Charles B. Griffith (à l'origine de **La Petite Boutique des Horreurs**), va-t-il renverser la vapeur ? Histoire de possession et de maison hantée suite à quelques meurtres bien saignants, **House of 100 Horrors** s'engage toutefois sur des sentiers que Tobe Hooper connaît bien pour avoir tourné **Poltergeist**

■ **Aswang** s'inspire de la légende du plus célèbre des vampires philippins, nommé Aswang (ça tombe donc bien !), pour suivre les déboires d'une jeune mère dont le bébé dont elle est enceinte subit les assauts d'un suceur de sang. Parodie pince-sans-rire des séries B des années 50, **Aswang** pilonne au passage **Evil Dead**, **Shining**, **Alien** et **Rosemary's Baby**, mais il n'en reste pas moins généreux en frissons divers. Deux débutants, Wrye Martin et Barry Poltermann, prennent en charge production, scénario et réalisation de ce "vampire movie" original.

■ En 1970, Roger Corman réalise **Le Baron Rouge**, évocation des exploits guerriers de l'as allemand de l'aviation Manfred Von Richthofen. En 1994, le même Roger Corman produit **Plane Fear** de Bob Gordon, dans lequel le fantôme de Von Richthofen, au manche à balai d'un biplan, refait surface, d'abord dans un avion miniature mais dont la mitrailleuse fait de gros dégâts. Sa mission : défier Bill Spencer (Mickey Rooney), son rival durant la Première Guerre Mondiale, aujourd'hui vieux bonhomme cloué sur un fauteuil roulant.



■ Joe Dante boucle actuellement ses bagages pour l'Australie où se tournera **The Phantom** d'après la bande dessinée créée en 1936 par Lee Falk et Ray Moore. **The Phantom** prend pour héros Sir Christopher Standish, un jeune aristocrate anglais victime d'une attaque de pirates chinois en 1526. Recueilli par une tribu de pygmées dont il devient le protecteur, le naufragé se métamorphose en justicier de la jungle. A ses côtés, la belle exploratrice Diana Palma et le berger allemand Satan. Surnommé l'Ombre qui Marche, le Phantom frappe ses adversaires avec une bague imprimant une tête de mort... La bande dessinée de Lee Falk et Ray Moore a déjà fait l'objet d'une adaptation en 1943, sous forme de sérial. Voir à cet effet les *Craignos Monsters* du n° 88. Très bonne rubrique, les Craignos, chef (*fais très attention à toi, San !*).



■ Festival *Espoirs en 35mm* du 11 au 25 octobre au cinéma-Bel Air de Mulhouse. Avec une sélection de premiers films français. Rens. : (18) 89 60 48 99.



■ *Le Voyeur* (n° 9) poursuit sa quête de l'héroïsme entreprise il y a quelques numéros. Du cinéma à la philosophie, des grands penseurs historiques pour rebondir au cinéma, ce fanzine à coup sûr original permet toutes les dérives menant à la réflexion et tant pis (ou tant mieux ?) si Nietzsche côtoie John Woo, ou si Van Damme fait page commune avec Alain Resnais. A commander (30F, port compris) à Philippe Fontaine, 4 bis rue Dussault, 75300 Sotteville-les-Rouen.

■ Autre zine des plus prometteurs, *Phantom* explore le Romantisme à l'écran, le métier de journaliste de cinéma, ou bien encore les systèmes de production à travers la carrière de Joel Silver, avec toujours ce souci d'originalité et de réflexion qui manque le plus souvent aux fanéditeurs. Deux numéros parus (30 F chaque, port compris) à commander à Nicolas Rioult, 9 rue Joseph Delattre, 76240 Mesnil-Esnard.

NIGHT SWARM

Dans le genre, **Skeeter** n'aura visiblement pas suffit car, sur le créneau des moustiques mutants et agressifs, **Night Swarm** (ex **Mosquito**) s'acharne à illustrer une histoire bien connue. Réalisé par Gary Jones, autrefois spécialiste des effets spéciaux (**Evil Dead**, **Moontrap**, **Chasse à l'Homme**), **Night Swarm** est une toute petite production indépendante du Michigan dont la confection s'étale sur six ans. Proche de **Tremors** dans l'esprit, **Night Swarm** part d'un script propre aux années 50. Un météore s'écrase dans une épaisse forêt et provoque la métamorphose de gentils moustiques en énormes prédateurs suceurs de sang. Les bêtes font quelques victimes chez les indigènes et campeurs avant de se heurter à un adversaire plus coriace, un scientifique... Une équipe technique essentiellement composée d'étudiants, des monstres animés selon le procédé des pingouins de **Batman le Défi**, la présence de Gunnar Hansen (le Leatherface du **Massacre à la Tronçonneuse** original) et de Ron Asheton (ancien guitariste d'Iggy Pop)... En principe, **Night Swarm** devrait surpasser son rival **Skeeter**, pas très piquant il est vrai.



Encore un militaire sucé à mort dans NIGHT SWARM. Que fait la police ?

JOHNNY MNEMONIC

Cela devait être Val Kilmer, puis Christophe Lambert et c'est aujourd'hui Keanu Reeves qui rentre de plain-pied dans l'univers cyber-punk de l'écrivain William Gibson. Keanu Reeves cavale autant que dans **Speed** dans cette grosse production indépendante de science-fiction située au 21ème siècle. L'ex-Jonathan Harker de **Dracula** interprète le rôle-titre, une sorte de super-acteur dont le cerveau sert de sacoche : ses commanditaires y ont greffé une puce contenant des informations de la plus haute importance, des informations très convoitées par la mafia japonaise internationale. Porteur de ces données dont il ne peut se séparer sans risquer sa vie, Johnny Mnemonic est la proie de yakuzas et d'un redoutable chasseur de primes mystique (Dolph Lundgren). Se rangent à ses côtés : une jolie combattante sous contrôle informatique et des anarchistes dirigés par J-Bone (Ice-T). A eux de débusquer Spider, le toubib qui seul peut soulager Johnny de son encombrante charge...

Réalisateur de ce **Johnny Mnemonic** au très rutilant design, Robert Longo est surtout connu comme peintre, sulpteur, clipper expérimental. Ses premiers pas dans le fantastique, il les fait en tournant un épisode de la série ***Les Contes de la Crypte***. Sa personnalité créatrice devrait écarter son premier long métrage des sentiers battus de la science-fiction puérile.



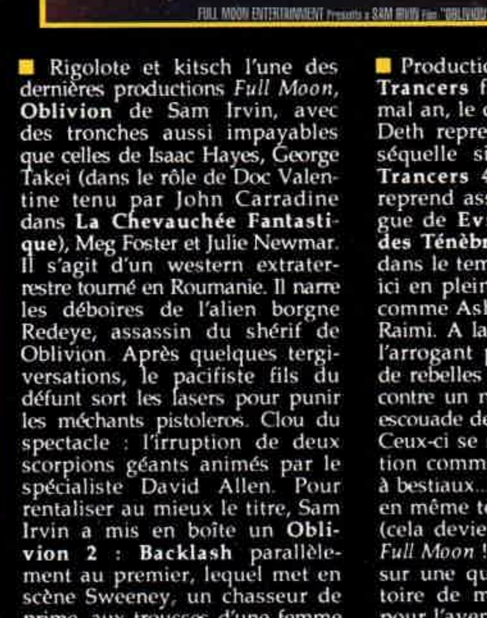
■ Après **Night of the Vampyrmania** et **Attack of Serial Killers from Outer Space** (à sortir en octobre), le prochain film d'*AJC Vidéo* sera **Roboflash Warriors**. Un survival futuriste où un robot meurtrier se trouve aux prises avec des mercenaires du futur, tandis que folâtrent aux alentours amazones championnes de karaté et horde de moines pillards. L'ambiance louche du côté des **Predator**, **Terminator** ou **Mad Max**, (version italienne, quand même !) et pourtant c'est 100% français. *AJC Vidéo*, contact au 40-86-52-50.



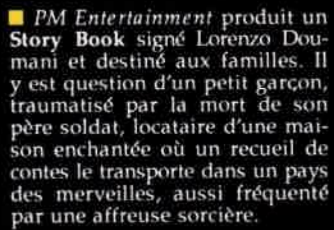
Le "Roboflash" en question. Comme quoi c'est du sérieux !

■ Parfois, les british se laissent aller à du fantastique bien destroy, décadent. Avec **Beg !**, le jeune Robert Golden donne dans le hard. L'affaire se déroule dans un hôpital franchement inquiétant où surviennent des meurtres bien craignos. L'un consiste à loger un chien vivant dans le ventre d'un patient préalablement anesthésié. Lorsqu'il revient à lui et que la bête manifeste son impatience à sortir de sa niche de chair, ça fait vraiment très mal... Autre joyeuseté : un flic se cache, arme à la main, derrière une porte qui s'ouvre brutalement. Le coup part et le malheureux, très amoché, se traîne longtemps avant de rendre définitivement l'âme. Qui tue ? (*si tu nous le dis, on te tue !*). En fait, dans l'histoire, tout le monde finit par poursuivre tout le monde. L'avenant mais impitoyable Dr. Rogers course la mignonne Penny Second, qui, elle-même, cherche son père disparu de son lit... De plus, pour corser le plat, Robert Golden aligne sur la liste des suspects des malades dont le plus folklorique, un skin-head tronc, semble tout droit sortir d'un **Freaks** punk. Tout ça donne **Begs !**, version branque, glauque et gore de ***La Clinique de la Forêt Noire*** !

■ **Deep Impact** compte parmi les projets les plus intéressants actuellement en développement. Mêlant science-fiction et film catastrophe (à échelle planétaire), écrit par Joel Rubin (scénariste de **Ghost** et de **L'Echelle de Jacob**), il mêle **Le Choc des Mondes**, classique des années 50, au roman d'Arthur C. Clarke (le père de *2001*), *"The Hammer of God"*. Ce mariage fin du monde-théologie biblique intéresse fermement Steven Spielberg qui, du coup, retrouvera son producteur des **Dents de la Mer**, Richard Zanuck.



■ Rigolote et kitsch l'une des dernières productions *Full Moon*, **Oblivion** de Sam Irvin, avec des tronches aussi impayables que celles de Isaac Hayes, George Takei (dans le rôle de Doc Valentine tenu par John Carradine dans **La Chevauchée Fantastique**), Meg Foster et Julie Newmar. Il s'agit d'un western extraterrestre tourné en Roumanie. Il narre les déboires de l'alien borgne Redeye, assassin du shérif de Oblivion. Après quelques tergiversations, le pacifiste fils du défunt sort les lasers pour punir les méchants pistoleros. Clou du spectacle : l'irruption de deux scorpions géants animés par le spécialiste David Allen. Pour rentaliser au mieux le titre, Sam Irvin a mis en boîte un **Oblivion 2 : Backlash** parallèlement au premier, lequel met en scène Sweeney, un chasseur de prime, aux trousses d'une femme pouvant à loisir modifier son apparence. Deux séries B cocasses à ajouter à la pittoresque filmographie du western fantastique.



■ *PM Entertainment* produit un **Story Book** signé Lorenzo Doumani et destiné aux familles. Il y est question d'un petit garçon, traumatisé par la mort de son père soldat, locataire d'une maison enchantée où un recueil de contes le transporte dans un pays des merveilles, aussi fréquenté par une affreuse sorcière.



■ Production *Full Moon*, la série **Trancers** fait long feu. Bon an, mal an, le détective gominé Jack Deth reprend du service. Cette séquelle signée David Nutter, **Trancers 4 : Jack of Swords**, reprend assez fidèlement l'intrigue de **Evil Dead 3, L'Armée des Ténèbres**. Habitué à voyager dans le temps, Jack Deth plonge ici en pleine période médiévale, comme Ash dans le film de Sam Raimi. A la poursuite d'un vilain, l'arrogant privé se range auprès de rebelles au pouvoir croissant contre un noble commandant une escouade de vampires psychiques. Ceux-ci se servent de la population comme d'un immense parc à bestiaux... Tourné en Roumanie, en même temps que **Trancers 5** (cela devient systématique chez *Full Moon* !), **Trancers 4** se boucle sur une queue de poisson, histoire de mieux baliser la piste pour l'aventure suivante...



■ Chez *PM*, y'a aussi du membré, de la série B couillue. **T-Force** de Richard Pepin par exemple. Là, la Terminal Force, une escouade de super soldats cybernétiques (merci **Universal Soldier**) délogent des terroristes caricaturaux d'une ambassade américaine. Autrement dit, ça pète, ça explose, ça flingue allégrement. Du *PM* (pour Pistolet Mitrailleur peut-être ?) tout craché.

San HELVING



BEG ! Branque, glauque et gore...



SUTURE

Suture n'a pas d'âge définissable mais c'est pourtant cette année qu'il fut présenté à Cannes dans la sélection "Un certain regard". Le titre de cette sélection est très judicieusement choisi. Car c'est sans aucun doute avec ce certain regard que le spectateur va s'immiscer dans **Suture**.
L'intrigue est complexe : Vincent Towers, soupçonné d'avoir assassiné son père, décide de se faire passer pour mort. Il trouve en la personne de Clay Arlington un parfait bouc-émissaire. Bien évidemment Vincent est immensément riche et de surcroît antipathique, alors que Clay est pauvre et honnête. Vincent piège habilement sa voiture de telle sorte que Clay trouve la mort. Clay résiste au choc mais devient amnésique...
Scott McGehee et David Siegel se sont appropriés les postes de scénariste, dialoguiste et de réalisateur. Nos deux compères ont élaboré un scénario parfait de machiavélisme. Tout le film durant, notre plus grand souhait est que Clay puisse retrouver la mémoire. Il est indéniable que **Suture** s'en va souvent lorgner du côté des productions japonaises, il en résulte un esthétisme très appliqué. Les décors au diapason du design ne font que renforcer cet aspect.
Servi par un scope noir et blanc de toute beauté et d'une mise en scène incroyablement maîtrisée, **Suture** acquiert une dimension quasi-inébranlable. Le polar longuet et chiant devient un chef-d'œuvre de psychologie d'une logique absolue. Il est impératif d'aller voir **Suture**, malheureusement sorti dans un circuit de salles très restreint.

Alexis DUPONT-LARVET

USA. 1994. Réal. et scén.: David Siegel et Scott McGehee. Dir. phot.: Greg Cardiner. Mus.: Cary Berger. Prod.: Kino Korsakoff. Int.: Dennis Haysbert, Mel Harris, Sab Shimono, Dina Merrill, Michael Harris... Dur.: 1 h 36. Dist. ARP. Sorti à Paris le 24 août 1994.

L'ATTAQUE DE LA FEMME DE 50 PIEDS

Sans cesse reculée, la sortie en salles de ce téléfilm pour le câble s'imposait-elle ? Non, vu la discrétion de sa présence sur quelques écrans. Remake d'un classique du nanar de science-fiction des années 50, **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds** opte d'emblée pour un respect de la ringardise passée, du kitsch diront les nostalgiques de Allison Hayes se promenant dans des maquettes approximatives après avoir vidé quelques bouteilles de whisky. Pauvre petite fille riche, mariée à un rustre macho qui la trompe éhontément dans des motels en compagnie d'une malade du wonderbra, Nancy Archer pleure sur son sort, guère soutenue par un père qui tire sa fortune de l'héritage de sa défunte épouse. Elle s'ennuie à mourir dans son bled paumé jusqu'au jour où elle subit les radiations d'une soucoupe volante. Nancy grandit, grandit. Sa taille se stabilise autour des 20 mètres et lui permet de débusquer son mari dans le motel de ses ébats adultères. Après avoir fait quelques petits dégâts, la géante blonde coiffée à la lionne essuie les coups de canons de la garde nationale...
Des bonnes intentions, le scénariste-producteur Joseph Dougherty et le réalisateur Christopher Guest en avaient. Et il fallait en avoir du culot pour agrémenter à la sauce contemporaine une histoire réputée pour son imbécilité ! Malheureusement, malgré un plaidoyer féministe vibrant, la chaude voix cassée de Darryl Hannah, **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds** (appréciez la traduction française, on croirait avoir affaire à un mille-pattes !) échoue sur tous les tableaux. Le charme kitsch revendiqué par les auteurs n'opère jamais. La mise en scène frappée de torpeur et d'immobilisme ménage prioritairement de longues plages dialoguées. Quant aux effets spéciaux d'époque, le réalisateur les exploite si mal que l'on regrette les pires combats de catch des monstres nippons dans des maquettes pourraves. Mais il y a Darryl Hannah, le sous-tif tendu à mort, la cuisse galbée, le sourire timide et la blondeur angélique. Qu'elle est belle, même embourbée dans ce nanar. Nanar oui, mais pas dans le sens souhaité, speed, ringue, drôle et bêtement spectaculaire. Ici, l'ennui prévaut.



Cyrille GIRAUD

Attack of the 50-Foot Woman. *USA. 1993. Réal.: Christopher Guest. Scén.: Joseph Dougherty d'après une histoire de Mark Hanna. Dir. phot.: Russel Carpenter. Mus.: Nicholas Pike. Effets spéciaux : Gene Warren Jr.. Prod.: Debra Hill pour HBO/ Warner Bros TV. Int.: Darryl Hannah, Daniel Baldwin, William Windon, Frances Fisher... Dur.: 1 h 30. Dist.: Les Films Number One. Sorti à Paris le 31 août 1994.*

ABONNEMENT



SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !





Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **AKIRA**, le chef-d'œuvre post-apocalyptique d'Otomo, de **LA PART DES TENEBRES**, la rencontre terrifiante de Stephen King et George Romero, ou d'**A TOUTE EPREUVE**, la déflagration ultime de John Woo (en version originale, s'il vous plait !).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, la BD "Dick Tracy", les affiches 120 x 160 de **Ré-Animator 2, A la Poursuite d'Octobre Rouge, Karaté Kid III,** ou les affichettes 40 x 60 de **Gunmen, Le Scorpion Rouge, Coups pour Coups, Le Sang du Châtiment, Rambo III, Le Repaire du Ver Blanc, Full Contact, Haute Sécurité, Over the Top, Traquée.**

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRENOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BOX-OFFICE

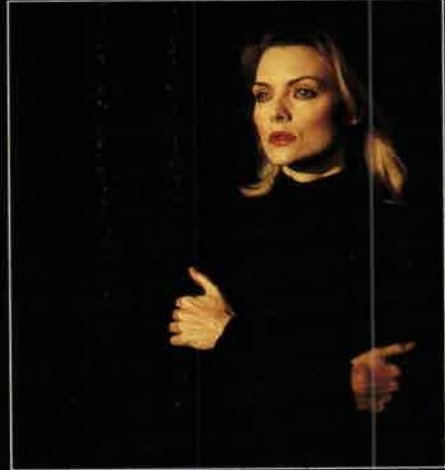
Des heureux et des malheureux cet été. Max, le gros labrador bionique, alias **Le Meilleur Ami de l'Homme**, rechigne à avaler son *Canigou* du fait du peu de mémés à chien-chien venues le caresser. Seulement 25.000. Pourtant une excellente adaptation de Stephen King, **Le Bazaar de l'Epouvante** accuse seulement 30.000 entrées dans son échoppe parisienne. Maigre, surtout si l'on considère le succès passé de **La Nuit Déchirée** (170.000). Mais l'affichage ayant surtout brillé par son absence, **Le Bazaar** est passé presque inaperçu. Il fallait s'y attendre, **Les Flintstones** ne motive pas autant le spectateur français que l'américain. Cette parodie jurassique de l'American Way of Life stoppe sa pesante course autour des 130.000 cromagnons à Paris-périphérie. Médiocre, considéré son triomphe aux Etats-Unis. **Absolom 2022** ne s'en tire pas trop mal. Autour des 122.000 tôlards insulaires dans la capitale pour cette série B de luxe. Un très honorable score d'été. Dans un circuit minimaliste (trois salles), **Sex and Zen** libère 7000 libidos. Le polar fantastique **Blink** stationne autour des 60.000 opérés de la rétine. Quant à la reprise d'**Eraserhead** dans une seule sale Paris, elle atteint les 13.000 poseurs d'énigmes insolubles. Remarquable. Et **The Crow** ? Aux Etats-Unis, il atteint les 50 millions de dollars de recettes. Sur Paris-périphérie, après un envol fulgurant, le film se pose à quelque 150.000 corneilles dans la volière. Sur tout le territoire, c'est plus de 500.000 oiseaux de malheur qui se sont abattus dans les salles. Un succès oui, mais un tantinet en deça des chiffres américains. Quoi qu'il en soit, un culte ardent, durable, est né. De l'autre côté de l'Atlantique, **The Mask** casse la baraque. Le dragueur cabotin et verdâtre de Chuck Russell dépasse actuellement la barre des 100 millions de dollars de recettes. Un triomphe pour la firme *New Line* depuis peu propriété du mogul Ted Turner. Par contre, *Universal* panse les plaies de **The Shadow**, sur un créneau voisin, car le ténébreux justicier incarné par Alec Baldwin, malgré le luxe des moyens mis à sa disposition, rembourse tout juste son budget de 40 millions de dollars. Score honorable sans plus pour **Wolf** dont les hurlements rapportent 65 batons US. Le distributeur-producteur, *Columbia*, espérait bien plus, autour des 100 patates de **Dracula**.

WOLF

Après *Dracula* et avant *Frankenstein*, les deux créatures de Francis Coppola, le loup-garou tombe sous la coupe d'un grand studio hollywoodien. La série B d'hier se métamorphose en imposante production, en film de prestige. Pour le meilleur ? Oui et non. Oui, dans la mesure où *Wolf* donne un sens profond, humain et émouvant, à la condition de lycanthrope hurlant à la pleine lune. Non, dans la mesure où le réalisateur Mike Nichols, ne sait trop comment se dépatouiller des clichés physiques du mythe. Ses poils le démangent sérieusement. Ils auraient même tendance à pousser de travers...

Existe-t-il un danger de voir les "grands" cinéastes se rabattre sur les grands mythes du fantastique ? Oui, pour les détracteurs du romantique **Dracula** de Francis Coppola. Oui, pour qui considère, à juste titre, que **Jurassic Park** n'est qu'une série B pleine de thûnes, une histoire qui, jusqu'au milieu des seventies, aurait été traitée avec bien plus de modestie et bien moins de dollars. A l'heure où se profile le **Frankenstein** de Kenneth Branagh, où Stephen Frears boucle sa version de **Dr. Jekyll et Mr. Hyde**, où Tom Cruise joue les vampires new-wave façon Anne Rice, où Jan **Speed** De Bont exhume Godzilla du Mont Fuji, **Wolf** tombe à pic et prouve que les monstres abondamment pileux ne sont plus l'apanage de ces films estampillés séries B du fait de leurs petits moyens et de leurs génériques au prestige limité. Hier, dans les années 70, le loup-garou faisait les choux gras des séries Z de l'espagnol Paul Naschy. Aujourd'hui, pour une quarantaine de millions de dollars, c'est la pierre angulaire d'une grosse production hollywoodienne. **Wolf** allait-il donc, pour autant, être à **La Nuit du Loup-Garou** ce que **Jurassic Park** est à **Voyage au Centre de la Terre** ? Ben non !

Les effets spéciaux infographiques, les batteries d'ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*, les monstres à ce point réalistes qu'on hésite à remettre en question leur existence, les pontes de **Wolf** s'en moquent comme de leur première liquette. Ils ont envie de méthodes traditionnelles, de ces maquillages artisanaux que portait Lon Chaney Jr. dans les années 40. Ce Lon Chaney sur lequel Jack Nicholson calque son comportement. Directeur d'acteurs avant tout, Mike Nichols n'aime guère la technicité, les performances informatiques. La science-fiction, ce n'est certainement pas la pitance quotidienne du cinéaste du **Lauréat**, de **Working Girl** et d'**A Propos d'Henry**. Et filmer le fantastique, aussi classique et rudimentaire soit-il, non plus. Mal à l'aise, gêné par les risques de ridicule que son manque d'intérêt pour le genre ne peut lui épargner, Mike Nichols pèche là où un John McTiernan s'en tirerait haut la main, jubilant de s'adonner au délire cartoonesque des exploits lycanthropiens. Jack Nicholson coursant une biche dans les bois, bondissant au-dessus des barreaux de sa cellule, affrontant James Spader dans un pseudo combat en apesanteur ne constituent pas les meilleurs moments de **Wolf**. Sur présentation du scénario, le réalisateur devait redouter la mise en images des métamorphoses, de l'expression graphique de la lycanthropie. Mais, à la demande de la production, il ne peut y couper. Peut-être aurait-il dû engager un autre metteur en scène, coutumier et respectueux du genre, afin de contourner le piège tendu sur la dernière demi-heure par le scénariste...



Laura Alden (Michelle Pfeiffer), l'indispensable "belle" succombant au charme de la "bête".

Le meilleur dans **Wolf** : la première moitié du film. Formidable de sobriété, de doute et de non-dit. Pas de maquillage, pas de sauts sur des trempolines disposés hors champs. Rien que Will Randall, quinquagénaire usé, se débattant mollement dans le monde impitoyable de l'édition. Rédacteur en chef et découvreur de talents chez Raymond Alden, Will Randall est mis sur la touche, prêt à être enfermé dans le placard "pays de l'Est" de sa boîte. D'une discrétion qui confine à l'absence, il accepte, résigné, sa mutation au profit d'un jeune loup aux dents si longues qu'il pousse l'humiliation jusqu'à coucher avec la femme de Randall. Le loup, c'est Randall qui le devient après avoir été mordu, une nuit de pleine lune, par un étrange animal dont on croyait la région nettoyée depuis des lustres. Progressivement, Will Randall change. Tous ses sens décuplent. Désormais, il entend une conversation téléphonique à l'autre bout de la société. Il flaire le bourbon avalé par un collègue le matin même, délaisse des lunettes indispensables quelques jours auparavant. Ses joues creuses se remplissent, sa peau se tire d'elle-même, des cheveux reprennent possession des zones non boisées de son crâne... Will Randall se sent envahi par l'esprit du loup. Sous l'influence de la bête, il gagne en combativité, menace son employeur de partir avec les meilleurs écrivains de la maison pour fonder sa propre société d'édition. Dans le panier de crabes, il est un requin. Un requin rancunier ; il révoque sa femme, provoque le remerciement de celui qui, hier, à force de manœuvres hypocrites, s'apprêtait à lui voler son poste... Pas de doute, Will Randall est un autre homme, terriblement séduisant, un amant quatre étoiles. D'abord revêche, Laura Alden, la fille de son boss, n'y résiste pas longtemps. Mais, chaque médaille ayant son revers, le miraculé se soupçonne, les soirs de pleine lune, de céder totalement à la bête qui sommeille en lui. De céder, consentant, jusqu'à la sauvagerie la plus primitive. Jusqu'au meurtre...

Là, dans la première heure, **Wolf** est un film exemplaire. Mike Nichols excelle dans la métaphore, la revanche de Will Randall, requinqué par les gènes animaux, sur des golden boys sans pitié, arrivistes, sur une compagnie ingrate. Il excelle à montrer, par touches délicates, le rajeunissement tant physique que mental de son héros, un pantouflard qui se découvre des vertus de super-héros. Sa mise en scène sonne juste, les dialogues ménagent des vérités cruelles sur l'affairisme américain, Jack Nicholson résiste victorieusement à sa tendance naturelle au cabotinage, se régale de tirades caustiques, de la découverte de nouveaux dons... Vraiment jouissif, d'autant que le mythe du loup-garou, généralement illustré de manière très basique, ne connaissait pas de traitement aussi riche, de message aussi fort et universel. En une heure, Mike Nichols et le scénariste Jim Harrison parviennent à ravaler la façade du mythe, à lui conférer une intelligence, un contenu. Une heure au top, avant que le grand-guignol, que les effets spéciaux gâchent la fête. En fait, deux films cohabitent, maladroitement, dans **Wolf**. L'un d'une grande rigueur, réaliste, adroitement filmé, écrit et interprété. L'autre, Z, bancal, pas crédible du tout, où deux comédiens grimés à l'ancienne s'empoignent entre deux sauts sur des trempolines.

Marc TOULLEC

USA. 1993. Réal.: Mike Nichols. Scén.: Jim Harrison & Wesley Strick. Dir. Phot.: Giuseppe Rotunno. Mus.: Ennio Morricone. Effets spéciaux : Rick Baker, Tom Woodruff Jr. & Alec Gillis. Prod.: Douglas Wick pour Columbia Pictures. Int.: Jack Nicholson, Michelle Pfeiffer, Kate Nelligan, James Spader, Christopher Plummer, Richard Jenkins... Dur.: 2 h 05. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale le 14 septembre 1994.



Pour contrecarrer les plans d'un jeune loup arriviste, Will Randall (Jack Nicholson) le prend à son propre jeu !

UN LOUP PARMI LES HOMMES

A Hollywood, rien n'est simple. Surtout de devenir un loup-garou dans un film qui préfère la respectabilité d'un générique quatre étoiles aux clichés sanglants du gore. Né d'une singulière aventure survenue au scénariste-romancier Jim Harrison, *Wolf* évolue ensuite au gré des voeux de Mike Nichols qui, à 61 ans, tâte pour la première fois du fantastique. La valse habituelle des retouches, des versions remaniées, des désirs des uns et des autres pris en compte. Et la trajectoire d'un mythe reconsidéré, au Q.I. en hausse, au fil de rencontres avec des gens qui n'étaient pas faits pour le croiser, même au coin d'un bois, un soir de pleine lune !

Voici douze ans, dans sa maison au fond des bois du Michigan, le romancier Jim Harrison, grand peintre de l'Amérique contemporaine, recherche l'inspiration. Il fait nuit. Nuit de pleine lune sur une immense étendue abondamment boisée. Pendant quelques instants, sous l'influence d'un environnement détaché du monde moderne, Jim Harrison sent monter en lui un étrange sentiment, l'impression de se transformer en loup. "*Une petite attaque de lycanthropie*" selon lui. "*C'est un endroit très isolé, boisé, où vivent encore des loups. Tout a commencé par un rêve : un loup heurté par une voiture. J'ai voulu le ramasser, et lorsque je me suis penché sur lui, il est entré en moi, dans mon corps. J'ai alors cru que quelqu'un essayait de rentrer dans la maison. Je me suis réveillé brutalement, j'ai bondi hors de mon lit, j'ai ouvert la porte d'un coup. Puis, j'ai frotté mes mains sur mon visage. J'ai senti de la fourrure sur ma peau. J'ai eu l'impression de sentir un museau à la place du nez... Le tout a duré à peine vingt secondes. Mes chiens ne m'ont pas approché pendant plusieurs jours. J'en garde un souvenir très désagréable et je n'ai pas du tout envie de le revivre*". Cette expérience étrange et hallucinatoire, cette communion express avec la nature, marque Jim Harrison au point qu'il pense immédiatement à un loup-garou lorsque, il y a quinze ans, sa plus jeune fille, Anna, lui demande d'écrire une histoire qui la fasse trembler de peur. "*Depuis, l'idée a mûri...*". Et Jim Harrison parle de son aventure horrifico-champêtre au producteur Douglas Wick qui, tilt, se souvient de la conversation un peu plus tard, quand le **Dracula** de Francis Coppola réveille l'engouement d'Hollywood pour les grandes figures du fantastique gothique.

Si la mythologie du vampire permet une incroyable variété de lectures, celle du loup-garou donne plutôt dans le rachitique. Un brave type subit la morsure d'un loup et se transforme en créature poilue les soirs de pleine lune. Il fait quelques victimes avant d'être lui-même abattu, ultime délivrance à sa difficile condition de chaînon manquant entre la bête et l'humain, la bête ayant la fâcheuse tendance à prendre le dessus. Pas bien riche ce condensé de lycanthropie, et bourré de clichés. Romancier de polars, Jim Harrison sent les choses différemment. Nullement question de raconter pour la millième fois l'emprise du loup sur une victime pathétique. Il se base sur une logique toute kafkaienne pour écarter son loup-garou des sentiers battus. "*Tout comme 'La Métamorphose', cette histoire est l'expression presque poétique d'un état intérieur. C'est une métaphore expliquant l'expérience vécue par un homme qui devient différent de ses semblables et oublie son appartenance à l'humanité. Il change de race. C'est plus qu'une remise en cause, plus qu'une seconde naissance. On trouve également dans le script de **Wolf** la notion que même au sein d'une situation terrifiante, tout n'est pas nécessairement totalement noir, que la fin n'est pas obligatoirement la fin, les métamorphoses et les changements ne sont pas systématiquement complètement mauvais*". Qui parle ? Mike Nichols, un réalisateur guère réputé pour son imagination, son sens du délire et son amour farouche du fantastique. Il serait plutôt même du genre cartésien, très coincé à l'idée de sortir d'un cadre bien tangible fréquenté par des protagonistes qui ne se métamorphosent qu'au fil des ans, sous l'influence du temps. "*Personnellement*", commente Jack Nicholson, "*je n'ai pris aucun risque en tournant **Wolf**. Ce n'est pas le cas de Mike Nichols. A son âge, la soixantaine, c'est très courageux d'aborder pour la première fois un genre qui lui était inconnu jusqu'à présent. Etant plus coutumier que lui de ce type de cinéma, il m'arrivait, sur le plateau, de lui donner quelques petits conseils. Il sait les accepter, ce qui fut surtout le cas concernant les maquillages*". Jack Nicholson et Mike Nichols en sont à leur quatrième film ensemble, après **Ce Plaisir qu'on dit Charnel**, **La Bonne Fortune** et **La Brûlure**. Les recommandations du comédien trouvent donc un écho positif auprès du réalisateur néophyte dans le domaine. Mais le novice se prend tout de même au jeu. Jusqu'à tenter de réhabiliter le loup-garou au sein du bestiaire fantastique. "*Le loup-garou donne généralement lieu à des métaphores bien plus faibles que celles fournies par les vampires. Mais son mythe n'en est que plus intéressant dans la mesure où il n'est pas très défini, pas très bien compris. Le loup-garou est plus mystérieux. Ainsi, nous avons pu le connecter directement aux côtés les plus sombres de la sexualité masculine et laisser tomber tout ce qui le renvoie à ses origines d'Europe de l'Est, les pentagrammes, la religion et le reste*". Le reste concerne directement l'immense majorité des films étroitement liés à la lycanthropie qui, à l'exception de **La Nuit du Loup-Garou** et de **Wolfen**, colmatent les brèches de l'absence de fond par des métamorphoses variablement performantes, des ambiances nocturnes, des frissons et, parfois, de l'humour noir. Confiez le mythe, d'une totale gratuité, de la momie à Mike Nichols et il trouvera bien moyen de lui enrouler un long message autour de la carcasse, plutôt que des bandelettes moisies. "*Donner un sens à la lycanthropie compte plus que tout dans **Wolf**. Le film n'est pas pour autant une nouvelle métaphore sur le Sida ; il met en scène des événements incontrôlables qui surviennent à un homme. Nous avons besoin de situer cette histoire à un certain niveau spirituel, de donner une certaine légitimité au fantastique*" appuie encore le réalisateur de **Working Girl**, toujours enclin à rationaliser les choses. Ou à mettre l'accent sur le facteur humain, une nécessité dans le cas de **Wolf**, pour que le personnage émeuve. "*Jusqu'à présent, je n'avais jamais aimé les films de loup-garou, parce que je ne parvenais pas à établir un lien avec le héros. Je ne m'en*



Les sens aiguisés par le loup qui sommeille en lui, Will Randall surprend des conversations lointaines inaudibles pour l'homme normal.

■■■



Revigoré par l'influence lycanthropique, Will randall sort de l'ombre.

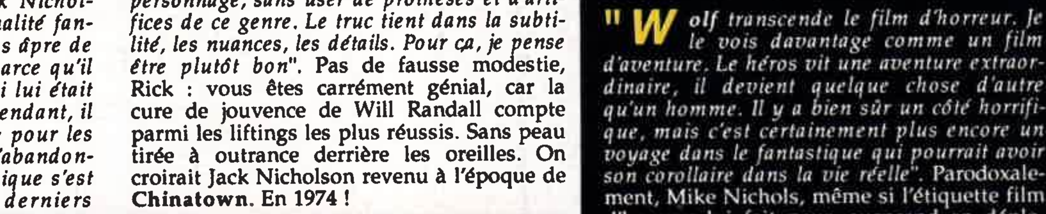
le masque et les poils

Le Loup-Garou de Londres, La Guerre des Etoiles, Greystoke, Gorilles dans la Brume, Gremlins 2, Vidéodrome... Une filmographie impressionnante, deux Oscars, une avalanche de récompenses, des disciples par dizaines, l'admiration et la considération du gotha des maquilleurs... Rick Baker est une star à l'extérieur et dans sa catégorie, un grand professionnel dont l'influence engage **Wolf** sur une voie très différente de celle initialement fréquentée...

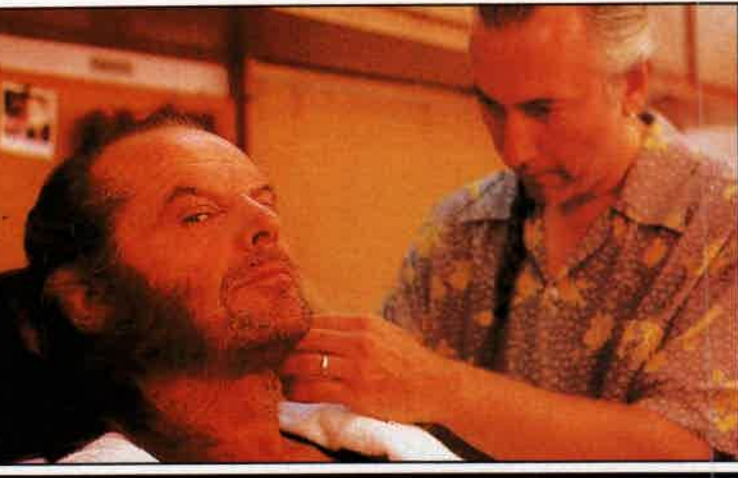
"*Il serait injuste d'affirmer que* ***Wolf*** *est à marquer d'une pierre blanche dans l'évolution technique des effets spéciaux de maquillage. Ceux qui attendent une sorte de* ***Loup-Garou de Londres 2*** *en seront pour leur frais.* ***Wolf*** *symbolise très exactement le type de film fantastique d'une autre époque, celle où vous aviez des scripts géniaux auxquels des comédiens non moins géniaux procuraient la vie*". Rick Baker, le plus oscarisé des ténors du maquillage très spécial, justifie d'emblée les choix de **Wolf**. Son poste de maquilleur sur **Wolf**, Rick Baker le doit à un concours de circonstances. Dans un premier temps, pris sur un autre projet (la plante extraterrestre d'un **Isobar** finalement avorté), il rejette à regrets l'offre. "*J'aime faire une chose à la fois, et bien. Pas question que je privilégie un film au détriment de l'autre*". Une attitude tout à son honneur. Dix mois plus tard, Mike Nichols, dans la panade, rappelle le lauréat de l'Oscar pour **Le Loup-Garou de Londres**. "*Nous sommes à une semaine et demie du tournage et le maquillage que nous avions prévu ne nous satisfait vraiment pas. Etes-vous disponible ? Etes-vous toujours intéressé ?*". Tel est le S.O.S. lancé par le réalisateur confronté à un Will Randall lycanthrope fustigé par Jack Nicholson. Greg Cannom (**Dracula, Madame Doubtfire**) envisageait un loup-garou d'un autre type, un faciès hésitant entre le gorille et un visage ravagé par les stigmates d'un virus, métaphore pesante du sida et du cancer. "*A vrai dire, Mike Nichols ne savait pas très bien ce qu'il voulait, non seulement en ce qui concerne le maquillage de Jack Nicholson, mais aussi à propos de la tonalité fantastique de* ***Wolf****. Le film fut le plus âpre de toute sa carrière, essentiellement parce qu'il devait composer avec un genre qui lui était totalement étranger. Au début, cependant, il prévoyait de recourir au morphing pour les transformations. Je l'ai persuadé d'abandonner l'idée car l'usage de cette technique s'est considérablement banalisée ces derniers temps. Des tas de spots publicitaires l'emploient et vous pouvez "morpher" à loisir, chez vous, grâce à des programmes informatiques conçus dans ce but*". Conscient de ses faiblesses en matière de fantastique, Mike Nichols présente ainsi l'affaire à Rick Baker : "*Si un homme se transformait réellement en loup, comment cela se passerait-il ?*". Le maquilleur consulte un Jack Nicholson peu réjoui à l'idée de se faire tartiner le visage. L'ex-Joker rêve en fait d'un film de loup-garou sans la moindre couche de latex ! "*Quand vous bénéficiez de la présence d'un comédien comme Jack Nicholson, pourquoi essaieriez-vous donc de le cacher sous une masse compacte de poils ?*" envoie Rick Baker à Mike Nichols. L'heure de la discussion avec le comédien part sur des bases solides, sur un compromis idéal.

"*Avec* ***Wolf****, nous sommes revenus aux origines même du loup-garou à l'écran, aux maquillages de Jack Pierce pour* ***Le Loup-Garou*** *avec Lon Chaney Jr. et pour* ***The Werewolf of London****. Cet aspect physique place l'homme en avant, aux antipodes des spectaculaires métamorphoses du* ***Loup-Garou de Londres***". Jack Nicholson est sur la même longueur d'ondes. En nostalgique de Lon Chaney Jr., il approuve les modelages effectués en direct, par Rick Baker, sur un ordinateur. La star ronchonne encore un peu, traîne les pieds. "*Une fois vu le maquillage à son stade définitif, nos rapports se décrispèrent. A la première séance de maquillage, il paraissait évident que Jack Nicholson aurait préféré ne pas être là. Le maquillage, selon lui, est une "torture" que j'ai atténuée au mieux. Appliquer le maquillage ne lui demandait pas une infinie patience, en moyenne deux heures, trois au stade définitif de la métamorphose de Will Randall. La séance, en fait, dépendait de Jack Nicholson, de son envie de parler, d'être immobilisé, d'aller fumer une cigarette. Je l'attendais. Je ne suis pas du genre à essayer de devenir le meilleur ami du comédien que je transforme, mais j'ai appris à apprécier Jack. Je crois également savoir qu'il n'est pas trop mécontent de mon travail*". Oui, Jack Nicholson peut remercier Rick Baker d'avoir si bien tiré parti de ses traits pour accentuer, sans surcharge, la lycanthropie larvée de Will Randall. Surtout dans la première heure. "*Plus que tout, je me suis concentré sur le rajeunissement du personnage, sans user de prothèses et d'artifices de ce genre. Le truc tient dans la subtilité, les nuances, les détails. Pour ça, je pense être plutôt bon*". Pas de fausse modestie, Rick : vous êtes carrément génial, car la cure de jouvence de Will Randall compte parmi les liftings les plus réussis. Sans peau tirée à outrance derrière les oreilles. On croirait Jack Nicholson revenu à l'époque de **Chinatown**. En 1974 !









Rick Baker applique un surplus de système pileux à un Jack Nicholson déjà bien pourvu en la matière.

▪▪▪

sentais pas proche" témoigne le producteur Douglas Wick pour, justement, justifier les options de Mike Nichols, "*un réalisateur capable de beaucoup de finesse, de jouer dans le détail*".

"*Wolf transcende le film d'horreur. Je le vois davantage comme un film d'aventure. Le héros vit une aventure extraordinaire, il devient quelque chose d'autre qu'un homme. Il y a bien sûr un côté horrifique, mais c'est certainement plus encore un voyage dans le fantastique qui pourrait avoir son corollaire dans la vie réelle*". Parodoxalement, Mike Nichols, même si l'étiquette film d'horreur lui fait peur, surprend en déployant l'absence totale d'imagerie traditionnelle dans le premier scénario de Jim Harrison. "*L'histoire ne se déroulait jamais de nuit, il n'y existait pas de pleine lune. Je me suis dis que je ne pourrai jamais réaliser un film comme celui-ci sans tous ces aspects inhérents au genre. Vous vous devez quand même de respecter quelques règles. La lune et tout ce qu'elle implique est terriblement importante, tant au point de vue visuel que thématique. L'apport d'éléments de la légende ne signifie pas que* ***Wolf*** *soit pour autant un film de genre. Il possède des caractéristiques qui n'appartiennent qu'à lui. Si nous n'avons pas repris certaines conventions, c'est uniquement pour ne pas mettre en scène un type devenu un monstre et s'en allant égorger des infirmières en plein New York, pour ne pas recourir à des artifices comme les balles d'argent*". Bref, Mike Nichols fait le tri entre



Après une première nuit de pleine lune, un réveil douloureux pour Will Randall...

ce qui semble nécessaire à la métaphore et un folklore vieillot. Au finish, il n'évite pas, dans l'affrontement Jack Nicholson-James Spader, les clichés les plus risibles du mythe : la lutte en apesanteur entre deux monstres hirsutes, éructant, se mordant méchamment... Des images qui ont fait bondir Jim Harrison au plafond, plus haut encore que la doublure des comédiens !

Il n'est pas satisfait du tout, Jim Harrison, du traitement infligé à son scénario, lequel débutait, non pas sur une route déserte traservant les bois, mais sur les docks new-yorkais où Will Randall, venu retirer un paquet, était mordu par un loup, transporté, depuis la steppe russe, par un navire balte. *"En fait, ce scénario n'expliquait pas davantage les métamorphoses de Will Randall qui sont pourtant le pivot de l'histoire"*. Mike Nichols demande à deux autres scénaristes d'adapter le script à ses doléances. Elaine May, collaboratrice de longue date de Mike Nichols, pour le meilleur. Wesley Strick pour le côté narratif et la description du milieu de l'édition. *"Elaine apporta spontanéité et vivacité au projet. Elle fut particulièrement utile en ce qui concerne la personnalité propre à chaque protagoniste. De quel monde sont ces gens ? D'un monde où les épouvantables livres de Judith Krantz* (1) *se vendent comme des petits pains, où les producteurs de cinéma achètent des droits littéraires pour Steven Seagal. Notre monde en somme, où les convives, dans les soirées, discutent de virus écumant la planète comme conséquence de la déforestation en Amazonie. Will Randall, en tant qu'éditeur, s'intéresse à son environnement, à l'époque dans laquelle il vit. Autour de lui, New York se désagrège. Tout tombe en charpie, rien n'est restauré. Dans une séquence, il passe près d'un chantier dont les ouvriers s'interpellent dans une douzaine de langues différentes. Une vraie Tour de Babel ! Cette scène installe une atmosphère doucement apocalyptique"*, un parfum de fin du monde, de fin de siècle qui n'est pas pour déplaire à Mike Nichols, soucieux que **Wolf** véhicule des valeurs positives et s'insurge de la médiocrité intellectuelle des années 80/90, du mauvais tournant que prend la civilisation.

Pour faire bonne mesure, et rattacher au mieux **Wolf** à la mythologie du lycanthrope, Elaine May greffe une séquence indispensable à la compréhension de l'état de Will Randall. Démarquant **Le Loup-Garou** de 1941, avec Lon Chaney Jr. écoutant attentivement les explications de la bohémienne Maria Ouspenskaya concernant son "mal", elle confronte Will Randall à un vieux spécialiste des sciences occultes. Incontournable.

"Peut-être était-il un peu plus question de sexe dans la version du script de Jim Harrison. Quoiqu'il en soit, le film, au stade définitif, s'avère sexy et romantique". Jim Harrison, quant à lui, y allait plus franco, fonçait directement à l'essentiel et appelait un chat un chat. *"**Wolf** dit clairement que les hommes, aujourd'hui, essaient de refouler leur sexualité, but qu'ils ne peuvent atteindre. Nous sommes toujours à aborder par la psychologie ce qui est purement glandulaire, instinctif. Mais on ne réfreine pas aussi facilement ses pulsions"*, autrement dit la bête qui sommeille en nous, note Jim Harrison. Plus jeune, nanti d'une meilleure vue, d'une meilleure ouïe, d'un sens olfactif plus aigu, Will Randall trahit sa condition de loup-garou par un fort désir sexuel, des poussées hormonales qu'une production hollywoodienne ne pouvait décemment laisser s'exprimer avec tous les débordements que cela suppose. Le loup-garou est un chaud lapin, mais Mike Nichols préfère voir dans le mythe un homme vieillissant, brimé par le système, trouvant dans la lycanthropie matière à prendre une juste revanche.

*"Dans l'esprit, le scénario de départ et celui mis en images par Mike Nichols sont les mêmes. Dans le script de Jim Harrison, Will Randall subit la morsure d'un loup, renifle sa femme, endure la trahison de son meilleur ami. Sa femme est tuée, il se soupçonne lui-même de l'assassinat. Les intrigues sont identiques. Nous avons seulement demandé l'aide d'Elaine May et Wesley Strik afin que **Wolf** corresponde tout à fait à ce que voulait Mike Nichols. Ce que nous voulions et ce que nous présumions être du goût du public : les événements qui surviennent à cet homme habité par l'esprit d'un loup"* conclut le producteur Douglas Wick. Il n'a pas tort, évidemment. Mais, quelque part, entre les multiples remodelages du concept initial, le loup perd en mordant ce qu'il gagne en sens. L'animal n'a pas trop apprécié qu'on le raisonne !

Marc TOULLEC

(1) Barbara Cartland avec 40 ans de moins, Judith Krantz est la reine yankee du roman à l'eau de rose.



Le loup s'apprêtant à mordre Will Randall...



Laura Alden lutte avec les moyens du bord.



interview : JACK NICHOLSON

Jack Nicholson et le cinéma fantastique, c'est une longue histoire. Une affaire qui remonte en 1960, année où il incarne le client masochiste du dentiste de *La Petite Boutique des Horreurs*. Suivent deux autres films de Roger Corman, *Le Corbeau* et *L'Halluciné*. Puis c'est Jack Torrance, l'écrivain hanté de *Shining*, le Satan séducteur des *Sorcières d'Eastwick*, le Joker de *Batman*... Autant de rôles marquants, détonnants, en rupture d'un *Chinatown*, d'un *Vol au-dessus d'un Nid de Coucou*. Une galerie de vilains charismatiques auxquels Jack Nicholson apporte aujourd'hui les nuances d'un *Wolf* très humain..

On ne vous aurait pas proposé d'incarner un loup-garou juvénile il y a bien longtemps, en 1957 ?

Non, pas vraiment. A l'époque, je jouais au théâtre avec Michael Landon à qui un producteur a demandé d'incarner un loup-garou dans **I Was a Teenage Werewolf**. J'étais vraiment très jaloux qu'on ne m'ait pas choisi. J'ai toujours été attiré par l'idée de jouer un loup-garou. Cela fait des années que j'ai un projet dans un coin de la tête, un projet qui remonte bien avant la révolution apportée au cinéma par les effets spéciaux. Je voulais l'intituler "Le Loup-Garou sans Maquillage" ! Je souhaitais utiliser ces vieux trucages classiques, disparaître derrière un canapé et réapparaître avec une barbe, ce genre de choses... J'ai toujours eu cette idée en tête, et voilà que Jim Harrison a lui-même vécu une expérience apparentée à la lycantropie. Nous en avons parlé ensemble, et il m'a envoyé son projet pour **Wolf**.

Après *Wolf*, vous ne seriez pas tenté de remettre ça dans le genre, avec un nouveau *Dr. Jekyll & Mr. Hyde* par exemple ?

Incarner Jekyll et Hyde tels que les scénaristes les ont décrits jusqu'à présent ne m'intéresse vraiment pas. Ils trahissent tous l'esprit du roman de Robert Louis Stevenson, oublient les penchants du héros pour la drogue. C'est d'ailleurs cette accoutumance, ce côté accro qui me motivera au cas où on me demanderait d'incarner le personnage.

***Wolf* entretient des rapports très forts avec les films de loup-garou des années 40, bien plus forts qu'avec les illustrations modernes du mythe, comme *Hurlements*. Un choix conscient ?**

Le premier film de loup-garou que j'ai vu est **Le Loup-Garou** avec Lon Chaney Jr. J'étais gosse et il m'a fichu une trouille bleue. D'ailleurs, l'une des scènes de **Wolf** est directement liée à ce vieux classique, celle où je bondis sur un tas de caisses en bois. Enfant, ce passage m'a fait hurler. Bien sûr, **Wolf** possède ses propres caractéristiques. Reste que Will Randall, mon personnage, est indéniablement proche de Larry Talbot, le personnage de Lon Chaney Jr dont il partage la même humanité, les mêmes émotions. En ce sens, **Wolf** est un film de loup-garou à l'ancienne. Toutefois, c'est aussi un film contemporain dans la mesure où il évoque explicitivement la sexualité de ses personnages. Dans les années 40, c'était purement et simplement proscrit. **Wolf** se rattache surtout au passé par ses maquillages. Mike Nichols prend la responsabilité de cette option "traditionnelle". Si la décision du maquillage m'avait appartenu, j'aurais décidé de m'en passer. Nous l'avons évité au mieux. En fait, excepté le final, vous ne me voyez que très peu souvent en monstre. Mais **Wolf** aurait été bien mieux sans maquillage du tout. Je dois avouer que j'ai failli quitter le projet après qu'on m'ait montré le premier maquillage envisagé. Il était réellement encombrant. Impossible de reconnaître le comédien sous les poils, les prothèses. A quoi bon me choisir dans ce cas ? On aurait dit un gorille de **La Planète des Singes**. Les choses ont changé lorsque la production a engagé Rick Baker.

Voyez-vous une continuité logique entre vos premiers films fantastiques, *Le Corbeau* surtout, et *Wolf* ?

Le thème de **Wolf** se place dans la même lignée. Mais, mis à part cela, il n'y a pas grand rapport entre eux. Dans ces séries B, le casting n'avait guère d'importance. Ne parlons pas des moyens techniques et financiers. **Le Corbeau** a été tourné en neuf ou douze jours et **L'Halluciné** en trois, dans les mêmes décors. Les comédiens se savaient pas exactement ce qu'ils faisaient, ce qu'ils jouaient. Le jeu consistait à appréhender ce que serait le résultat définitif. De plus, je suis bien la seule personne à ne pas avoir mis la main à la pâte sur **L'Halluciné**. S'y sont succédés Roger Corman, Francis Coppola, Monte Hellman, Dennis Jakob et, pour terminer, Corman de nouveau. Roger, c'est l'efficacité absolue ! Depuis les années 60, j'ai adopté son expression favorite : "Bon et cher, c'est bien. Bon et pas cher, c'est parfait !". Malgré le gouffre qui sépare **Wolf** des films de Corman, on demeure dans le même univers de littérature fantastique. J'aime à me replonger dans ce contexte fantastique car il offre énormément de possibilités aux comédiens. Incarner un personnage réaliste, de la vie quotienne, équivaut à copier, à imiter quelqu'un. Par contre, lorsque vous vous attaquez à un monstre, que ce soit le Joker ou le Diable, vous pouvez lâcher la bride à votre imagination. J'accepte facilement ce genre de rôles car ils apportent une certaine variété à ma carrière.







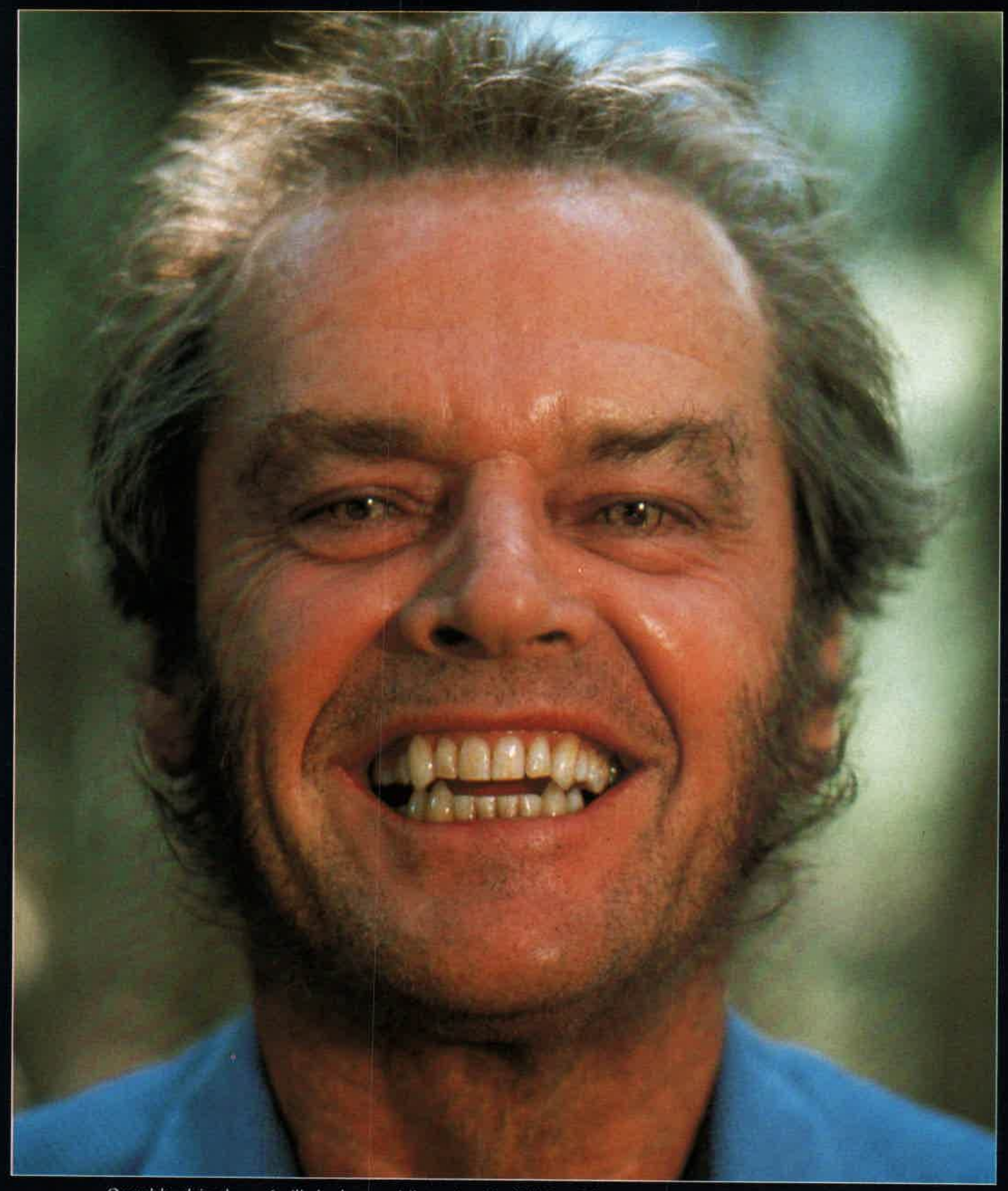
*Jack Torrance (**Shining**), Daryl Van Horne (**Les Sorcières d'Eastwick**) et le Joker (**Batman**) : trois incursions marquantes dans un genre qui a donné sa première chance à Jack Nicholson.*

Qu'est-ce qui peut séduire dans un loup selon vous ? Votre personnage dans *Wolf* gagne en charisme à partir du moment où l'emprise de la bête devient évidente...

Le fait qu'il tue uniquement pour manger, qu'il ait bien assimilé le sens du mot "communauté", qu'il soit très respectueux de l'écologie des espèces, qu'il soit fidèle et spécifique. Lorsqu'un loup nouveau arrive dans une meute, il a beau être plus fort, plus féroce, plus rusé, le vieux chef restera en place. L'intrus deviendra le loup "alpha", le banni, celui qui ne respecte aucune règle, qui ne survit que selon ses propres régulations. Chose fascinante chez ces animaux : ils ont des expressions faciales identiques à celles des humains. Quand ils prennent du plaisir, ils sourient d'un air pervers, l'air de dire "ok, on s'amuse, mais attention à vous". Il existe beaucoup de points communs entre l'homme et le loup. J'ai beaucoup étudié les loups pour m'imprégner de mon personnage. J'ai lu de nombreux livres, visionné des documentaires, observé attentivement leur comportement. Je ne suis pourtant pas allé vivre en leur compagnie dans une meute ! Un de mes voisins possédait une jeune louve que j'ai pu surveiller de très près. J'ai même vu mon chien lui apprendre à nager !

Comment expliquez-vous la connexion entre la lune et le loup ? La mythologie du loup-garou est indissociable de l'image de ce satellite...

Sans doute parce que la lune est la planète de l'émotion, allégoriquement parlant bien sûr. En astrologie, son placement détermine le genre de personne du sexe opposé qui vous attire. Elle a donc beaucoup à voir avec le côté animal de l'être humain. Le mythe du loup-garou relève pour beaucoup du sexe. Il traite de l'émergence de la sauvagerie chez l'homme, jusqu'à ce que ces instincts primitifs prennent le dessus sur son humanité. Il s'agit d'une métamorphose progressive, aussi graduelle que les déplacements de la lune. Le paroxysme de cette invasion animale chez la personne correspond à la pleine lune. A ce moment, le loup-garou largue les amarres avec l'être originel ; il perd toutes ses inhibitions, ne craint plus de tuer, y compris celle qu'il aime. Je pense que c'est pour cette raison que la relation est si intime entre l'astre lunaire et la lycanthropie. L'aspect sexuel s'affirme ainsi très fortement dans **Wolf** : Will Randall redoute de tuer celle qu'il aime et Laura est par conséquent la personne la plus menacée... La métamorphose de l'homme en loup abat tous les tabous, du fait que les flux naturels prennent désormais possession de ce qui était hier soumis à l'intellect.



Quand la pleine lune réveille le charme viril et animal de Will Randall : un maquillage discret signé Rick Baker.

La promotion de *Wolf* joue beaucoup sur l'identification de Will Randall, votre personnage, avec vous-même. Dans la bande annonce, une voix dit explicitement que si l'homme est sans limite, il devient Jack Nicholson, autrement dit le loup-garou. Comment réagissez-vous à cette confusion volontaire ?

C'est un problème que je me pose depuis des années. Je ne peux donc pas me plaindre que le public soit pris dans la confusion. Je suis le premier responsable. Cela dit, je ressemble davantage à un loup que beaucoup d'autres acteurs. Mais cette identification avec le personnage existait déjà dans **Cinq Pièces Faciles** en 1969, puis avec **Shining**... J'ai largement contribué à l'installer, à la mettre dans la tête des gens. Toutefois, ces choses ne se produisent pas systématiquement de par ma volonté. Concernant la bande-annonce de **Wolf**, j'ai bien cru que le public n'apprécierait pas que l'on parle du loup-garou et de Jack Nicholson comme étant une seule et même personne. J'aurai préféré davantage d'humilité, mais mon background influe beaucoup sur les décisions au niveau du marketing et de la publicité. J'aurais préféré que l'on n'utilise pas cette pré bande-annonce. Je n'en voulais vraiment pas. Puis, j'ai réfléchi au cachet que la production m'avait alloué pour **Wolf** ; décemment, après m'avoir donné tout ce blé, je ne pouvais pas les envoyer bouler. Beaucoup d'amis acteurs considèrent qu'il est bien que l'on vous mette en avant par rapport au rôle. Je ne partage pas totalement leur point de vue. Pour moi, l'humilité est un souci constant. Ce l'était avant même que je devienne comédien. Je suis un peu superstitieux là-dessus. Sans doute à cause de ma mère !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



1 - *Porco Rosso*
2 - *Les Chevaliers du Zodiaque*
3 - *Robotech*
4 - *Kiki Delivery Service*
5 - *Urotsukidoji II*
6 - *Akira*

Illustration centrale : *Urotsukidoji : la Légende du Démon.*

Akira il y a trois ans, c'est tout pour le manga au cinéma en France. Mais à la télévision, l'invasion a déjà commencé depuis longtemps : *Prince Saphir*, *Le Roi Léo* pour les familles... *Goldorak*, *Albator*, *Ken le Survivant*, *Dragonball Z* pour la SF... *Nicky Larson* pour l'aventure... La partie visible de l'iceberg d'un genre à part entière façonné par les obsessions et frustrations du Japon, d'un genre qui doit autant au dessin animé qu'à la BD et au cinéma traditionnel. Démonologie, space opéra, gore, cyborgs... Poésie, lyrisme, délire en roue libre, audaces graphiques... En six cassettes, le manga fait enfin le forcing dans l'hexagone !

Rappelez-vous. Tout a commencé à la fin des années 70. Les fins d'après-midi, après l'école, il était impossible de décoller les gamins de la télévision. Hypnotisés par l'étrange lucarne, les kids suivaient les aventures gentiment violentes d'une grosse boîte de conserve cornue qui combattait des E.T. aussi mal intentionnés que dangereusement psychédéliques. A grand renfort de fulguro-poing et d'astéro-hache, ***Goldorak*** s'imposait auprès des petits garçons comme une icône ultime, un totem guerrier irremplaçable, tandis que les fillettes rêvaient aux déboires sentimentaux de Candy et de son prince des collines. Rappelez-vous...
C'est à ce moment-là que l'on a vraiment commencé à parler de l'animation japonaise en France. Et même si ces feuilletons étaient loin d'être les pionniers du genre à être diffusés chez nous, ***Goldorak*** fut vraiment celui qui installa les premières bases du phénomène. L'univers visuel totalement exotique présenté par la série (titrée ***Ufo Robot Grendaizer*** en V.O. et réalisée par Go Nagaï), allait en effet engendrer dans l'hexagone toute une vague de fanatiques monomaniaques qui ne jureraient plus dès lors que par cette nouvelle contre-culture. A l'opposé, les ligues parentales se déchaînaient contre l'envahisseur et ses dessins pas trop animés, fustigeant ces corrupteurs mercantiles accusés de pervertir l'éducation de nos chères têtes blondes. Cette incompréhension chronique n'est allée qu'en empirant, et il aura fallu attendre la sortie récente d'**Akira** pour que le grand public révise sa position. Comme on peut s'en douter, le problème ne se pose bien sûr pas en ces termes au Pays du Soleil Levant. Le manga y est depuis longtemps reconnu comme un véritable mouvement artistique, avec ses courants esthétiques, ses auteurs phare et même déjà ses exégètes. Une véritable alternative à la "Kultur" officielle qui, comme on le verra, est totalement liée à la construction du Japon moderne. Petit retour en arrière.

Sous le terme de "manga" (littéralement "images irresponsables"), on regroupe tous les supports du héros dessiné : du cartoon au comic book. A l'origine, on trouve d'énormes recueils hebdomadaires, édités sur du mauvais papier et tirés à des millions d'exemplaires, où naissent des personnages qui passent selon leur degré de popularité au petit écran, et (parfois) au cinéma. Dans un pays où on lit plus que partout ailleurs, la bande dessinée est depuis des années l'une des industries les plus rentables. Fort d'une logique commerciale implacable, le manga touche toutes les tranches d'âge, allant de l'amusant recueil pour fillettes aux bandes friponnes pour "office boy" érotomane. C'est donc dans ce vivier perpétuellement renouvelé que naissent les figures mythiques du genre, et ce dès 1946, quand un dessinateur de tout juste 18 ans, Osamu Tezuka, pose les bases du manga moderne.
Doté d'une capacité de travail proprement surhumaine, le jeune maître crée alors série sur série, rencontrant une totale adhésion du public. Citons entre autres chefs-d'œuvre son adaptation de "Crime et châtiment" (***Zai To Batsu*** en 53), ***Le Roi Léo***, et surtout ***Astro, le Petit Robot*** (***Tetsuwan Atom*** en 51), qui deviendra la première série animée destinée à la télévision. Un trait d'une grâce fabuleuse, un découpage totalement cinématographique, Tezuka influencera l'industrie jusqu'au seuil des années 80. Son œuvre s'avère marquante par sa totale osmose avec la mentalité du moment. Alors que le Japon est un pays brisé, vivant sous le joug de l'Occident, les sagas créées par Tezuka sont toutes entières tournées vers la construction d'un monde meilleur, où la science est apprivoisée avec bonheur, où les personnages, forgés par des épreuves toujours plus éprouvantes, triomphent avec un optimisme inébranlable. Ou quand la BD est la plus efficace des thérapies. Dès lors, l'animation nippone collera toujours à l'évolution de la pensée locale. On se penchera, à titre d'exemple, sur le début des années 70.

Le Japon est alors en plein boom économique. C'est l'heure de la fierté retrouvée, de la revanche sur la grande Amérique... et de l'apparition des premières séries mettant en scène des robots géants. Sous l'impulsion du génial Go Nagaï, les titans d'acier envahissent les écrans, de ***Mazinger Z*** à ***Goldorak*** en passant par ***Getta Robot !***. Le message est limpide. Le Japon est puissant, mais c'est un pays désarmé, ayant tout juste droit à une armée de défense. Sous la cuirasse des fiers guerriers mécanoïdes se cache toujours un courageux petit nippon, prêt à bouter l'Envahisseur depuis son très technologique poste de pilotage. La série la plus évocatrice à cet égard est l'étonnante ***Space Cruiser Yamato*** de Leiji Matsumoto. Véritable poète de l'esthétique martiale, à qui l'on doit également le célèbre ***Albator*** (***Captain Harlock***), Matsumoto fait très fort avec le "Yamato", en fait le plus grand destroyer de l'armée japonaise, coulé par les Américains lors de la Guerre du Pacifique, et qui désigne ici un nouveau vaisseau de l'espace, combattant des extraterrestres fachos. Paradoxalement, sous ses apparences révisionnistes, la série véhicule un message pacifiste, et est portée par un romantisme pemanent (une des constantes de l'auteur), qui en fait un véritable chef-d'œuvre...
Cette peur de l'autre, de la destruction progressive de la mentalité japonaise par des cultures étrangères, restera cependant souvent présente dans toutes les œuvres de l'animation nippone, et ce jusqu'à l'explosion des années 80. A cette époque, le Japon est encore le géant de l'expansion économique en Asie, et cette prospérité qui semble inaltérable entraîne une formidable explosion artistique. Avec l'apparition des O.A.V. (Original Animation for Video, des moyens métrages destinés uniquement à la diffusion en vidéo), les jeunes turcs du dessin animé nippon vont pouvoir ignorer la dictature du succès à tout prix et s'adonner à des expérimentations esthétiques totalement novatrices, dont il est impossible en quelques lignes de résumer toutes les ramifications.
Réjouissant bouleversement, même les séries télévisées pètent les plombs et débordent d'un humour ouvertement sexuel, extrêmement dépaysant pour le petit spectateur occidental : Nicky Larson, super détective érotomane, passe ainsi son temps à courir après des donzelles ultra-poumonées. Dans un autre genre, ***Ken le Survivant*** et son univers post-**Mad Max** revendiquent (presque) ouvertement une esthétique très gay, tandis que ***Ranma 1/ 2*** de Rumiro Takahashi est un succès quasi-mondial. Dans ce cartoon grandiose et burlesque, un jeune adepte des arts martiaux se transforme en jeune fille dès qu'il est en contact avec l'eau : le premier cartoon "trans" de l'histoire ?

Si tous ces éléments sexuels n'apparaissent qu'en filigrane dans les programmes TV, les cartoons destinés directement à la vidéo, eux, ne rechignent pas à aborder la sexualité de façon nettement plus explicite. On citera à cet égard les très impressionnants **Urotsukidoji** et **La Cité Interdite** (dont nous parlons plus loin en détail). Mais c'est en 1987 qu'on peut réellement parler d'une reconnaissance mondiale de la nouvelle génération, précisément avec **Les Histoires du Labyrinthe (Manie Manie)**, un long métrage regroupant trois sketches dirigés par Rin Taro (**Kamui**), Kawajiri (**La Cité Interdite**) et, bien sûr, Katsuhiro Otomo, l'auteur d'**Akira**. Trois histoires courtes allant de la rêverie surréaliste d'un enfant esseulé aux déboires d'un petit contremaître confronté à des robots en folie, en passant par une course de bolides futuristes parasitée par un pilote doté de pouvoirs surnaturels. Une véritable révolution, qui imposera définitivement l'animation auprès des cinéphiles les plus rigoureux.
A l'autre bout du spectre, Hayao Miyazaki, le maître du dessin animé "familial", connaît un succès sans précédent, grâce à une œuvre d'une richesse autant visuelle que thématique absolument fabuleuse, qui cherche avant tout à s'éloigner de la violence et de l'érotisme dominant dans le manga. Réjouissez-vous, de **Totoro** à **Porco Rosso**, ses contes les plus marquants devraient prochainement atteindre enfin nos écrans. Il y a donc fort à parier pour que l'avenir nous réserve encore d'excellentes surprises, surtout si l'on se fie à l'œuvre extraordinaire qu'est en train de bâtir le réalisateur Mamoru Oshii, dont deux longs métrages (**Patlabor I et II**) font littéralement la synthèse de toute l'histoire de l'animation nippone. Entre le robot de combat, le virus informatique et la crainte de la bombe, les policiers du futur de **Patlabor** tracent une titanesque parabole bouddhique, pacifiste et douloureusement fataliste, précisément à l'heure où le pays traverse sa plus grande crise économique depuis l'après-guerre. Ce retour au réalisme est probablement la meilleure nouvelle venue récemment du Japon. A suivre donc...

Rappelez-vous. C'était le début des années 90. Les fins d'après-midi, après l'école, impossible de décoller les enfants de la télévision. Délirant sur ***Dragonball***, hurlant avec ***Lamu***, une nouvelle génération s'abandonnait aux univers bariolés de l'animation du Soleil Levant. Et si, avec ses petites sorcières, ses quadrumanes extraterrestres adeptes des arts martiaux, ses motards post-apocalyptiques et ses forteresses volantes, le dessin animé nippon était-il tout simplement le nouveau cinéma de genre des années 2000 ? Une alternative aux westerns spaghetti des sixties, aux polars jouissifs et aux films d'horreur que la vieille Europe ne peut plus fournir à sa jeunesse ? Si c'est le cas, alors, la "génération manga" est définitivement en marche !

Julien CARBON

quand les toons avaient une queue !

UROTSUKIDOJI : LA LEGENDE DU DEMON

*Une jeune collégienne violée par des tentacules "péniens", dans un feu d'artifice de semence multicolore ! Une infirmière transformée en geyser de tripes sous les coups de boutoir d'un démon ultra-membré ! Ouch ! Entrez dans le monde d'**Urotsukidoji : la Légende du Démon**, cartoon d'exception s'il en est. Et rien moins que l'instigateur du "fantastic-porn" animé...*



L'infirmière est prête à recevoir le Chôjin...

La genèse d'**Urotsukidoji** débute en 1984. Une époque de transition, où le petit monde de l'animation japonaise est en pleine ébullition : l'arrivée du nouveau support que sont les OVA, ces cartoons destinés directement à la diffusion en vidéo-clubs, a propulsé en quelques mois toute une génération de jeunes animateurs, attirés par la (presque) totale liberté d'expression que leur offre le nouveau médium. C'est le moment que choisit Hideki Takayama, un jeune turc qui a fait ses classes sur le très estimé **Space Cruiser Yamato**, pour s'allier au producteur Yasuhito Yamaki sous la bannière de la compagnie *West Cape*. Soucieux d'installer confortablement leur nouvelle maison, les deux hommes se mettent aussitôt à la recherche d'un blockbuster total qui ferait parler d'eux dans tout le pays. A cet effet, Yamaki fait alors procéder à une étude de marché extrêmement rigoureuse sur les désirs du public nippon. Après quelques semaines, les résultats tombent : "Les spectateurs attendent des récits érotiques mettant en scène de très jeunes filles" !

Un constat finalement peu étonnant. Le public du manga adulte et majoritairement mâle est alors en pleine frénésie du "Lolicon", contraction locale de l'expression "Lolita Complex" : le fantasme macho de la gamine pure en apparence mais joliment nymphomane dès qu'on la force un peu. Les magazines sont ainsi envahis d'aventures déviantes où de jeunes lycéennes en uniformes se font besogner par des employés de banque vieillissant, le plus souvent dans le métro ou derrière le gymnase de l'école, tandis que les kiosques dégorgent de revues montrant des photos de nymphettes tout juste pubères dans des positions ultra-équivoques. Coquet...

Le potentiel commercial de cette vague immorale étant encore en friche, Takayama compulse aussitôt très consciencieusement tous les mangas érotiques diffusés à travers le pays.



Amanojaku et son compagnon, le nain onaniste Kuroko...

C'est en feuilletant le mensuel *Erotopia* qu'il tombe sur "Urotsukidoji", une série particulièrement assaisonnée d'un jeune dessinateur alors peu connu du grand public : Toshio Maeda. Proche des plus furieux "fumetti" italiens, l'œuvre présente un monde totalement délirant, où des collégiennes sont violées toutes les trois pages par des démons octobites et salement vigoureux. Un "mega hit" en devenir... Très rapidement, une rencontre est organisée entre les deux hommes...

A l'opposé de son ouvrage, Maeda ressemble à l'image classique d'un prof de trigonométrie dans un mauvais film des années 60 : chétif, myope comme une taupe, et d'une timidité quasi-pathologique. Mais dès qu'il passe derrière sa planche à dessin, le garçon se déchaîne. Revendiquant les influences conjointes du cinéma fantastique et des comics américains, "Urotsukidoji" est un véritable délire d'érotomane barré. Les producteurs devront d'ailleurs mettre un peu la pédale douce lors de l'adaptation, le public adolescent du futur film n'étant peut-être pas préparé à visionner une triple pénétration toutes les trente secondes... "Urotsukidoji" deviendra au final une série de trois OVA (trois films d'une quarantaine de minutes chacun, qui sont aujourd'hui réunis en une seule cassette, précisément celle qui sort en France). Le pari lancé par Takayama sera tenu au-delà de ses espérances, et **Urotsukidoji** sera un succès mondial, provoquant tollés et hurlements d'approbation dans les festivals (les spectateurs du défunt Festival du Film Fantastique de Paris en savent quelque chose). La série lancera un genre, sera cent fois copiée, fera l'objet de deux suites, et changera le paysage de l'animation locale. Raisons d'un phénomène...

Le scénario d'**Urotsukidoji** s'inspire d'une idée souvent utilisée dans le fantastique nippon, comme on le verra plus loin avec **La Cité Interdite** ou **Tokyo, la Dernière Megalopolis** : la co-existence entre humains et démons.

Un foot-fucking qui tourne mal !

L'univers est dans ce cas précis divisé en trois strates : les humains, les démons, et des êtres intermédiaires, les hommes-bêtes. Tous les trois mille ans apparaît le Chôjin, un démon qui a le pouvoir d'unir ces trois sphères en un monde cauchemardesque. Amanojaku (un gamin félin aux cheveux bleus) et sa sœur Megumi (une coquine à la jupe toujours relevée), deux humains-bêtes ayant le pouvoir de passer d'un monde à l'autre, viennent sur notre Terre afin de démasquer le Chôjin qui dort dans le corps d'un humain. Leur enquête les conduira au sein d'un lycée où, dans les parties carrées auxquelles se livre la classe étudiante (quelle horreur !), ils débusqueront finalement un adolescent (dont nous tairons le nom) : le Chôjin, qui se dévoilera comme un queutard démoniaque absolu, doté d'un appétit de destruction qui n'a d'égal que son intense frénésie sexuelle. Dès lors, une lutte sans merci va s'engager, qui se concluera ni plus ni moins que par l'annihilation complète de la Terre !
Plus qu'un simple prétexte à laisser se dérouler des scènes sexuelles ou gore, le scénario d'**Urotsukidoji** peut être perçu comme un nouvel avatar de cette peur de l'élément étranger qui habite l'esprit fortement insulaire de nos amis nippons. L'innovation vient du fait que c'est le corps humain qui joue le rôle du réceptacle des démons venus d'ailleurs. Ce qui amènera certains de nos excellents confrères à parler du film comme d'un sommet du "Courant Viral". A l'heure où le SIDA est encore un sujet quasi-tabou dans le pays du Soleil Levant, les démons d'**Urotsukidoji** explosent les corps de la belle jeunesse locale, les transformant en des obsédés de la fornication. Toxique invasion étrangère ou fascinants démons intérieurs enfin libérés ? La question restera entière, le film (c'est probablement ce qui le rend si excitant) ne posant de toute façon jamais le problème en terme de morale, qu'elle soit sexuelle ou sociale. En choisissant de rester constamment (voir très complaisamment) au premier degré, on peut penser que les instigateurs d'**Urotsukidoji**, plutôt que de développer une quelconque thématique de l'invasion, cherchaient plus prosaïquement à faire triquer l'"office-boy" de retour d'une harassante journée de bureau. On y verra donc l'équivalent de ces BD polissonnes qui envahissaient les gares au début des années 70 : un exutoire jouissif, clignant de l'œil vers un public de teen-agers mâles, souvent engoncés dans un système éducatif ultra-inhibant. Un exutoire à la mesure de la tradition nippone : fantasmes de la surpuissance sexuelle, de la domination violente, le tout assaisonné d'un humour ouvertement graveleux. Quant au spectateur occidental, il trouvera surtout l'occasion d'un dépaysement total, peu habitué à voir les héroïnes aux grands yeux écarquillés de nos séries télé subir les derniers outrages, à fortiori quand ils sont d'une telle crudité.



Une professeur de mathématiques possédée par le démon.

Cette énergie graphique enthousiasmante se perdra malheureusement dans les suites de la série, surtout parce que celles-ci mettent un sérieux bémol à l'aspect sexuel du script. Il faut à ce sujet préciser qu'entretemps, un maniaque avait été arrêté dans la région de Tokyo, un criminel sadique qui se dopait au "Lolicon". Sans avoir été incriminés, les instigateurs d'**Urotsukidoji** décidèrent sagement de changer de direction. Les chapitres suivant de la saga s'orienteront donc plus vers un conflit galactique entre humains et démons, pimenté très occasionnellement par des scènes croustillantes. Malgré cet adoucissement, l'aura d'**Urotsukidoji** est restée intacte dans la production locale. Ne serait-ce que parce qu'il fut l'un des premiers à démontrer qu'il était parfaitement possible de contourner la très sévère censure nippone, pour le moins pointilleuse lorsqu'il s'agit des choses du sexe (rappelons qu'il est interdit au Japon de montrer organes sexuels et pénétrations). Quand nous avions posé la question de la censure à Monsieur Maeda, celui-ci avait lâché un petit rire discret, en rougissant jusqu'aux oreilles. Il avait désigné ensuite l'une des planches du film, où une jeune fille gardait entre les cuisses un tentacule gigantesque : *"Ce n'est pas un sexe, voyez-vous. Simplement l'instrument du démon"*. Instrument du démon... En voilà un qui parlait en connaissance de cause. Un ami en somme...

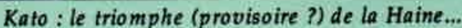
J.C.

Legend of the Over Fiend. *Japon. 1989. Réal.: Hideki Takayama. Scén.: Noboru Aikawa d'après la BD de Toshio Maeda. Prod.: Yasuhito Yamaki. Mus.: Masamichi Amano.*

apocalypse kato !

TOKYO : LA DERNIERE MEGALOPOLIS





Kato : le triomphe (provisoire ?) de la Haine...



Une victime de Kato plonge dans l'univers monochrome...

Attention chef-d'oeuvre ! Brillant, malsain et terrifiant, ***Tokyo, la Dernière Mégalopolis*** *s'impose dès ses premiers plans comme une véritable révolution graphique. Un monument qui n'hésite pas à bouleverser les structures narratives confortables du cartoon nippon, sous la houlette d'un maître d'oeuvre d'exception : Taro Rin, le poète noir de l'animation...*

Nous sommes en 1908. Tokyo est alors en pleine expansion. Les constructions se multiplient, transformant jour après jour la capitale nippone en un symbole de modernité inspiré par l'Occident. Grisée par ce bond en avant, la ville oublie les secrets occultes qu'elle porte dans ses entrailles. C'est au milieu de cette période idyllique qu'entre en scène Yasunori Kato, une créature diabolique, véritable incarnation de la Haine, bien décidée à raser de la carte cette future cité idéale. Pour mener à bien ses sombres desseins, Kato le mage noir tente de réveiller l'esprit de Tairo No Masakado, une figure légendaire qui, durant l'ère Heian (794-1185) rêva de créer une cité utopique dans la plaine du Kanto. Depuis lors, Masakado est considéré comme l'esprit protecteur de la ville de Tokyo. Une légende connue de tous raconte que celui qui dérangera son sommeil déclenchera l'Apocalypse... Kato met donc en place un plan machiavélique, qui passe par la destruction d'une famille au centre de laquelle se trouve une jeune fille innocente et brisée, Yukari Tatsumi...

Cette trame complexe et diaboliquement agencée s'inspire d'un roman, "Tokyo Babylon", écrit par Hiroshi Haramata et couronné par le prix du meilleur roman de SF japonais. Alliant avec brio des éléments historiques réels (la mort de l'Empereur en 1908, le tremblement de terre de 1923) et une trame fantastique teintée d'occultisme, tout en s'articulant autour d'une saga familiale malsaine, le livre allait surtout rester pour avoir donné au fantastique l'un de ses démons les plus incroyablement séduisants : le fameux officier démoniaque Yasunori Kato. Une silhouette terrifiante, filiforme, drapée dans son costume militaire, les yeux dans l'ombre de sa casquette à visière, les mains gantées de blanc sur lesquelles ont été tracés des pentacles. Terriblement charismatique...

Le succès de "Tokyo Babylon" entraîna rapidement une adaptation cinématographique : **Tokyo, the Last Megalopolis (Teito Monogatari)** réalisé en 1987 par Akio Jisoji. Très soigné, doté d'un budget confortable et d'effets spéciaux étonnants signés Screaming Mad George, le film s'avérait pourtant passablement soporifique, malgré des séquences d'une grande beauté formelle et la présence d'un acteur formidable, Kyusaku Shimada, qui donnait toute la puissance maléfique requise au personnage de Kato. Malgré ses défauts, le film engendra néanmoins une suite, **Teito Taisen**, globalement porteuse des mêmes qualités. On pensait donc que le destin filmique de cette étrange histoire s'arrêterait sur cette semi-déception, jusqu'à l'apparition de l'adaptation animée en 1992.

En composant cette saga de près de trois heures, divisée en quatre chapitres (c'est la première partie qui sort aujourd'hui en France), les producteurs Takahashi et Maruyama allaient prendre tout le monde à contre-pied, bâtissant un véritable monument du fantastique noir, qui rendait enfin grâce à l'œuvre littéraire. A la base de cette formidable réussite artistique, la présence de Rin Taro, qui chapeaute les différents réalisateurs de la série. Personnage hautement singulier de l'animation nippone, l'honorable Monsieur Rin est poète avant d'être réalisateur. On lui doit



Le cauchemar pénien de l'innocente Yukari !

entre autre un ébouriffant **Dagger of Kamui** en 85, qui transformait le cinéma de sabre animé en une sorte de trip malsain où la soif de vengeance était prétexte à des séquences aussi hallucinées que totalement déstabilisantes. L'œuvre si particulière de Rin se caractérise par une approche systématiquement onirique dans tous les aspects du traitement, du découpage à la composition graphique. Une dialectique du cauchemar qu'il explore avec une maestria affolante dans **La Dernière Mégalopolis**, où les personnages plongent aux moments les moins attendus dans une dimension parallèle, savamment éclairée, un univers surréaliste dominé par la silhouette d'un Kato sculpté dans les ténèbres. Ce jeu avec la lumière est l'un des parti-pris les plus excitants du film. Le spectateur est ainsi régulièrement jeté dans un monde en noir et blanc, véritable leitmotiv de l'intervention démoniaque, tandis que l'ombre devient ici un personnage à part entière, qui participe à la construction d'une atmosphère perpétuellement terrifiante. On retiendra à cet égard une scène anthologique dans laquelle un homme est assailli aux portes d'un temple par l'ombre d'un fronton, qui se transforme en une sorte de vague poisseuse, absorbant l'humain jusqu'à sa presque totale disparition. A ce brillant jeu sur l'éclairage s'ajoute une constante distorsion du rythme, étirant des moments en apparence anodins, jusqu'à ce que soudainement, le spectateur, en complète identification avec les personnages, découvre que c'est tout le plan qui est un piège. Chaque élément visuel devient donc un danger potentiel, un peu comme ces dessins que l'on doit retourner pour y découvrir la silhouette d'un animal...



La prêtresse Keiko à la merci du démon...

Une idée hallucinante qui implique une exploration quasi-entomologique du plus minuscule élément du plan. En poussant ces idées novatrices jusqu'à leur extrêmité, Rin se fond totalement dans la logique absurde d'un script où l'humain n'est plus qu'un jouet entre les mains d'un démon séduisant comme un baiser mortel. Dès lors, le film touche à une poésie sulfureuse et surréaliste, magnifiée par des images absolument insoutenables. Tokyo est décimée par un tremblement de terre, vision stroboscopique en noir et blanc d'une cité détruite en quelques secondes... Une jeune fille vomit un pénis, qui s'avère être la tête d'une larve géante... Une infirmière voit son corps transformé en un insectoïde épouvantable, qui utilise sa bouche pour vomir de l'acide sur des prêtres bouddhistes impuissants... Une prêtresse-amazone armée d'un arc chevauche un cheval borgne... Un garçon viole sa sœur dans la tranquillité d'une belle demeure... Et Kato exulte, ricanant dans les ténèbres, fendant la nuit en détruisant les âmes... N'hésitez plus. Abandonnez-vous au cauchemar.

J.C.

Doomed Megalopolis. Japon. 1992. Réal. animation : Kazuhiko Katayama. Superviseur réalisation : Taro Rin. Mus.: Kazz Toyama. Dir. art.: Hideyoshi Kaneko, Atorie Buka. Prod.: Masako Takahashi, Masao Maruyama. Dist.: PFC Vidéo.

serial pin-pon !

LE TROISIEME OEIL

*Prototype du dessin animé pour teenagers nippons, ce **Troisième Oeil** est un véritable OVNI filmique. Un objet étrange, totalement barré, où se croisent les influences du sérial, de la comédie lycéenne, et de l'horreur gentillette. Accrochez-vous...*



Un teenager-zombie à la découverte de ses nouveaux pouvoirs.

Succès "hénaurme" chez nos amis japonais comme chez les fanatiques de manga du monde entier, **Le Troisième Oeil** fut d'abord une bande dessinée de Yuzo Takada particulièrement réussie d'un strict point de vue graphique. La cassette qui sort aujourd'hui en France est le premier volume d'une série destinée directement à la vidéo, et qui rend (presque) tout à fait grâce au manga d'origine. Soyons francs. Il est pratiquement impossible de résumer les événements rocambolesques qui se déroulent à chaque seconde de ce monument de la bizarrerie animée. Mais nous ne résisterons néanmoins pas au plaisir de vous présenter les toutes premières minutes de l'œuvre, afin que vous puissiez vous faire une idée un peu plus nette (c'est une façon de parler) de l'univers qui vous y attend...
Un jeune lycéen, Yakumo, parcourt les rues de Tokyo sur son scooter, et manque d'écraser une jeune fille, la très jolie Pai. Il emmène celle-ci sur son lieu de travail, un club de travestis où il officie comme hôtesse (!). Là, la petite Tai lui remet une lettre de son père, Satoru Fujii, ainsi que son crâne. La missive indique que Tai est la dernière survivante d'une race oubliée, les Triclops, qui, malgré son air juvénile, a déjà 300 ans. Le postulat du film repose sur le fait que la belle immortelle, originaire du Tibet, veut redevenir humaine. A cet effet, elle doit récupérer une statue magique détenue (au début de l'histoire) par une triade de Hong Kong... Ouf ! Nous n'irons pas plus loin, sinon pour ajouter qu'après cette première scène, un oiseau géant dévaste Tokyo et tue le jeune héros. Dès lors, celui-ci devient une sorte de super-zombie qui affronte successivement une horde de "killers" tout droit sortis d'un John Woo, puis ses amis lycéens qui ne comprennent pas grand chose à ses nouveaux pouvoirs...



Une statuette tibétaine au sourire engageant...

A l'heure où nous imprimons ces lignes, nous ignorons absolument à quoi carburent les scénaristes du film. Quoi qu'il en soit, on leur conseillera de ne pas dépasser la dose prescrite. Le plus étonnant est que cet argument pour le moins "pin-pon" réserve des moments d'une fulgurance visuelle véritablement jouissive, l'intrigue, menée à un rythme trépidant, rappelant celle des sérials les plus cinglés. Alternant séquences de comédie non-sensiques à des affrontements démoniaques sous acide, **Le Troisième Oeil** est en tout cas de très loin l'une des choses les plus étranges qu'aura jamais absorbée votre magnétoscope.

J.C.

3 X 3 Eyes. Japon. 1991. Réal.: Daisuke Nishio. Scén.: Akinori Endo. Histoire originale et concept de la série : Yuzo Takada. Mus.: Kaoru Wada. Prod.: Katsunori Haruka, Yoshimasa Mizuo, Minoru Takanashi, Toshimichi Otsuki. Dist.: PFC Vidéo.

Techno rock et killer commandos

VENUS WARS

Tenez-vous le pour dit. La Vénus du futur ressemblera au désert d'Afrique du Nord en 42. Avec l'armée des "ishtariens" en lieu et place des forces de l'Axe, et des bikers trépidants en gentils soldats alliés. Animé à la perfection, voici le sommet du "war film" version "petits mickeys"...

Sorti au Japon en 1989 dans la mouvance d'**Akira, Venus Wars** est de loin la plus ambitieuse production chroniquée en ces pages, au moins en termes techniques. Animation d'une fluidité en tous points digne du chef-d'œuvre d'Otomo, format scope, musique lyrique à souhait (signée Jo Isaishi, collaborateur attitré du grand Miyazaki) : le film, conçu directement pour le cinéma, est visuellement l'un des plus soignés que nous ait donné l'animation nippone, et s'inspire d'une bande dessinée de Yoshikazu Yasuhiko qui courut durant deux années dans le magazine *Comic Nora*. Devant le succès phénoménal de cet "actionner" de classe, c'est l'auteur lui-même qui dirigea l'adaptation de son œuvre, dont avouons-le la trame est loin d'être révolutionnaire...



Susan Sommers, une journaliste à l'affût du scoop du siècle.



Un membre des Killer Commandos aux commandes d'une moto révolutionnaire.

Vénus en 2089. Depuis bientôt 72 ans, la planète a été colonisée par les humains, qui s'y sont divisés en deux nations, Ishtar et Aphrodia. Quand débute le film, une jolie journaliste, Susan Sommers, débarque sur la planète à l'affût du scoop du siècle. En effet, une guerre est sur le point d'éclater, les "ishtariens" étant grosso-modo des nazillons salement expansionnistes qui se préparent à ne faire qu'une bouchée d'Io, la capitale d'Aphrodia. C'est précisément dans cette ville posée au beau milieu du désert que débarque Susan. Elle y fait rapidement la connaissance d'un groupe de motards rebelles et insouciant, les Killers Commandos, équipe vedette d'une sorte de Rollerball local pour bikers. Ces jeux virils s'interrompent bientôt, quand les blindés ishtariens investissent la paisible cité à la faveur d'une attaque surprise. Dès lors, les gentils motards entrent dans la résistance et, au sein de l'armée d'Aphrodia, tentent d'enrayer l'avancée inexorable des nazis vénusiens...

Avec ses Panzers futuristes, ses commandos motorisés, ses scènes épiques qui sentent le napalm et le sable chaud, **Venus Wars** n'est ni plus ni moins qu'un bon vieux film de guerre relooké SF. On ne s'étonnera donc pas d'y retrouver les habituels stéréotypes du genre : la belle journaliste idéaliste plongée en pleine "war zone", la jeunesse locale qui réalise soudain qu'il est temps de se rallier à la bonne cause, l'ami fidèle et débonnaire tué sous les coups d'une très inhumaine opposition, le général félon au charisme glacé. Autant d'éléments qui rebutèrent la critique nippone, qui tança le film d'une façon particulièrement sévère. Regrettable. Car très honnêtement, c'est précisément cette dévotion totale au "film de genre" qui fait de **Venus Wars** une œuvre bougrement sympathique. Et même si Yasuhiko, qui n'a indéniablement pas le talent d'un Otomo, tente de désamorcer ses débordements guerriers par quelques notes sur l'absurdité des guerres, ou sur l'aveuglement belliciste de Donner, le très facho fürher ishtarien, le spectateur ne s'y trompera pas. Car le film est avant tout un rêve de petit garçon, fasciné par les batailles à grande échelle et les tanks bondissant dans les dunes. Le design des machines fut d'ailleurs ici confié à Yuichi Sasamoto, "le" spécialiste en la matière qui fut entre autre le créateur des robots de combat d'une série immensément populaire au Japon, ***Gundam Double Zeta***. Son travail méticuleux renforce d'autant l'impact visuel des affrontements, et mériterait très largement de figurer à égalité avec celui du réalisateur.

Loin du "politiquement correct", le film n'est donc jamais aussi bon que lorsqu'il s'abandonne totalement à ses scènes d'action, dé-men-tielles et incessantes, où des bikers fous combattent dans le désert une sorte d'Afrika Corps sur-dimensionnée. En somme un véritable comic book guerrier, ultra-jouissif, une sorte de "Sergent Rock" techno où les motards traversent des cités en feu, attaquent au bazooka des tankistes affolés, et retrouvent bien évidemment une jolie poupée après tous ces efforts virils. Pas très malin peut-être, mais diablement excitant...

J.C.

Japon. 1989. Réal. et histoire originale : Yoshikazu Yasuhiko. Prod.: Yukio Kurata. Scén.: Yuichi Sasamoto, Yoshikazu Yasuhiko. Dir. art.: Shichiro Kobayashi. Dist. PFC Vidéo.



Hiro, leader des Killer Commandos en fâcheuse posture.

gros canons et p'tites pépées...

DOMINION TANK POLICE

Adapté d'une bande dessinée de Masamune Shirow publiée au Japon en 1986, ***Dominion Tank Police*** *se compose de quatre épisodes spécialement conçus pour la vidéo, et réunis ici en deux cassettes. Des O.V.A. emblématiques (au moins en apparence) de tout un courant de l'animation nippone, dont les ingrédients demeurent à peu de choses près immuables : univers science-fictionnel sous-tendu d'un discret (mais bien réel) message écologiste, grosses machines de guerre, et apparitions sporadiques de jeunes filles savamment dénudées...*



Annapuma et Unipuma, des catwomen jouant aux hell's angels.

Nous sommes en 2010. La Terre est recouverte d'un impénétrable nuage de fumées toxiques, qui oblige toute la population à vivre terrée dans des cités tentaculaires, les rares sorties nécessitant le port quasi-permanent de masques à gaz. Dans cet univers peu reluisant, la criminalité a atteint (évidemment) un seuil critique. Face à l'anarchie montante, la "Tank Police" tente de faire régner un semblant de loi. Ce commando aux méthodes pour le moins musclées aura fort à faire pour venir à bout d'un gang mené par Buaku, un gangster mafflu et jovial, toujours assisté de Annapuma et Unipuma, deux "femmes chats" ultra-sexy issues d'expériences génétiques...



Comme on peut le voir, le scénario est dans ses grandes lignes celui de dizaines de dessins animés nippons. Une structure aussi éprouvée que confortable, et qui semblerait propre à laisser se développer les scènes obligatoires d'un bon film de "Guns'n Babes". **Dominion** s'y plie d'ailleurs de bonne grâce, avec le strip-tease des deux félines, les poursuites impitoyables entre les tanks dans la cité futuriste, l'attaque d'un hôpital à la mitrailleuse. Pourtant, l'intérêt de la série se situe exactement à l'opposé de ces figures imposées, et malgré un respect un rien servile des conventions et une animation d'une fluidité douteuse, le film tire remarquablement son épingle du jeu, s'imposant finalement comme une très perverse parodie du genre...

Une réussite qui tient en premier lieu à des choix graphiques fort astucieux. Ainsi, le design "organique" de la cité du futur renforce la sensation d'étouffement en dévoilant des immeubles aux rondeurs de chair morte, des couloirs d'hôpitaux semblables à une structure osseuse, blanchâtre et morbide. Tout comme cet environnement claustrophobique, les personnages subissent eux aussi un traitement inédit. En premier lieu Britten, chef de section de la Tank Police, prototype du macho belliqueux, est ici constamment tourné en dérision, pour devenir une sorte de primate imbécile, les yeux rivés sur un manuel au titre évocateur ("How to kill"), alors que ses adjoints interrogent des suspects à la grenade. Réjouissant. Cet esprit totalement déconnant trouve son apogée dans la conclusion du deuxième chapitre, quand pour arrêter la progression des tankistes, les gangsters (qui viennent de voler des flacons d'urine !) lâchent sur la route des mines ayant la forme de phallus géants, aussi multicolores que turgescents, obligeant les machines de guerre à venir s'écraser dans un hôtel de passes !!! Un grand moment de démence qui classe **Dominion** comme une entreprise de détournement particulièrement sympathique.

J.C.

Japon. 1989. Réal.: Koichi Mashimo. Scén.: Koichi Mashimo d'après une histoire originale de Masamune Shirow. Dir. art.: Mitsuharu Miyamae. Prod.: Ritsuko Kakita, Kazuhiko Inomata, Tamaki Harada. Dist.: PFC Vidéo.

(La BD "Appleseed" est publiée en France chez *Glénat*. Les BD "Black Magic M-66" et "Dominion" vont paraître prochainement aux éditions *Tonkam*).

Masamune Shirow : Manganoïde...



"Black Magic M-66"

Masamune Shirow, le créateur de "Dominion Tank" Police (dont il prépare actuellement une suite), est reconnu depuis bientôt une décennie comme l'un des graphistes les plus importants du manga. A juste titre. Livrant avec parcimonie ses œuvres, par souci d'une perfection visuelle totale, ce brillant diplomé de la Faculté des Beaux Arts d'Osaka, a su installer la "Shirow's touch" en articulant son œuvre autour d'interrogations fondamentales quant aux relations à entretenir avec la technologie, et aux manipulations tendant à rapprocher l'humain de la machine. Une thématique poignante, à laquelle s'ajoutent des préoccupations écologiques nettement plus convenues. De "Black Magic M-66", sa première BD, publiée en 83 au sein d'un cercle de dessinateurs amateurs, jusqu'à son grand succès, "Appleseed", débuté en 85, Shirow a poussé l'exploration de cet univers dévoué à la robotique jusqu'à l'extrême, s'orientant dans toutes ses premières bandes ("Ghost in the Shell") vers un angle quasi-mystique du problème. Rapidement transposé en animation, avouons que peu de films ont su rendre justice au discours de Shirow, de **Black Magic M-66** qu'il adapta pourtant lui-même et qui malgré une réussite esthétique n'est qu'un pâle écho de l'œuvre originelle, à un très décevant **Appleseed** qui émasculait purement et simplement le graphisme du maître.

l'enfer est à eux !

LA CITE INTERDITE

Des immeubles gigantesques, semblables à des monolithes noirs, percent le ciel lourd de Tokyo... Dans ***La Cité Interdite****, la capitale nippone se métamorphose en antichambre de l'enfer. Sanglante comme une tête de yakusa explosée à coup de poing. Noire comme une impasse peuplée de monstres innommables. Moite comme l'entrejambe denté d'une femme araignée. Bienvenue à "Sin City"...*

Une fois n'est pas coutume, **La Cité Interdite** ne s'inspire pas d'une bande dessinée à succès, mais d'un roman, publié au début des années 80 par Hideyuki Kikuchi. Ce brillant "pulp", version Soleil Levant, allait dès sa parution connaître un phénoménal succès, grâce à un coktail sulfureux où s'entremêlent une structure classique de polar, un univers futuriste, et des scènes horrifiques particulièrement éprouvantes. Emblématique de la nouvelle littérature fantastique nippone, l'œuvre de Kikuchi, si elle reste scandaleusement inédite en Occident, fit des émules dans tout le monde asiatique. Ainsi Tsui Hark, le mogul de Hong Kong, y puisa pour **Histoires de Fantômes Chinois 3** l'idée des fantômettes aux ongles extensibles et à la chevelure spectaculaire, recycla quelques idées des séquences finales pour son récent **Green Snake**, et bien sûr, produisit il y a deux ans de cela une adaptation "live" extrêmement décevante du roman, **The Wicked City** réalisé par Mak Tai Kit.
Au Japon où le potentiel du livre excita dès sa sortie les convoitises, on songea à de nombreuses reprises à en faire un film. Devant la débauche d'effets spéciaux nécessaires, l'animation s'imposait logiquement comme le seul support capable de retranscrire les visions singulièrement cinglées de l'auteur. Le risque était de n'en faire qu'un simple "gore-picture", animé à la va-vite, sans aucune profondeur... La chance voulut qu'en 1987 le projet tombe entre les mains d'un jeune prodige de l'animation, Yoshiaki Kawajiri, réalisateur trois ans plus tôt d'un excellent **Lensman**, space opéra détourné, techniquement irréprochable. Le reste fait (comme on dit) partie de l'Histoire. Du livre de Kikuchi, Kawajiri allait tirer un terrifiant polar fantastique, resserrant les innombrables péripéties du roman, pour livrer un script âpre et sans répit, pimenté d'ultra-violence jouissive, de sexe pervers et d'horreur organique...

L'argument du film s'appuie sur un "ordre mondial" parallèle à celui que connaît le commun des mortels. Depuis des siècles, un pacte de non-agression existerait entre le monde des humains et celui des démons. Sans cet arrangement diplomatique, la Terre deviendrait un enfer, livré au chaos et à la dépravation. Afin de veiller à ce qu'aucun des camps ne brise les règles du contrat, on a créé une escouade de super-agents, les Gardes Noirs, composés à la fois d'humains et de démons. Ces "Casques Bleus" de l'Occulte seront bientôt mis à rude épreuve : quand débute notre histoire, le pacte arrive à expiration. Afin de renouveler l'accord entre humains et démons, arrive à Tokyo le professeur Joseppe Maiyart, un gnome libidineux, semblable à un Yoda en survêtement, mais qui semble aussi une autorité légendaire dans le domaine du paranormal. Lui seul peut arriver à faire s'entendre les deux mondes. La venue de Maiyart déchaîne bien entendu la furia des "terroristes" diaboliques, un groupe d'abominations bien décidées à faire échouer cette tentative de paix éternelle. Pour mener à bien cette périlleuse mission, le professeur devra compter sur l'aide de deux des meilleurs Gardes Noirs, censés l'escorter dans tous ses mouvements : Taki, un humain, et Maki, une femme sublime, issue du monde démoniaque...

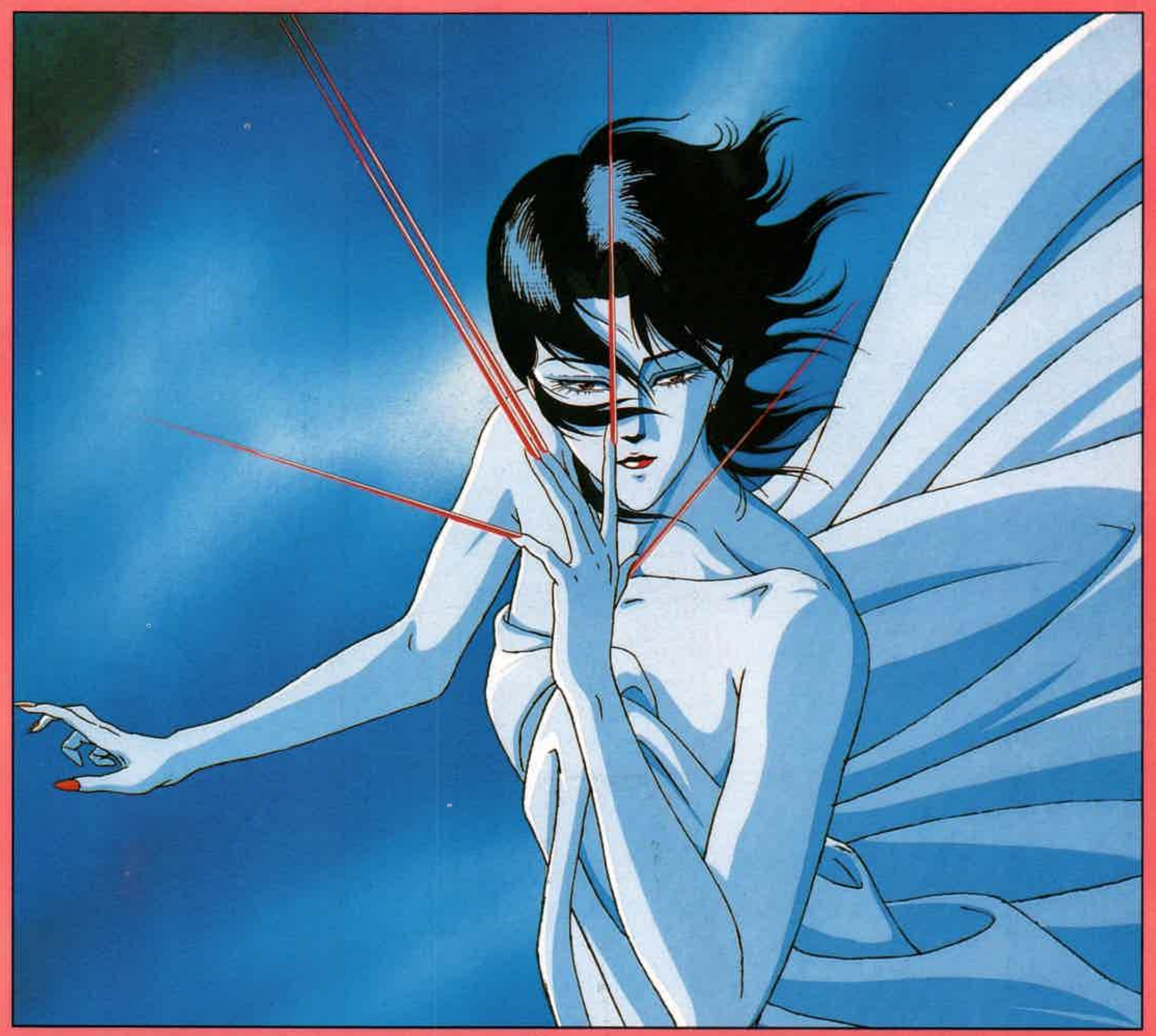
Comme on peut le constater, le scénario fleure bon la culture "pop", le mélange habile entre "spy movie" et fantastique dézingué. C'est précisément là que se situe l'absolue réussite de l'œuvre. **La Cité Interdite** doit donc être vu comme une brillante synthèse des genres, où s'entrecroisent les influences des polars "Hard Boiled" à la Spillane et les déformations physiques du **The Thing** de John Carpenter. Le personnage principal, Renzaburo Taki, est d'ailleurs à lui seul un véritable résumé de toutes les icônes du "pulp". Le physique de ce super Garde Noir allie la beauté ternie d'un Clark Kent (il est officiellement un très docile représentant en électroménager), à la dureté minérale d'un Bond (dès qu'il endosse son personnage de Garde, il fume comme un pompier et n'hésite pas à défourailler une pétoire de poing à faire passer le 44 Magnum de Dirty Harry pour un jouet d'enfant). Cette "heroïc attitude" permanente est la seule tentative de définition du personnage, très exactement comme dans toute la littérature populaire occidentale, de Doc Savage à Bob Morane. Dans le même ordre d'idée, l'aspect vestimentaire est aussi soigneusement étudié. Les Gardes sont ainsi tous habillés du même "uniforme". Chemise blanche, costume et cravate noirs : le signe distinctif des yakusas, comme des agents du FBI. Ces codes visuels, qui excitent instantanément l'inconscient collectif des spectateurs, servent ici de signe de reconnaissance entre les Gardes, un peu comme ces formules d'identification échangées à mi-voix entre agents secrets à l'époque bondienne. Même



Un démon très "disco" et son chat à neuf queues...



Le professeur Maiyart absorbé par une hôtesse des ténèbres...



Maki, enfant des ténères et Garde Noir de la paix...

la très craquante Maki, Garde Noir femelle née dans le monde des démons, est vêtue de ce très graphique uniforme de "Reservoir Bitch". On retrouvera également bon nombre de situations classiques du polar d'espionnage : la signature d'un accord entre deux organisations en apparence antagonistes (une sorte de "Yalta" surnaturel), la protection d'un témoin indispensable, et l'arrivée de gangsters plus vrais que nature, maquereau longiligne en costard à rayures et prostituée en robe du soir, ayant élu domicile dans les caves très glauques d'un immeuble abandonné.

Mais il n'y aurait dans tout cela qu'un simple néo-polar joliment nostalgique si **La Cité Interdite** n'était pas avant toute chose un terrifiant film d'horreur pure, incroyablement pervers. Les corps des démons y semblent en perpétuelle mutation : tentacules jaillissant d'un abdomen, tête arrachée se transformant soudainement en une araignée de cauchemar (vous avez dit **The Thing** ?), yakuza se recouvrant d'une matière noueuse le transformant en émule schizo du Clayface cher à Batman.
L'élément le plus dérangeant de toute cette esthétique sanguinolente reste, qu'au centre de ces apparitions cauchemardesques, on trouve systématiquement la présence d'une femme. Le film s'oriente donc vers une vision particulièrement déviante de la sexualité, qui fait directement écho à l'incommunicabilité toujours plus profonde entre hommes et femmes dans le Japon moderne. Les femmes-démons de **La Cité Interdite** sont donc tout à la fois des objets de désir ultime (elles sont réputées pour être des maîtresses exceptionnelles), et des jouisseuses sadiques qui entraînent forcément une castration inéluctable. Symbolique de cette vision, la scène aujourd'hui anthologique qui ouvre le film, durant laquelle Taki fait l'amour avec une sublime amazone, qui se transforme pendant l'acte en une terrifiante araignée humanoïde en porte-jarretelles, narguant son ennemi en faisant claquer les mâchoires de son vagin denté ! Très chic. En allant vers l'horreur, Kawajiri ne perd cependant jamais le fil logique de son propos : cette femme arachnéenne n'est finalement que la représentation littérale de toutes les "mantes religieuses" du polar classique, et comme dans tous les bons exemples du genre, la quête du héros consistera à trouver, enfin, "LA" femme, l'épouse, la mère. Apothéose de ce chemin de croix sexuel, la rencontre avec le symbole ultime de la mangeuse d'homme : une femme dont le corps entier devient un vagin géant, dans lequel Taki videra consciencieusement le barillet de son très gros flingue ! Clair.
L'intérêt de cette vision éprouvante de la sexualité est qu'elle n'est jamais sous-tendue par un quelconque moralisme de bazar, comme le prouve le final, très blasphématoire, où le professeur Maiyart parle d'un équilibre du Bien et du Mal, d'une cohabitation intelligente (un concept totalement anti-chrétien) devant une statue de la vierge qui libère aussitôt un flot de tentacules baveux vers nos héros. Une attitude subversive qui n'en rend le film que plus sympathique encore.

On l'aura compris, cette **Cité Interdite** est évidemment l'un des films les plus fascinants de l'animation nippone. Et avec cette sortie tant attendue, on peut espérer que Kawajiri sera enfin reconnu en Occident comme un véritable cinéaste. Un réalisateur majeur, dont on souhaiterait que les distributeurs dévoilent d'autres opus indispensables, tel son mirifique **Jubeininpucho** (93), où il faisait subir aux schémas classiques du film de samouraï les mêmes bouleversements que ceux infligés à la "pulp" culture dans **La Cité Interdite**. Mais ça, c'est une autre histoire...

J.C.

***Wicked City**. Japon. 1987. Réal.: Yoshiaki Kawajiri. Histoire originale : Hideyuki Kikuchi. Dir. art.: Kazuo Oga. Mus.: Yoshima Tokai. Prod.: Kazunobu Shimizu. Dist.: PFC Vidéo.*

donjons et dragons chez les nippons

CHRONIQUES DE LA GUERRE DE LODOSS



Frodon au Japon ? Bilbo à Tokyo ? L'idée semblait aussi saugrenue qu'intrigante. En s'attaquant à un genre aussi périlleux que le "Sword and Sorcery" à la Tolkien, le cartoon nippon tentait là une téméraire échappée hors des sentiers balisés. Un essai transformé, à l'arrachée...

Avant de devenir une série culte adulée par tous les fanatiques de manga du monde entier, **Chroniques de la Guerre de Lodoss** ressemble à un conte de fée. Celui d'un astucieux lycéen japonais qui devint en quelques années "le" maître nippon du fantastique médiéval, et lança un nouveau courant esthétique. Explications... Nous sommes au début des années 80. Ryo Mizuno est un collégien passionné de jeux de rôle. Jusque là, rien d'exceptionnel. A ceci près que le "Role Playing" est alors une activité quasi-marginale au pays du Soleil Levant. Quelques années plus tôt, la célèbre maison d'édition *TSR* avait bien tenté d'y imposer les délices du "Sword and Sorcery", via "Donjons et Dragons", un jeu qui partout ailleurs est devenu un véritable phénomène de société, mais qui contre toute attente laissa de marbre la jeunesse nippone. Mizuno fait donc partie d'un de ces rares clubs où l'on joue jusqu'au bout de la nuit des parties interminables. Maître de jeu exceptionnel, il jette lors de ses campagnes les premières bases de ce qui deviendra le monde de **Lodoss**. Un univers extrêmement conventionnel, mais très minutieusement conçu et d'une solidité à toute épreuve, où se mêlent étroitement les éléments traditionnels du jeu de rôle médiéval, le tout sous l'influence évidemment incontournable de la thématique de Tolkien. Sans exagérer, gageons qu'avec un scénario analogue, le garçon serait probablement totalement passé inaperçu aux USA où des hordes de "rôlistes" publient à tour de bras des aventures rigoureusement similaires. Sa chance viendra justement du fait que le genre n'est alors quasiment jamais abordé au Japon et qu'il pourra dès lors s'y imposer comme un créateur furieusement original.. Une reconnaissance publique qui va d'ailleurs aller très vite. Quelques scénarios de jeu de rôle publiés dans un magazine en 1986, un système de règles, et bientôt une série de sept romans illustrés par Yutaka Izubuchi, personnage déterminant sur lequel nous reviendrons. C'est de cette œuvre que s'inspireront les

treize épisodes de la saga animée, qui sort aujourd'hui en France (la première cassette regroupe les trois premiers chapitres de la saga)...

Lodoss est une île, maudite depuis des temps anciens où la Terre était en proie à des guerres divines. Un territoire convoité par l'Empereur démoniaque de l'île voisine de Malmo, le guerrier Beld. Ce noir despote va, au fil de l'histoire, voir s'opposer à ses sombres desseins un groupe d'aventuriers réunis par le destin : Parn, bretteur exceptionnel comme son défunt père, Eto, un clerc spécialiste des soins, le nain Gim porteur d'une large hache à double lame, le charismatique magicien Slaine, Woodchuck, un voleur maladroit et Deedit, une elfe charmante et surpuissante. Suivant la logique du genre, nos héros tenteront dans le premier épisode de rejoindre l'ermite Wort en traversant les tunnels de l'antique domaine des nains où, évidemment, ils devront affronter gargouilles et dragons. Quelques temps plus tard, ils seront enfermés dans un fort, assailli par des hordes de kobolds, orcs et autres gobelins...
Malgré ce que pourrait laisser penser ce très succinct résumé des premières phases de la saga, il serait injuste de réduire l'œuvre de Mizuno à une simple présentation de tous les stéréotypes d'un genre adulé en Occident. Très intelligemment agencé, le script dessine progressivement un univers tout à fait cohérent, riche d'une galerie de personnages suffisamment emblématiques pour emporter la sympathie. Une sympathie que renforce une volonté pédagogique permanente d'introduction du public à un genre dont il maîtrise mal les arcanes. On citera à cet égard la scène d'ouverture de la série, symbolique de la thématique du jeu de rôle, avec "la" situation obligée : un groupe d'aventuriers, une salle, un monstre, un trésor... **Lodoss** est à l'évidence l'œuvre d'un fan, d'un total amoureux du genre qui construit sa mythologie sans innover mais avec une indéniable humilité.

Néanmoins, et malgré cette bonne volonté réjouissante, **Lodoss** demeurerait d'un intérêt limité pour le spectateur européen si ne subsistait la curiosité d'observer comment le cartoon nippon traite graphiquement un bestiaire qui lui est totalement étranger, a fortiori quand on se remémore les quelques tentatives de "Sword and Sorcery" occidentales, qui s'étaient systématiquement soldées par des échecs cuisants, de **Taram et le Chaudron Magique** au consternant **Seigneur des Anneaux** de Ralph Bakshi. Et force est de reconnaître que le film s'en tire plus qu'honorablement, grâce à des parti-pris graphiques tout à fait excitants. A l'origine de la conception visuelle de la saga, on trouve Yutaka Izubuchi, l'illustrateur des romans cités plus haut. Un "designer" d'exception, qui se frottait ici pour la première fois avec le fantastique médiéval. Jusque là, Izubuchi avait en effet œuvré dans un cadre exclusivement science-fictionnel, puisqu'on lui devait la conception des machines sur des séries immensément populaires au Japon : de ***Patlabor*** à ***Macross*** en passant par ***Seisenshi Dunbine***. Un univers à priori à l'opposé de ceux illustrés par des icônes aussi incontournables que les frères Hildebrandt ou Frazetta. Sans chercher à rivaliser avec ces maîtres incontestés, Izubuchi livre ici une vision du genre épurée et particulièrement séduisante. Cette réussite absolue, qui compense largement les conventions du script comme les faiblesses d'une animation de qualité standard, justifie à elle seule l'acquisition de la saga.

J.C.

Record of Lodoss War. Japon. 1990. Réal.: Akinori Nagao. Dir. art.: Hidetoshi Kaneko. Design des personnages : Yuki Nobetoru d'après les illustrations de Yutaka Izubuchi. Dist.: Kaze Vidéo.





TETSUO

interview
SHINYA TSUKAMOTO

Shinya Tsukamoto, un personnage à part, réalisateur anarchiste au sein d'un cinéma japonais souvent conformiste. Formé aux arts plastiques et aux techniques narratives du spot publicitaire, en marge du système de production classique, il tourne *Tetsuo*, pamphlet métallique, étrangement surréaliste sur l'aliénation de l'homme par une société monstrueuse. Classé entre David Cronenberg et David Lynch, cet enfant du manga exprime sa colère par des images perverses, poétiques, explicitement sexuelles. Des images qui vont de la matière hurlant de douleur à la matière hurlant de plaisir. D'un plaisir insoutenable et tabou dont le jeune Shinya Tsukamoto (28 ans à l'époque) se fait le tumultueux apôtre...



Shinya Tsukamoto, caméra au poing dans une ville qui le répugne et l'inspire.

Racontez-nous votre parcours de cinéaste, les chemins que vous avez empruntés pour aboutir à la mise en scène d'un film aussi original que *Tetsuo*...

J'ai commencé par tourner des courts métrages à l'aide d'une caméra Super 8 que mon père m'a offerte pour mes 14 ans. A cette époque, les films mettant en scène Godzilla et d'autres montres étaient extrêmement populaires. J'avais pour intention d'en réaliser un, mais je n'avais aucune idée de la façon de concevoir les effets spéciaux. Trop difficile pour un gamin. Faute d'aboutir à un nouveau **Godzilla**, je me suis rabattu sur un court métrage concernant une sorte d'homme préhistorique contaminé par des radiations. Il finit par anéantir la société dans laquelle il vit. C'est là le genre d'histoires que je mettais en images lorsque j'étais au collège. Entré à l'université, je me suis mis à la peinture. J'ai arrêté de visionner des films de monstres géants pour m'attarder sur les chefs-d'œuvre d'Akira Kurosawa et les classiques du cinéma japonais. Plus tard, je me suis orienté vers Martin Scorsese et Ridley Scott. A la fin de mes études, j'ai trouvé un travail dans une société de production de films publicitaires. Cinq années durant, j'y ai travaillé alors que je subissais de plus en plus l'influence de cinéastes comme David Lynch et David Cronenberg. **Ténèbres** de Dario Argento m'a également influencé. J'étais partant pour réaliser un film violent, de ce style. Et puis est venue ma période films de série B, films de genre. J'ai fini par fonder ma propre compagnie, *Kaigyu Theatre Group*, pour laquelle je filmais les petites pièces de théâtre de mon cru avec une caméra Super 8. Le succès de ces courts métrages et les quelques récompenses que j'ai obtenues dans les festivals m'ont considérablement aidé à me lancer dans l'aventure **Tetsuo**. Je suis devenu cinéaste car je ressentais le désir de filmer mes sculptures et dessins. Leur présence dans mes films est une priorité absolue.

Les deux *Testuo*, et plus particulièrement le premier, sont des productions underground, tournées avec très peu de moyens, et pourtant extrêmement ambitieuses dans leur propos...

Les **Tetsuo** ont été tournés avec très peu d'argent, des budgets de misère. **Tetsuo** a coûté dans les 100.000 dollars, **Tetsuo 2** six fois plus. J'ai financé **Tetsuo** avec mes propres économies. Comme cela ne suffisait pas, j'ai emprunté à droite et à gauche, à des amis. Je tournais au fur et à mesure que l'argent rentrait. Arrivé à la post-production, au montage, je n'avais plus un yen en caisse. Des techniciens professionnels ont accepté de travailler pour moi à des tarifs vraiment très bas, mais n'ont pas pu boucler totalement **Tetsuo**. Une société de distribution vidéo a ensuite allongé la somme nécessaire à sa finition. Si vous désirez réellement tourner un film, vous le pouvez. Il suffit de le vouloir très fort, de ne pas craindre de s'engager. Votre enthousiasme peut convaincre les gens d'investir un peu d'argent.



Tetsuo (Tomoroh Taguchi) et une fâcheuse rencontre dans le métro (Nobu Kanaoka), la première étape d'une éprouvante descente aux enfers (Tetsuo).



La maîtresse de Tetsuo (Kei Fujiwara) séduite et terrifiée par un sexe mécanique plein de promesses et d'huile de vidange (Tetsuo).

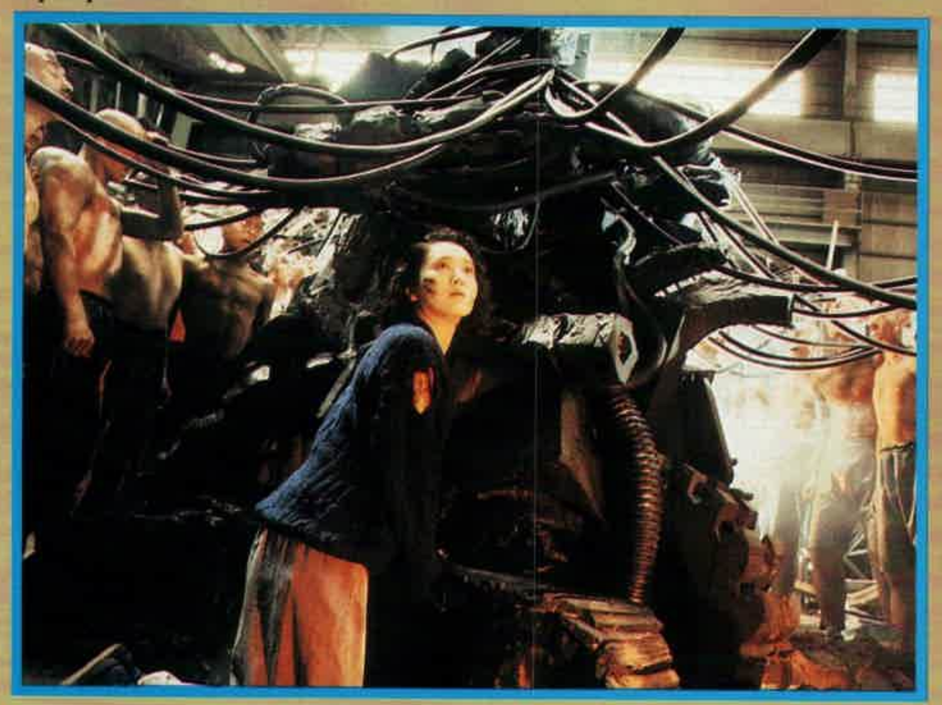
Au générique de *Tetsuo*, vous occupez quasiment tous les postes !

Sur le plateau, j'étais partout à la fois. L'équipe se composait uniquement de sept personnes. Il me fallait être à la fois réalisateur, producteur, comédien, responsable des effets spéciaux, comptable... Du fait des arrivées d'argent et du manque de fonds, le tournage s'est étendu sur près d'un an et demi. La cuirasse de **Tetsuo** tient essentiellement du bricolage, de pièces de métaux que nous avons collées sur un costume. Lorsque, techniquement, le matériel nous faisait défaut, il fallait improviser. Faute de rails de travelling, je me suis mis à bricoler un système permettant de déplacer la caméra. Il suffisait parfois d'un morceau de ruban adhésif pour arriver à un effet spécial, le bout de métal qui sort de la joue du héros par exemple. Si j'ai mis un an et demi à réaliser **Tetsuo**, c'est essentiellement pour pouvoir y matérialiser toutes mes idées. Même si certaines images ont fini par se montrer plus modestes que celles que j'avais en tête, j'ai pu en montrer la presque totalité.

Vous n'êtes guère enclin à l'indulgence vis-à-vis du Japon contemporain dont vous démontez énergiquement quelques uns des vices...

L'agressivité des **Tetsuo** est directement liée à la notion matérielle de la cité, à son expansion, son développement, à l'aliénation qu'elle implique, à la violence qu'elle entraîne. On pourrait croire que cette agressivité découle de la technologie cyber-punk, mais non. Elle se dirige contre la cité. Pourtant, je ne suis pas tout à fait hostile à ces villes qui se répandent, qui poussent. Je suis hostile à ce que la mégalopole apporte de négatif à l'homme. J'ai la nostalgie du Tokyo de mon enfance, d'endroits paisibles, de terrains où les enfants pouvaient jouer tranquillement. Quand, aujourd'hui, je vois ce que sont devenus ces lieux, je suis furieux, j'ai envie de tout démolir. Juste après la guerre, le Japon n'était qu'un vaste champ de ruines. Puis nos pères ont tout reconstruit, de plus en plus mal, n'importe comment, du fait que les

■■■



*Une légion de surhommes branchés sur le même cerveau nourricier (**Tetsuo 2**).*

LA CHAIR ET L'ACIER

Au volant de sa voiture, un cadre moyen, Tetsuo, heurte de plein fouet un passant. Singulier passant d'ailleurs ; un piéton dont l'une des cuisses contient une barre de métal artisanalement greffée dans la chair. Craignant les ennuis, Monsieur-Tout-le-Monde et sa compagne embarquent le corps, le jettent ensuite dans les bois. Tandis que l'accidenté agonise, ils font l'amour. La clef de **Tetsuo** tient à cette collision moite entre la voiture et le fuyard, rendu hystérique par la vermine qui grouille sur une plaie béante. Une sorte de malédiction s'abat ensuite sur Tetsuo, du fait de sa mauvaise conscience, de sa lâcheté, de son intégration à un monde étouffant, brisant l'individu. Ce monde, symbolisé par le métal, se développe désormais en lui, ouvrant la vanne à tous les fantasmes, toutes les expressions interdites du plaisir, y compris les plus insoutenables car Shinya Tsukamoto ne conçoit le sexe que sous certains angles. Des angles douloureux. Pénétrants lorsque l'infortuné héros fantasme sur sa bien-aimée le sodomisant d'un monstrueux flexible de douche qu'elle darde fièrement comme un godemichet reptilien. La même s'assoit sur la vrille tournoyant qui tient lieu de sexe en érection à son compagnon bouffé par la ferraille, les circuits imprimés. Une belle preuve d'amour qui se termine par une tapisserie refaite aux jets d'hémoglobine. Shinya Tsukamoto aime à provoquer, à titiller frénétiquement les tabous. A décrire la souffrance par l'invasion du métal dans la chair. Ses méthodes : une mise en scène libre, une caméra aérienne, sans cesse en mouvement, des plans qui s'enchaînent à grande vitesse, des images brutales, brutes même, dans un noir et blanc qui n'évite pas le crasseux, l'aspect reportage, télévisuel. D'où la constante impression de voyeurisme. D'assister à un long viol de l'intérieur. A une mutation qui part d'une épine de métal sur le visage pour s'étendre ensuite à l'intégralité du corps. A son intégrité, puis à l'acceptation d'une nouvelle forme de vie. Un gigantesque tank où, dans une sorte d'accouplement homosexuel non consenti, se fondent Tetsuo et le fétichiste.
Avec trois fois rien, des morceaux de fer, des fils électriques, un appartement et une sorte d'entrepôt, Shinya Tsukamoto fait des miracles, insuffle une énergie rare à des images tantôt tentées par le surréalisme, tantôt orientées vers le nihilisme. Sur cet amas de ferraille vivante, agressive, le jeune cinéaste fait preuve d'une originalité de ton, d'une éclatante maîtrise de la caméra. Frénétique dans son 16 mm noir & blanc, **Tetsuo** s'épanouit totalement, loin de toutes les conventions, de tous les stéréotypes. Jusqu'à l'introduction de gags cartoonesques, de ruptures de ton, un rien jazzy, entre deux sévices abominables. Un film extrême, un film culte.

Japon. 1989. Réal., scén., effets spéciaux, mont., phot. : Shinya Tsukamoto. Mus.: Chu Ishikawa & Mitsuhiro Ozaki. Prod.: Kaijyu Theater, Japan Home Vidéo, K2 Spirit, S.E.N. Int.: Tomoroh Taguchi, Kei Fujiwara, Nobu Kanaoka, Shinya Tsukamoto, Naomasa Musaka, Renji Ishibashi. Dur.: 1 h 07. Dist.: Action Gitanes. Sortie prévue le 5 octobre 1994.

■■■

villes se sont transformées en entités monstrueuses. Mon agressité s'exprime envers cet aspect du Japon moderne. Parallèlement, je bouscule aussi mes concitoyens enfermés dans leur cocon, amorphes et convaincus que tout va bien.

Les derniers instants de *Tetsuo 2*, bien plus que *Testuo* encore, portent à croire que vous préconisez l'anéantissement pur et simple d'une ville pour résoudre quelques problèmes existentiels...

Quitte à détruire, autant tout détruire pour bâtir un monde plus juste, plus sain. Le final de **Testuo 2** exprime cela. La ville n'est que ruines. Vous pouvez envisager que le fils de Testuo, devenu adulte, pulvérisera ce qui a été reconstruit. Vous pouvez aussi opter pour une autre interprétation qui veut que Tetsuo et les siens forment désormais une famille de Dieux, la famille élue, choisie pour rebâtir la cité anéantie. Il y a là une lueur d'espoir que je partage en tant qu'homme, même si je m'appuie beaucoup sur la destruction en tant que créateur.

Particulièrement dans le premier *Tetsuo*, vous développez une définition très spéciale de l'érotisme, un rien sado-masochiste et perverse...

Je ne cherche pas à dissimuler mon fétichisme de l'acier, mon goût pour ce mélange interdit qui aboutit à l'extase, à l'orgasme. Oui, **Tetsuo** est une œuvre authentiquement fétichiste. Subir le viol d'un élément d'essence minérale comme le fer apporte jouissance et plaisir. L'intrusion d'un corps étranger en l'homme stimule l'imagination. Selon moi, le



Des images fortes, provocatrices, qui portent parfois vers la poésie (Tetsuo).

sommet de l'érotisme tient dans la confrontation d'un matériau doux, la chair humaine, avec un matériau résistant, le fer. Cependant, il n'est pas seulement question d'érotisme dans **Tetsuo**, mais d'une guerre. D'une métaphore sur un conflit intérieur : l'individu littéralement rongé par le métal, symbole d'une société de plus en plus oppressante.

Vous avez ceci de commun avec David Cronenberg que vous vous étendez comme lui très largement sur les mutations du corps humain...

Dans les films de David Cronenberg, surtout **Vidéodrome**, il ne s'agit pas du même style de métamorphoses. Les transformations, les dérèglements physiques sont le fruit de la découverte d'une nouvelle dimension, d'un nouveau média. La douleur physique, vous la retrouvez dans **Tetsuo**, mais la finalité n'est absolument pas la même. Le sentier qui mène à la métamorphose est également un parcours de jouissances, de plaisir. Les personnages de David Cronenberg souffrent bien plus. Cependant, lui et moi sommes de la même famille.

La mythologie du cyborg vous fascine-t-elle ? Les *Tetsuo* tendent à prouver que oui...

Non, pas tant que ça. Le cyborg se définit par un corps humain prisonnier d'un corps de métal. Des tas de créateurs illustrent ce thème. Je suis plus attiré par un concept très proche et différent à la fois, celui d'un être au cerveau et aux molécules métalliques. Dans le manga "Watawhi wa Shingo" (*Litt.: Moi, c'est Shingo*), la foudre s'abat sur un ordinateur. De ses circuits imprimés, l'éclair fait naître des pensées, des sentiments. La machine pense d'elle-même, sans tomber sous la domination d'une intelligence de source organique, humaine. Cette façon d'appréhender l'ordinateur doué de vie ramène à mes sources d'inspiration cyber-punk, au roman "Neuromancer" de William Gibson. Ce point de vue diffère radicalement de l'imagerie traditionnelle du cyborg, du robot perfectionné style **Terminator** et même **Blade Runner**. Peut-être est-ce parce que l'homme est fait de chair que sa pensée est humaine. Si son corps était de métal, peut-être aurait-il des pensées métalliques...

Plus que le mouvement littéraire cyber-punk de William Gibson, le manga doit avoir une très forte influence sur votre personnalité artistique, non ?

Je suis de la génération des lecteurs de mangas. J'ai donc intégré son univers fantastique au mien. Dans le manga, il n'existe pas de séparation, de frontière entre la réalité et ce que nous appelons la fiction. La fiction et le fantastique font partie intégrante de la réalité. Il en va de même dans mes films.

Un casque qui ne conduit pas à la réalité du ***Cobaye*** *mais à un douloureux conditionnement (Tetsuo 2).*



Un humain paniqué au centre d'un entrepôt de métaux. Tout un symbole ! (Tetsuo 2).

Pensez-vous avoir renoncé à ce qui fait votre style dans un film dont vous n'êtes pas l'initiateur, *Hiruko the Goblin* ?

Au départ, j'étais trop conscient que **Hiruko** était une œuvre de commande de la *Shockiku*. J'envisageais de tourner un film destiné à un large public, sans effet choquant, sans trop verser dans le bizarre. J'étais extrêmement prudent. Paradoxalement, les producteurs m'ont poussé, dans certains paramètres, à ce que je me tienne à un style personnel, que je ne m'écarte pas trop de mes **Tetsuo**. Ils considéraient, à juste titre, que **Hiruko**, réalisé dans un style anonyme, n'aurait aucun intérêt. En fait, **Hiruko the Goblin** se rapproche davantage de ma personnalité qu'un **Tetsuo 2** qui est devenu un film bizarre, qui m'échappe un peu.

Pour bien connaître les *Tetsuo* et leurs audaces, on éprouve quelques difficultés à croire que le "soft" relatif de *Hiruko* s'est imposé de lui-même...

Il y a des scènes que je ne pouvais décemment pas intégrer à **Hiruko**. Notamment cette image en noir et blanc que j'avais très précisément en tête, celle d'une jeune fille assassinée jetée dans des latrines de campagne que la lune éclaire. Il y avait ce cadavre, flottant au milieu d'excréments. Sale, trop sale. Je me suis résigné à tourner cette séquence, mais de manière nettement plus douce, avec le corps dans des marais bien propres. **Hiruko** m'a inspiré des idées très fortes, liées à mon enfance. L'image des limules que j'ai achetées étant enfant. Des limules mortes qui pourrissaient dans un grouillement bactériel, au point de sembler vivantes.

Que représentent pour vous la chair et l'acier ? Vous les liez si intimement, si étroitement dans les *Tetsuo*...

Au fond, la chair est une constante de l'horreur. La chair érotique, étrange et difforme me motive plus que tout, sans doute parce que j'ai dû, durant mon enfance, surmonter des complexes physiques. Ils m'ont tant fait souffrir. Plus ou moins consciemment, c'est en souvenir de cette enfance difficile que vous avez, dans **Tetsuo 2**, ce gamin avec une barre de métal qui lui jaillit du dos. En fait, je sublime le monstre que Testuo est au départ, une créature humanoïde de fer, hideuse et qui finit cependant par être acceptée comme telle. A ce titre, **Tetsuo 2** serait une sorte d'exorcisme tardif, une catharsis, l'expression de mes hantises passées, de mes fantasmes sexuels.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Anaïs CASANOVA**)

Shinya Tsukamoto dans le rôle de l'elfe fétichiste à l'intérieur d'un amas de ferrailles (Tetsuo).

actualité cinéma sortie le 5 octobre

VIBROBOY

LA GRANDE DEFONCE

Jan Kounen possède un sacré tempérament. Visez un peu son **Gisèle Kérozène**, ce fleuron destroy du court métrage français, pour situer l'animal. Et, à plus forte raison, **Vibroboy**, œuvre d'un jeunot sevré à l'**Evil Dead**, au cinéma le plus extrémiste, y compris dans le mauvais goût. Il délire, Jan Kounen, à grand coup de caméra folle, de steadycam frénétique, de travelling hystérique. Et dans un cinémascope flamboyant où se démène une poignée d'épaves croupissant en banlieue parisienne. Sur un terrain vraiment vague meublé de deux caravanes, de gogues en bois et d'un barbecue ! Ce morceau de paradis pour fanatiques de John Waters, Jan Kounen le filme à la Sergio Leone. Sauf qu'ici ce sont les talons aiguilles d'un travesti qui dégagent, à quelques centimètres de l'objectif, les boots fatiguées. Le travesti : Francis/Francesca. Une grande folle, en jupe serrée au ras des bonbons, fraîchement débarquée d'un vol en provenance du Mexique. Dans ses bagages : une statuette aztèque volée dans une grotte, à l'effigie du terrible dieu El Vibro et qui contient un godemichet diabolique. Dieu de la laideur et de la méchanceté gratuite, El Vibro s'accapare Léon. En résumé, dire que ce Léon est un con fini reviendrait à faire preuve d'indulgence. Léon doit lire *Minute*, avaler du gros rouge en bidon de trois litres, mater "Le Juste Prix". El Vibro prend naturellement possession de ce crétin en débardeur, lequel, aussitôt, se métamorphose en super-héros de la bêtise teigneuse. Vibroboy naît, armé du godemichet (planté au bout d'un marteau-piqueur !) dont il menace de pénétrer, côté verso, et sa régulière Brigitte et son voisin travesti...



Vibroboy dans ses œuvres libidineuses.

Que les fines gueules changent de trottoir, **Vibroboy**, c'est une BD où même la jolie chanson ("Parlez moi d'amour") est vociférée par un horrible menaçant de défonce rectale quiconque le chagrine. Jan Kounen ne respecte rien et c'est très bien. Y compris des personnages bêtes à manger du foin. Très hara-kirienne sa démarche en fait, provocatrice, menée à un train d'enfer, interprétée par des comédiens qui sur-jouent. Et quelle maestria dans l'art de secouer la caméra, de la retourner dans tous les sens, dans l'art d'enchaîner allegro les plans les plus inventifs, de mettre dans la bouche du techno-pithécanthrope sodomite les répliques les plus ordurières... Le bonheur tout simplement.

France. 1992. Réal.: Jan Kounen. Scén.: Carlo de Boutiny & Jan Kounen. Dir. Phot.: Michel Amathieu. Effets spéciaux : Michel Soubeyrand & Jean-Christophe Spadaccini. Prod.: Gédéon, Jan Kounen, Franco-American Films, Canal +, HLA of London, CNC. Int.: Dominique Bettenfeld, Valérie Druguet, Michel Vuillermoz, Fabien Béhar. Dist.: Action Gitane. Dur.: 28 mn. Sortie prévue le 5 octobre 1994.



Léon (Dominique Bettenfeld) et son marteau-piqueur phallique prêt à passer à l'offensive.

interview
JAN KOUNEN

Réalisateur de films d'animation pour la télévision hollandaise, du court métrage *Gisèle Kérozène*, de clips pour Pauline Ester ("Le Monde est fou"), Elmer Food Beat ("Daniela"), de nombreux spots publicitaires pour Peugeot, Nuts, Adidas, le Gin Gordon, **Jan Kounen n'a que 30 ans. Dans l'ascension qui le mène au cinéma, le désopilant et fortememt membré *Vibroboy* marque une étape capitale, l'ultime court avant le long...**

Comment peut-on créer un personnage aussi déjanté que Vibroboy dans le cadre très film d'auteur minimaliste du cinéma français ?

De la volonté de caresser les super-héros à rebrousse-poil ! Généralement, les super-héros cinéma sont des types riches, beaux, intelligents, aux jolis costumes et courant au secours de la veuve et de l'orphelin. Je considère qu'il y a quelque chose de fasciste, de militaire dans le concept du redresseur de torts. Pourquoi, dans ce cas, ne pas pousser les choses jusqu'au bout et inverser le processus ? Pourquoi le super-héros ne serait-il pas un connard, un macho-facho végétant dans sa banlieue sordide ? Au lieu que Vibroboy soit un surhomme, on l'a transformé en sous-homme qui abuse de ses pouvoirs pour faire le mal. L'ultime référence de **Vibroboy** provient d'une bande dessinée, "Lobo". Lobo symbolise le mal à l'état brut. Il est le dernier survivant d'une planète dont il a exterminé toute la population. En fait, les super-héros sont nés en France. Fantomas n'est-il pas le premier super-héros du crime avant que n'arrivent les super-héros de la justice ? Avec **Vibroboy**, nous les avons donc ramenés sur le sol national.

***Vibroboy* serait donc une entreprise de démolition des super-héros, des justiciers métalliques ?**

Le terme super-héros implique la puissance, la virilité. Tout ça, au cinéma, est considérablement atténué. Superman casse la gueule aux méchants et se contente de regarder sa fiancée. Mais que font donc Clark Kent et Loïs Lane ? Les scénaristes ne devraient pas asexuer à ce point les super-héros. Ce n'est vraiment pas le cas dans **Vibroboy**. Humain, Léon connaît de gros problèmes sexuels. Lorsque la force de El Vibro le pénètre, il fait tout pour les résoudre, pour exprimer ses fantasmes sans la moindre retenue. J'ai craint à un moment que les gens aiment justement Vibroboy, la personnalité de Léon, qu'ils pensent "vas-y, dégomme le pédé ! Bravo, crève-le !". Je serais allé à l'encontre de mon propos. Cela ne signifie pas pour autant que Vibroboy doit être le méchant et les autres les gentils. Moralement, je ne voulais pas me soumettre à cette loi du genre qui stipule qu'un enfant de cinq ans doit immédiatement distinguer les bons des malfaisants. Dans **Vibroboy**, on a trois losers, une pauvre fille, un aimable travelo et un connard qui sort victorieux du combat. Comme souvent dans la vie d'ailleurs !

N'avez-vous pas craint d'aller trop loin dans cette voie ? *Vibroboy*, question cul, se montre on ne peut plus explicite...

J'en ai vraiment marre du "politiquement correct". Interdit d'aborder le sexe sous cet angle, interdit de toucher à telle minorité, interdit de dire les choses de cette façon... A force de tout respecter, on se retrouve enfermé dans un carcan étroit qui contraint au conformisme. Au cinéma, c'est déjà grave, mais dans la publicité, c'est encore pire. Plus d'une fois, dans des castings, j'ai proposé tel acteur un peu bizarre, au visage inhabituel. On me répond toujours qu'il n'est pas assez blond, que ses yeux devraient être bleus ! Par contre, le court métrage reste l'un des rares domaines d'expression par l'image qui permet le non-respect des règles du "politiquement correct". Comme, de toute façon, ce type de cinéma ne rapporte pas un rond, les producteurs fichent la paix aux auteurs. Ce que j'ai fait avec **Vibroboy**, je ne pourrais probablement pas le faire sur un long métrage. Dans **Vibroboy**, on a tout osé, même ce qui nous faisait un peu peur à l'écriture du scénario, tout ce qui tient au godemichet par exemple.



Léon brandit fièrement un trophée satanique aux formes évocatrices.

Les robots humanoïdes de *Tetsuo* et *Vibroboy* se ressemblent étrangement...

Au stade de l'écriture, Carlo de Boutiny et moi ignorions l'existence même de **Tetsuo**. A deux mois du tournage, en pleine préparation, Marc Caro me dit : "Tiens, il faut que je te montre un film !". **Tetsuo** ! Je suis tombé sur le cul. D'abord parce qu'il s'agit d'un sacré film, ensuite parce que je pensais que nous avions inventé un personnage original. Pour éviter une trop grande parenté, Marc Caro est parti dans une autre direction que **Tetsuo**. Vibroboy étant un malade mental, un dingue, il a imaginé un homme de métal rouillé, crasseux, une sorte de robot-poubelle constitué de morceaux de métal de provenances diverses, socle de charrue y compris ! Un cyborg plus rustique que Tetsuo, du terroir, bien à la française en somme. Un super-héros métallique de Saint-Ouen ! Si Marc Caro n'avait pas découvert **Tetsuo** à la dernière minute, les deux films auraient vraiment été jumeaux dans le look des robots. Vibroboy, je le voyais au départ dans un bel aluminium clinquant. Je suis heureux que **Vibroboy** et **Tetsuo** soient programmés conjointement dans les cinémas. A ma connaissance, ce sont les deux seuls films de l'histoire du cinéma qui mettent en scène des héros dotés d'un sexe métallique, destructeur.

Mais *Vibroboy* et *Tetsuo* n'ont pas que ce point en commun...

Shinya Tsukamoto et moi empruntons cependant des voies totalement différentes. Il s'engage dans la direction du cinéma expérimental poétique, noir et torturé. Dans **Vibroboy**, je joue à fond la carte du délire rigolard. De plus, contrairement à **Tetsuo**, mon film n'a rien d'underground. Sa facture est trop carrée, trop professionnelle et léchée pour l'être.

Expliquez-nous comment, au niveau de la production et du tournage, s'est déroulée l'aventure *Vibroboy* ?

Nous avons d'abord présenté le dossier au Centre National de la la Cinématographie. Scénario détaillé, story-board de cinquante pages... et, ô miracle, ça a marché ! Bien que **Vibroboy** ne corresponde vraiment pas aux projets qu'il pousse généralement, le C.N.C. nous a versé 180.000 francs. Après quoi, *Gédéon*, la société pour laquelle je réalise des spots publicitaires, a plongé, puis *Canal +*... Différentes productions de pub ont joué les mécènes, misé de l'argent à perte, pensant : "Laissons le petit Jan faire joujou". En fin de parcours, **Vibroboy** est revenu à un million de francs ce qui peut paraître énorme pour un court métrage. Mais **Vibroboy** fonctionne sur une économie différente, de long métrage, vu ce que vous avez à l'écran et mes intentions de prolonger ensuite l'histoire. Trois semaines durant, nous avons trimé comme des bêtes, de nuit surtout, pendant quinze jours. Nous avons brûlé des pneus qui nous ont fait craché noir pendant un moment. Nous avons remis ça lorsqu'il a fallu tourner le vol de la statue dans une minuscule cave de Pigalle, aménagée en grotte inca, et que nous éclairions avec des torches. Nous avons aussi subi une tempête qui a ravagé le plateau. Le calvaire, c'est Dominique Bettenfeld qui l'a vécu. En plein été, recouvert de morceaux de métal, de terre, et badigeonné de trois couches d'une espèce de peinture au mazout, il a accompli un exploit sur-humain. A la fin, nous ressemblions tous à des zombies. Ironiquement, pendant que je criais misère sur le plateau de **Vibroboy**, que je mégotais pour 1000 francs, je travaillais, en Angleterre, à mon plus important film publicitaire qui baignait dans l'oseille et la sophistication.

Dans la publicité, vous travaillez quasi-exclusivement en Angleterre. Comptez-vous revenir en France pour lancer votre carrière purement cinématographique ?

Je me sens un peu isolé en France, aux côtés de gens comme Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro, les Belges de **C'Est Arrivé près de chez Vous**. Les producteurs ne s'intéressent pas aux gens comme moi, qui viennent du court métrage. J'ai eu un premier contact avec un producteur cinq ans après que **Gisèle Kérozène** ait été montré pour la première fois ! C'est dire. Cependant, je développe plusieurs projets en France, dont **Le Doberman** d'après les romans ultra-violents de Joël Houssin. Le Doberman est une sorte de super-Mesrine, flanqué d'une bande de fous furieux. Ils n'aspirent qu'à braquer des banques, buter le patron de l'anti-gang et mettre Paris à feu et à sang. Ceci dit, les flics se montrent aussi dégueulasses, aussi pourris qu'eux dans cette histoire. Le Doberman est un tueur subversif, anarchiste, dont les pupilles virent au jaune lorsqu'il s'apprête à tuer. L'esprit des livres de Joël Houssin habite déjà **Vibroboy**. Le long métrage **Vibroboy** est à un stade plus avancé et intègrera évidemment les vingt-huit minutes que vous connaissez. Qui va investir un budget sur un type qui brandit une bite au bout d'un marteau-piqueur et déblatère des insultes ignobles ? Ce **Vibroboy** est encore plus barré, plus fou que le court-métrage. *Le Studio Canal +*, qui en a pourtant financé l'écriture, a préféré se retirer du projet tellement il en avait peur ! J'ai également un projet avec Alex Proyas, le réalisateur de **The Crow** : **Dial M for Monsters**, un film que je devrais tourner en noir et blanc, d'après un scénario vraiment étrange.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**



Crasseux, laid, hargneux, puant de la gueule... Vibroboy dans toute sa splendeur !


actualité
cinéma
sortie le 26 octobre

THE MASK



Le matamore vert (Jim Carrey) et la belle (le top-model Cameron Diaz) dans un tango endiablé !

Il a la peau verte, il s'habille de jaune, danse comme Rudolph Valentino, brise les cœurs, ricane allègrement d'un sourire dentifrice, ignore le sens du mot "sobriété" dans la gestuelle, exprime sa passion comme le Loup amoureux de Tex Avery... Tel se présente Stanley Ipkiss qui, sous l'emprise d'un masque viking, passe du statut de zéro à celui de héros. Des effets spéciaux sidérants, un mélange savant de comédie loufoque, de cartoon à l'ancienne, de fantastique bizarre et de comédie musicale pour contortionnistes en pingouin... *The Mask* bouffe à tous les râteliers et raconte la tragédie de Dr. Jekyll & Mr. Hyde d'une manière aussi drôle qu'inédite !

Qui se camoufle derrière le Mask ? Stanley Ipkiss, un modeste employé de banque que rien ne permet de distinguer dans la foule. Il serait même en dessous de la moyenne. Maladroit citoyen d'Edge City, harcelé par un chef de service tatillon et un propriétaire tyrannique, Stanley Ipkiss aime les femmes, mais sa timidité maladive lui interdit toute initiative, toute audace. Il remue ciel et terre pour offrir à Maggie des tickets de concert et se paie un joli bide. Son ami Charlie Schumacher, baratineur et chaud-lapin, lui diagnostique une soirée au Coco Bongo Club, la boîte la plus hot de la ville, pour le guérir de son mal. En vain. Lorsque, le lendemain, la très vallonnée Tina Carlyle rentre dans son bureau pour ouvrir un compte, Stanley Ipkiss connaît la plus forte poussée d'hormones de son existence. Mais la belle, en mission de repérage en vue d'un casse prochain, s'intéresse principalement au coffre. Quand Stanley la revoit, c'est au Coco Bongo Club où l'incendiaire pin-up pousse la chansonnette. Reste que la soirée échoue lamentablement, que l'employé de banque se retrouve perché sur un pont, prêt à mettre fin à une triste vie sans amour. Et qu'aperçoit-il flottant sur l'eau ? Un corps ? Stanley plonge au secours du prétendu noyé et ne sort de l'onde qu'un insignifiant masque de bois. Il ignore encore que les origines de ce masque grossièrement taillé remontent au dixième siècle, que le viking Lief Ericson traversa les océans pour le jeter, dans une caisse d'acier, au fond des mers... Stanley ressent une irrésistible envie de porter le masque à son visage. Ce serait plutôt cette relique qui prend possession de lui, le tourneboule autant de l'intérieur que de l'extérieur. De timoré de race blanche, Stanley se métamorphose en matamore vert fluorescent, libérant d'un bloc ses inhibitions, ses peurs, ses désirs les plus refoulés. Fan de l'âge d'or du dessin animé hollywoodien, il devient lui-même l'une des créatures mi-loufoques, mi-monstrueuses qu'il adule tant, une sorte de Daffy Duck diabolique.

The Mask, c'est d'abord une bande dessinée que Mike Richardson imagine en 1982, et qui connaît seulement sa première publication trois ans plus tard, dans *APA 5*, un magazine conceptuel à usage des dessinateurs. *"Le Mask était au début une sorte de croisement entre le Joker et le Creeper* (1). *Aujourd'hui, le personnage rentre dans la catégorie Tex Avery"* témoigne le père légitime de Stanley Ipkiss. Très Tex Avery même, la violence tumultueuse, hargneuse des dessins originaux ayant, via une adaptation cinématographique soucieuse de ratisser large dans toutes les tranches d'âge, été considérablement atténuée. Le justicier branque d'Edge City ne dégomme plus les vilains au tromblon automatique, n'essuie plus de sanglants impacts de balles. Passionné par les délires graphiques du plus fameux cartooniste américain, Mike Richardson ne regrette pas le lavage plus blanc de la machine hollywoodienne. Une lessive désirée par tous d'ailleurs, à commencer par le réalisateur Chuck Russell. Une vieille connaissance, responsable du meilleur **Freddy (Freddy 3 : Les Griffes du Cauchemar)**, d'un **Blob** gélatineux à souhait auquel succède un silence radar de presque cinq ans. La bande dessinée "The Mask", Chuck Russell la découvre pour la première fois dans une boutique spécialisée. *"Je l'ai remarquée parce qu'il s'agissait de quelque chose de différent visuellement, d'original. Toutefois, je ne l'ai pas achetée. Je me suis dit que ce serait pour plus tard. Et quel bon film ça pourrait donner ! Le jour où j'ai appris que* New Line *en détenait les droits, j'ai reçu un coup de fil de ses responsables qui me proposaient la mise en images du projet"*. Un miraculeux hasard qui porte actuellement, au box-office américain, des fruits juteux. Via **The Mask** (coût : 20 millions de dollars), *New Line* terrasse la grosse production *Universal*, adaptation d'une bande dessinée, **The Shadow** (coût : 40 millions de dollars). Mon premier dépasse les 100 patates de recettes, mon second végète autour des 50.



Frimeur, ricanant, The Mask dans tous ses états.

Connaissant à fond la politique hollywoodienne, Chuck Russell ne se bat pas un seul instant pour préserver **The Mask** dans son état originel. Il concède d'importantes parts de terrain, sans vendre néanmoins sa peau, sans trahir tout à fait les qualités de l'œuvre de Mike Richardson. Il évacue le sanguinolent pour le remplacer par du délirant. *"J'ai injecté dans le scénario inspiré de la BD des personnages de mon cru et un point de vue sur l'histoire. La bande dessinée contient des choses incroyables que nous avons conservées, mais nous nous sommes dirigés vers un film plus important qu'il ne devait l'être au début, moins horrifique. J'ai veillé*

BAS LE MASQUE !

Stanley Ipkiss et son double verdâtre, c'est lui, Jim Carrey, promu star du jour au lendemain. Jim Carrey, un comédien de télévision au visage incroyablement élastique qui lui ferait gagner la coupe de tous les concours de grimace de la Terre...

A 32 ans, Jim Carrey peut se targuer de connaître l'ascension la plus rapide au club des comédiens les mieux payés d'Hollywood. Un phénomène unique. Formé dans les sitcoms et ***Duck Factory*** et ***In Living Color***, il fait quelques insignifiantes incursions au cinéma. **Peggy Sue s'est Mariée, La Dernière Cible, Objectif Terriennes**... Rien qui porte les producteurs à appréhender le potentiel de ce comique natif de Toronto. Alors, lorsqu'on lui offre le modeste cachet de 350.000 dollars pour incarner le détective privé spécialisé dans la recherche d'animaux domestiques de **Ace Ventura : Pet Detective**, il signe sans hésiter. Avant que le film ne sorte et fasse un carton, Jim Carrey signe pour **The Mask**. Salaire : 450.000 dollars. On demeure dans le domaine du raisonnable. Aujourd'hui, alors que **The Mask** dépasse les attentes les plus optimistes, Jim Carrey est une star. Ses honoraires ? Faramineux. Fort de deux succès importants et d'une popularité déjà entamée par ses performances télévisuelles, il obtient 7 millions de dollars pour la comédie **Dumb & Dumber**, une production *New Line*. A combien le montant du chèque que la riche *Warner Bros* s'apprête à lui signer pour incarner l'un des vilains de **Batman Forever**, le Riddler ? Probablement autant que Robin Williams, qui devait tenir le rôle à l'origine...



Jim Carrey et le masque viking, la clé de son succès.

"Jim Carrey constitue mon seul et unique choix. J'ai développé le scénario spécialement pour lui" témoigne Chuck Russell à propos de **The Mask**, persuadé depuis toujours que les mimiques du comédien insuffleraient une énergie vitale au film. *"Les grimaces, j'en fais depuis toujours. Lorsque j'étais à ricaner devant le miroir, ma mère m'avertissait : 'Jim, si tu n'arrêtes pas de te regarder ainsi, tu finiras par voir le diable !". J'ai fini par me cacher. Je continuais à faire des trucs dingues avec ma bouche, mon nez, mes yeux. J'essayais juste d'amuser les gens. Regardez mon père, on dirait un personnage de dessin animé ! La grimace, c'est héréditaire dans la famille"*. Admirateur de comiques "expressifs" uniquement prisés du public américain (Dick Van Dyke, ce gros chaméléon de Rodney Dangerfield pour qui Chuck Russell a produit **A Fond la Fac**), Jim Carrey aborde très sérieusement le personnage de Stanley Ipkiss. *"C'est prioritairement l'aspect Dr. Jekyll et Mr. Hyde qui m'a attiré en lui. D'un côté, vous avez ce type innocent et doux. De l'autre, cette créature qui se consume spontanément comme une boule de feu, ce Fred Astaire sous acide"*. Ce cabotin frénétique, plus malléable encore que le T-1000 en métal liquide de **Terminator 2**. Comme Robert Patrick, l'adversaire d'Arnold Schwarzenegger, Jim Carrey passe lui aussi par les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*. Mais les deux visages n'entretiennent que ce point commun.

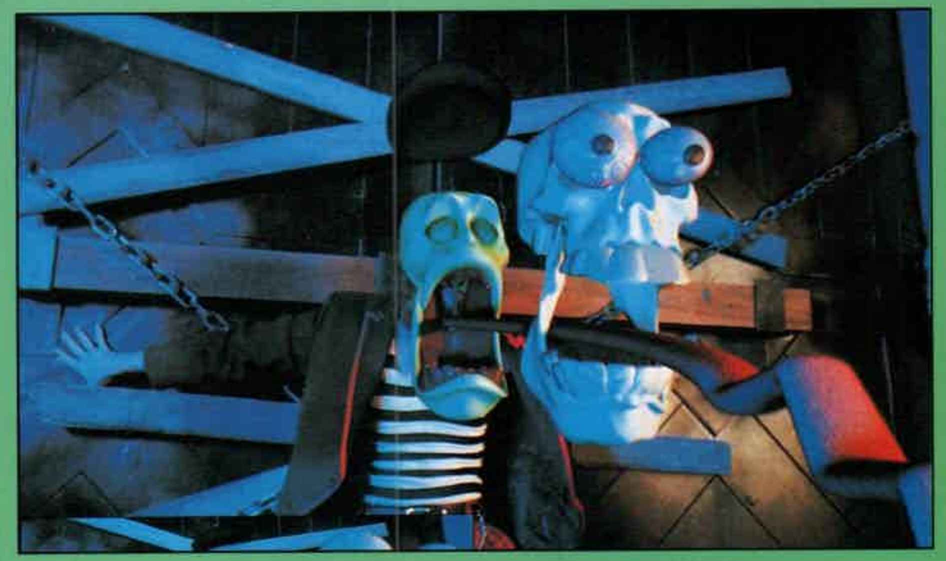
■■■

à sauvegarder les côtés Freddy Krueger pour que The Mask ne se transforme pas en film fantastique purement familial à la Walt Disney". Ironie du sort : les **Freddy** sont produits par *New Line*, principal bailleur de fonds de **The Mask** et distributeur des **Tortues Ninja** en provenance d'une bande dessinée "hard" passée au *Soupline*, décolorée. *"Lorsque* New Line *m'a demandé de prendre en charge The Mask, j'ai aussitôt entrevu la possibilité d'en faire une comédie branque. La bande dessinée carbure à l'horreur. Mais je préfère nettement mettre en scène un type chatouillant un autre avec une plume, jusqu'à l'hystérie, plutôt que de recourir à des coups de hache en plein visage"*. Dans le genre, Chuck Russell a donné, non sans humour cinglant d'ailleurs.

Chuck Russell dégage donc Walt Disney pour mieux se brancher sur Tex Avery, la pierre angulaire de **The Mask**. *"L'humour tordu de Tex Avery nous a tous inspirés dès les premiers jours de travail. Je suis très satisfait d'avoir obtenu les droits d'utiliser certains extraits de ses dessins animés. Ainsi, dans le film, vous voyez Stanley Ipkiss regarder à la télévision un cartoon de Tex Avery avant qu'il ne perde les pédales sous l'influence du masque viking. J'ai introduit dans The Mask autant Tex Avery que les récents dessins animés Ren & Stimpy, plus encore des éléments de bande dessinée dont je me gavais lorsque j'étais gamin"*. A 12 ans, Chuck Russell feuillette sa première BD que sa mère, horrifiée par les risques de séquelles sur la santé mentale de son rejeton, lui arrache aussitôt des mains.

En transplantant à l'écran les agressifs et destroy dessins de Mike Richardson, Chuck Russell ne s'enferme pas dans les limites d'un comics. Sa référence ultime, il la trouve chez Robert Louis Stevenson. *"The Mask est une variation sur le thème du Dr. Jekyll & Mr. Hyde. Dès qu'il porte le masque viking, Stanley Ipkiss perd le contrôle de lui-même ; il ignore réellement ce qui lui arrive. Il devine toutefois que c'est sa part des ténèbres qui se manifeste ainsi, sous l'emprise de ce morceau de bois hanté"*. Le cinéaste pourrait fort bien situer plus précisément la référence à Robert Louis Stevenson, dire explicitement que **Dr. Jerry & Mr. Love** lui a, sur plusieurs kilomètres, balisé la route. Mais Jerry Lewis étant connu aux Etats-Unis pour être le comique le moins drôle de l'histoire du cinéma, au point que seul le snobisme culturel des Français ose le décorer d'une prestigieuse distinction, cette confession porterait un coup bas au film. Et les millions de spectateurs potentiels détaleraient à la seule vue de son affiche. Mais Chuck Russell ne prononce pas le nom interdit ; les millions de spectateurs américains se déplacent massivement, en ignorant que **The Mask** est un remake à peine voilé de **Dr. Jerry & Mr. Love**.

Le Dr. Jerry et Stanley Ipkiss se ressemblent pourtant beaucoup. Tout deux subissent des brimades sociales, une peur bleue des femmes. Tout deux, l'un via une potion diabolique et l'autre par l'intermédiaire d'un masque viking, se métamorphosent en insolents rouleurs de mécaniques, en tombeurs de ces dames. Même processus d'exorcisme des fantômes par un comportement ultra extraverti, provocateur, aux antipodes de la personnalité première. Dans ce domaine, Chuck Russell, en bon américain, la ramène en citant l'un des ambassadeurs les plus zélés de la nation. *"Monsieur-Tout-le-Monde, alias Stanley Ipkiss, devient en quelque sorte Superman"*. Un super-héros bizarre tout de même, au sourire aussi déformé et sardonique que celui du Joker. Un super-héros qui ne maîtrise que difficilement, ou point, les pouvoirs du masque scandinave. *"En fait, j'ai tenu*



Stanley Ipkiss, alias The Mask, enchaîné par le vilain Dorian Tyrel, propriétaire de night-club et gangster.



Quand Industrial Light and Magic *démarque Tex Avery dans l'expression de l'amour : un effet spécial inédit et d'un réalisme révolutionnaire.*

*dans **The Mask** à mettre en scène une sorte de conte de fées contemporain, une histoire qui possède un peu plus de chaleur humaine, de cœur, que la bande dessinée*". Ainsi donc, et très moralement, le "moins que rien" Stanley Ipkiss file le grand amour en compagnie de la princesse de ses rêves, Tina Carlyle, ex-pépée du gangster. "*Mais, parallèlement, j'ai voulu me montrer un brin anarchiste, imaginatif, aussi déjanté et furieux que sont les dessins animés de Tex Avery*". Mission accomplie Chuck : **The Mask** s'apparente tout simplement à un Tex Avery d'une heure trente.

Stanley Ipkiss, fringué comme s'il faisait de la figuration dans **Dick Tracy**, évite les balles d'une torsion de la taille, chute de plusieurs centaines de mètres et se relève indemne, rebondit contre les murs comme une balle en caoutchouc... Spectateur assidu du show langoureux de Tina Carlyle, une Jessica Rabbit de chair et d'os, il éructe. Les yeux jaillissent des orbites, la mâchoire inférieure tombe tandis que sa langue interminable se déroule comme un tapis rouge. Au stade terminal de la hausse vertigineuse de sa tension, Stanley vole carrément le faciès et les expressions du Loup de Tex Avery dans le chaud pastiche du "Petit Chaperon Rouge". Mais **The Mask** ménage malgré tout des scènes qui ne doivent rien au génial créateur de cartoons. "*A un moment, le masque colle à la gueule du chien de Stanley Ipkiss, un aimable toutou qui se transforme en monstre hideux. Lorsque vous êtes confronté à une séquence pareille, vous plongez en plein film d'horreur. Cependant, **The Mask** ne se veut pas horrifique, mais ce nuage de terreur lui apporte une sorte de piment. La combinaison d'éléments comiques et purement fantastiques tire **The Mask** vers le haut*" explique le réalisateur.

La mésaventure du chien, le comportement outré de Stanley Ipkiss en Mask, ses démentes contorsions physiques... Toutes ces séquences auraient été impossibles à visualiser en "live" voici un an et demi seulement. Sous l'impulsion des découvertes et programmes informatiques mis au point pour **Jurassic Park**, l'impossible prend pourtant forme. "*Désormais, les seules limites sont celles de notre imagination. Les effets spéciaux permettent au metteur en scène de manipuler, de sculpter à volonté le visage du héros, de déformer un Jim Carrey au jeu déjà si organique. Il s'agit d'une grande première dans l'histoire du cinéma*". Quoi que Chuck Russell imagine, les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*, chapeautés par Steve Williams, lui donnent aussitôt vie. Une autonomie incroyable dont Chuck Russell ne se prive guère ici. "*Ma propre expérience des effets spéciaux me fut d'un grand secours. J'ai des idées très précises sur la façon dont les techniques des effets optiques doivent être mises en vigueur. Le travail sur **Neuromancer**, un projet abandonné par* Universal, *m'a mis le pied à l'étrier. Il m'a offert de tester quantité d'effets spéciaux visuels en compagnie des gens d'*Industrial Light and Magic". **Neuromancer**, un film avorté, servant de laboratoire à **The Mask** en somme. D'où, sans doute, l'éblouissante réussite graphique des aventures cartoonesques de Stanley Ipkiss, des effets spéciaux fluides, intégrés aux prises de vues réelles et dépourvus du désagréable côté artificiel et gadget du morphing. Doté de ces inventions, Tex Avery se serait certainement converti à la réalisation de longs métrages "live".

Avec ces effets spéciaux aussi révolutionnaires soient-ils, Chuck Russell ne désire pas pour autant faire un film-démonstration. Selon lui, les batteries d'ordinateurs d'*ILM* valent uniquement comme outils. Le vrai **Mask** se situe ailleurs. "*Lorsque vous mêlez film noir, film de gangster, Tex Avery, des effets spéciaux infographiques, Jim Carrey et les folies d'une bande dessinée titrée 'The Mask', cela aboutit forcément à une très curieuse soupe*" termine un réalisateur heureux et satisfait que la pantomime de son interprète principal mariée aux performances d'une technologie effervescente atteigne des records de popularité. Le vert Tortues Ninja et le jaune Dick Tracy ont de ces vertus !

Marc TOULLEC

(1) The Creeper : méchant spectral d'une BD US proche de l'adversaire de Batman dans **Batman contre le Fantôme Masqué**.

(2) ***Ren & Stimpy*** : dessins animés télévisés ayant pour héros deux créatures vaguement animales maniant un humour destroy proche des ***Simpson***.

USA. 1993. Réal.: Chuck Russell. Scén.: Mike Webb, Michael Fallon et Mark Verhoeven d'après la bande dessinée de Mike Richardson. Dir. Phot.: John R. Leonetti Mus.: Randy Edelman. Effets spéciaux : Greg Cannom (maquillages), Ken Ralston & Industrial Light and Magic, Dream Quest Images. Prod.: Bob Egelman pour New Line Entertainment & Dark Horse Entertainment. Int.: Jim Carrey, Peter Riegert, Peter Greene, Cameron Diaz, Richard Jeni, Orestes Matacena, Tim Bagley, Nancy Fish... Dur.: 1 h 40. Dist.: AMLF. Sortie nationale prévue le 26 octobre.

avant-première

ED WOOD

Tim Burton aime tenir des paris dingues, relever des défis, façonner son propre monde sans céder aux compromis. *Pee Wee, Beetlejuice, Batman le Défi, Edward aux Mains d'Argent*... Rien que des films qui attestent de son goût pour l'étrange, le déjanté. A cet édifice construit au sein même du très cartésien système hollywoodien, Tim Burton ajoute aujourd'hui une nouvelle pierre, *Ed Wood*, biographie en noir et blanc d'un réalisateur réputé pour être le plus grand ringard du cinéma américain, un auteur estampillé ultra Z, et incarné ici par la coqueluche des midinettes, Johnny Depp...



Bela Lugosi (Martin Landau), drogué et malade, et son fils spirituel Ed Wood (Johnny Depp), jeune et pas encore alcoolique.

L'un des plus grands studios hollywoodiens, *Walt Disney*, dissimulé derrière le pavillon de *Touchstone*, finance la biographie filmée d'un des plus mauvais cinéastes, sinon le plus mauvais, de tous les temps, de tous les continents. Rêve-t-on ? *Walt Disney* sous la bannière d'une filière "adulte" produit effectivement **Ed Wood**, le plus improbable, le plus impensable des projets. Qui est Ed Wood ? D'abord le réalisateur-producteur-scénariste de **Plan 9 from Outer Space**, première invasion de la Terre par des aliens qui ramènent les morts à la vie et dont les soucoupes sont des enjoliveurs baladés au bout de fils très visibles. D'un spectacle de travesti à travers les Etats-Unis à la confection de misérables pornos sur la fin de sa vie, Ed Wood mange à tous les râteliers. Il débute comme comédien de théâtre, réalise un western muet (vingt ans après l'apparition du parlant !), se risque au métier de cascadeur dans une flopée de séries B, rédige des scripts... De tout jusqu'à la grande année, 1953, durant laquelle il rencontre enfin son idole de toujours, Bela Lugosi pour qui il écrit immédiatement la série avortée **Dr. Acula**. 1953, année de réalisation du fameux **Glen or Glenda**, où il fait sensation en incarnant un homme qui décide de devenir une femme, qui change de sexe. Totalement gay, porteur de pulls angora, Ed Wood se taille une réputation unique d'excentrique, de fêlé, de génie à l'envers. Une réputation qui tourne au mythe, à la légende, au début des années 80.



Ed Wood et Bela Lugosi testent la pantomime de l'épouvante.

Après **Glen or Glenda**, c'est l'escalade. Le monumental **Plan 9 from Outer Space, Bride of the Monster, La Nuit des Revenants/Night of the Ghouls, The Sinister Urge, Orgy of the Dead**... Entre deux films, Ed Wood, d'un éclectisme rare, publie des romans allant de l'horreur à l'égrillard ("Raped in the Grass", violée dans l'herbe), produit un disque d'épouvante pour son pote Tor Johnson ("The Day the Mummy Returned"), réalise une douzaine de courts métrages scolaires d'éducation sexuelle... En 1978, âgé de 54 ans, il s'éteind, foudroyé par une attaque cardiaque. Cette année-là, il annonçait **The Day the Mummies Danced** et **I Awoke Early the Day I Died** que devaient interpréter John Carradine et Aldo Ray. Des promesses non tenues.

En abandonnant les Dr. Jekyl & Mr. Hyde de **Mary Reilly** à Stephen Frears, Tim Burton ne tient pas une promesse ; il réalise un rêve. Le sien et celui de milliers de fans de petits machins crypto-ésotériques vouant un culte tenace à ce cinéaste de la pataphysique, prenant très au sérieux les histoires démentes qu'il portait à l'écran avec une conviction inébranlable. C'est cette foi, et la ténacité, l'individualisme forcené d'Ed Wood qui amènent Scott Alexander et Larry Karaszewski à s'intéresser à son cas. Etudiants, les compères pensent d'abord lui consacrer un documentaire dans le cadre universitaire. *"C'était en 1983 et nous l'aurions titré **The Man in the Angora Sweater**, en référence au goût prononcé d'Ed Wood pour les pulls angora et le travestissement. Une partie de ce documentaire aurait été constituée de lettres fictives écrites par ses anciens collaborateurs. Je me souviens en avoir reçu une de Lyle Talbot (1), qui aurait été heureux de collaborer à notre projet. Je ne pense pas que dans la classe, un seul élève, et même le professeur, savait qui Lyle Talbot était"* évoque Scott Alexander, auteur avec son comparse des scripts de **Junior le Terrible** et de **Un Flic et Demi**. *"Nous en avons eu assez de ce genre d'histoires. Nous voulions voir aboutir un projet personnel"*. Un premier traitement de dix pages, un premier contact avec le réalisateur Michael Lehman (**Hudson Hawk, Fatal Games**) qui passe ensuite le témoin à un fan plus fervent de l'auteur de **Plan 9** par l'intermédiaire de la productrice Denise DiNovi.

Pas question de rire d'Ed Wood, pas question de le caricaturer, de le décrire comme un nul, un ringard absolu et d'une opiniâtreté incroyable. Au contraire, le scénario que propose Larry Karaszewski et Scott Alexander renferme de quoi séduire Tim Burton. *"Lors de ma première réunion de travail, je lui ai proposé d'intituler le projet **Ed and Bela, A Love Story**. Dans un sens, le film raconte une histoire d'amour platonique"* affirme le scénariste. Une belle histoire d'amour et d'amitié entre un cinéaste dilettante et une étoile déclinante du film d'horreur. *"Il s'agit d'une relation père-fils. Mais le film montre comment ils se sont mutuellement aidés. A ce stade de carrière, Bela Lugosi avait impé-*

rativement besoin de retrouver du travail. C'était une question de vie ou de mort pour lui. Il était aussi vital qu'Ed Wood, alors débutant, tourne. Ed avait impérativement besoin de Bela pour tourner ce film et Bela avait impérativement besoin d'Ed pour continuer de tourner. Des mauvaises langues prétendent qu'Ed Wood ne cessa jamais d'exploiter Bela Lugosi, de faire de l'argent sur son dos. Ce sont des mensonges. Ed était honnête, sincère" continue l'autre scénariste de cette biographie, Scott Alexander. Sincère jusqu'à être le seul, le dernier à engager l'interprète de Dracula mort en plein tournage de **Plan 9 from Outer Space**. Désemparé mais conscient, Ed Wood le remplace illico par une doublure dont la cape masque que fort mal l'embarrassante absence de la star.



De gauche à droite : Bela Lugosi (Martin Landau), Vampira (Lisa Marie), Ed Wood (Johnny Depp), Dolores Fuller (Sarah Jessica Parker) et Tor Johnson (George Steele) : unis pour le meilleur et pour le pire.

Si les rapports de maître à élève touchent Tim Burton, c'est surtout par leur parenté avec les liens qui se sont tissés entre lui et Vincent Price. A deux occasions seulement, Tim Burton et Vincent Price travaillent ensemble. Sur le court métrage **Vincent** et sur **Edward aux Mains d'Argent**, ultime hommage à l'un des plus grands comédiens du cinéma fantastique. *"Tim Burton s'est totalement identifié à Ed Wood. Il adopte son point de vue, à tel point qu'il fut pour nous la clef nécessaire à la finition du scénario. La vie d'Ed Wood fut un désastre, un calvaire horrible dont nous avons préféré garder les bons moments, les moments les plus dingues. Tim Burton compare sa vie à un opéra, très drôle et tragique en même temps, parcourue de grandes envolées lyriques. Voilà pourquoi nous bouclons cette biographie sur l'avant-première de* ***Plan 9 from Outer Space****, en présence d'Ed Wood convaincu d'avoir mis en scène un chef-d'œuvre"* témoigne Scott Alexander. Un chef-d'œuvre dans le sens contraire de la circulation, un fabuleux nanar dans toutes les collections des amateurs de perles crypo-ésotériques... Et une œuvre impérissable, citée en exemple, référence incontournable que même l'intelligentsia de la critique, *Les Cahiers du Cinéma*, mentionne. Pas forcément pour les motifs qu'Ed Wood aurait souhaités, lui qui prenait sa fonction très à cœur, acceptait mal que le public se tape les cuisses à la vue de l'extra-terrestre efféminé de **Plan 9**.



Ed Wood enthousiaste sur le plateau de ***Plan 9 from Outer Space*** *: une reconstitution maniaque...*



Vampira dans un plan brumeux de ***Plan 9 from Outer Space****.*

"Notre approche globale de cette biographie d'Ed Wood n'est certainement pas de débuter le film par sa naissance et le terminer par sa mort. Nous avons enquêté sur son existence, essayé de comprendre pourquoi sa mémoire demeurait encore vivace aujourd'hui. Ce n'est certainement pas à cause des films pornographiques qu'il tourna aux débuts des seventies. Ed Wood reste parce qu'il l'auteur de ***Plan 9 from Outer Space****, de* ***Bride of the Monster*** *et de* ***Glen or Glenda****. Et il connaissait Bela Lugosi. Toutes les belles histoires le concernant gravitent autour de cette période durant laquelle le destin des deux hommes fut si intimement lié. Ainsi, nous avons construit le film en trois actes : la rencontre avec Bela Lugosi, le travail avec Bela Lugosi et la disparition de Bela Lugosi"*. Tim Burton choisit Martin Landau pour tenir le rôle de Bela Lugosi, non parce que l'acteur de ***Mission Impossible*** et ***Cosmos 1999*** lui ressemble, mais parce qu'il parvient à faire passer le même feeling, le même sentiment de tragédie proche des comédiens sur la touche des **Feux de la Rampe** de Charlie Chaplin. Une fois Martin Landau passé entre les mains de Rick Baker, Tim Burton déchante. *"Les essais de maquillage ont été filmés en couleurs. Cela ne passait vraiment pas. Le boulot de Rick me convenait parfaitement, mais qui avait déjà vu Bela Lugosi en technicolor à l'écran ?"*. Tim Burton décide, dans l'heure, de tourner **Ed Wood** en noir et blanc. Quitte à se mettre à dos la *Columbia*, producteur initial du film et à mener sa barque dans le giron de *Touchstone*, prêt à miser 18 millions de dollars dans l'affaire. Une enveloppe modeste pour un studio hollywoodien, dont Ed Wood aurait bien pu tirer entre 80 et 100 films !

Marc TOULLEC

(1) Ce vétéran né en 1902 tint des rôles importants dans **Plan 9 from Outer Space** et **Glen or Glenda**. Il se fit une solide réputation dans des sérials comme ***Batman and Robin*** et ***Atom Man Vs Superman***.

le film décrypté

THX 1138

THX (Robert Duvall) conduit dans un "no man's land" par deux policiers androïdes.

On peut être mondialement connu pour quelque chose en ayant fait, auparavant, son exact contraire. C'est le cas de George Lucas, dont THX 1138 ne laisser en rien présager de **La Guerre des Etoiles**. Minimale, inquiétante, dépouillée, cauchemardesque, cette vision du futur contraste évidemment avec celle, éclatée, complexe et fourmillante de détails de la célèbre trilogie. Elle n'en est pas moins intéressante...

Demandez autour de vous : ceux qui n'ont pas vu **THX 1138** ne sont pas pressés de le voir et ceux qui l'ont vu en gardent un souvenir pour le moins brumeux ! Totalement dépassé dans la filmographie de George Lucas par le retentissement mondial de sa "saga des étoiles", puis par ses productions grand public, **THX 1138** est à la fois l'archétype du titre connu "pour être le premier de Machin" et celui du film promis à tomber dans les oubliettes. Sa reprise aujourd'hui permet pourtant de vérifier, ou de découvrir, que **THX 1138** existe bel et bien, que sa mise en scène n'est pas datée et que son propos est toujours d'actualité. Ce qui, vous l'avouerez, est déjà énorme !

"THX 1138 représente ce que je pensais quand j'étais à l'université de Californie du Sud, que j'avais 20-21 ans et que j'étais préoccupé par ce qui se passait dans le monde, la colère des jeunes contre l'oppression. ***American Graffiti****, c'est moi aussi, mais quelques années plus tôt, quand j'étais au lycée.* ***La Guerre des Etoiles****, c'est encore moi, mais il y a plus longtemps encore, quand j'avais 10-11 ans et que j'allais à l'école".* Si l'on ajoute que les premiers courts métrages de George Lucas étaient, selon lui *"des films abstraits, d'avant-garde, sans histoire, sans rien, que je combinais avec des techniques de cinéma direct"*, on comprendra que sa courte carrière de réalisateur, trois films en six ans, est marquée par une logique régressive, et que l'homme s'est accompli professionnellement en travaillant sur le terrain de l'enfance.

C'est dans le cadre de ses études universitaires de cinéma que George Lucas réalise en 1965 **THX 1138 4EB**, un court métrage d'une vingtaine de minutes se concentrant sur un homme poursuivi, cherchant à fuir une société souterraine aseptisée et répressive. La maîtrise technique du jeune réalisateur - il n'a alors que 21 ans - ainsi que les nombreux prix remportés par **THX 1138 4 EB** au gré des festivals permettent à George Lucas d'approcher dans un premier temps les studios hollywoodiens. Dans l'ordre, il travaille pour *Columbia*, se fait lourder, décroche une bourse de *Warner Bros*, trouve un poste de stagiaire sur **La Vallée du Bonheur** de Francis Ford Coppola, devient l'ami de ce dernier et collabore à nouveau avec lui sur **Les Gens de la Pluie**. En 1969, Francis Coppola et George Lucas créent la société de production *American Zoetrope* sous l'égide de laquelle le long métrage **THX 1138** voit le jour parallèlement au développement d'**Apocalypse Now**, dont Lucas a eu l'idée originale et que Coppola réalisera bien plus tard, en 1979. Le producteur-distributeur *Warner* consent à gonfler quelque peu un budget insuffisant pour ce qui se veut une vision crédible des lendemains qui déchantent. Néanmoins, George Lucas ne pourra s'offrir qu'une semaine de tournage en studio, tout le talent du réalisateur consistant en fait à dénicher des décors naturels adaptés au sujet pour réduire les frais. Les souterrains et bâtiments municipaux de San Francisco, ainsi que l'aéroport de Los Angeles furent réquisitionnés pour donner vie à cette société ripolinée.

Pour atteindre son but, délivrer un message alarmiste sur le pouvoir totalitaire et le lavage de cerveau des citoyens, George Lucas opte par obligation dramaturgique pour une histoire d'amour très banale. Parce qu'ils réduisent leur consommation de drogues, THX (Robert Duvall) et LUH (Maggie McOmie) se libèrent et enfreignent les lois voulant que la fornication soit interdite et la procréation contrôlée en laboratoire. Enceinte, LUH est enlevée pendant que THX est conduit en prison. Lorsqu'il apprend que sa bien-aimée est morte, THX entreprend de s'évader.

Les limites de son intrigue fixées, George Lucas s'emploie surtout à imaginer une société futuriste que ne désavouerait pas le George Orwell de "1984". Les citoyens, crâne rasé, arborent tous la même combinaison blanche et répondent à une appellation faite d'initiales et de chiffres. Le travail est étroitement surveillé, et de ce qu'en montre le réalisateur à travers celui du héros, il s'agit surtout d'œuvrer pour l'ordre établi en assemblant avec précision les pièces des policiers androïdes. L'individu est bien évidemment nié par un pouvoir invisible qui contrôle l'environnement culturel, mental et physique du peuple. L'armoire de toilette des appartements cellules renferme les médicaments qu'une voix off prescrit, les caméras scrutent les moindres gestes, et la télévision diffuse quotidiennement les mêmes programmes, dont un de passage à tabac censé évacuer la violence contenue. Les moments de doute et de faiblesse s'évanouissent dans le cadre étriqué d'un confessionnal "photo-maton", où l'homme d'église est remplacé par le portrait d'un tout-puissant symbolique, et dans lequel les confidences sont interrompues par une bande enregistrée déclamant en boucle les mêmes hymnes au pouvoir. Cette société clinique ne produisant que des outils de répression, George Lucas la décrit dans toute son absurdité, son inutilité, quand un androïde, fruit de journées de travail, ne trouve rien de mieux à faire qu'à se cogner contre les murs...

Très conceptuelle, mais pas bien originale, la description de ce futur parvient à inquiéter par une mise en scène qui s'attache en alternance aux visages et au vide qui les entoure. Un système de réalisation efficace qui s'écroule pourtant avec la séquence de la prison où les détenus discutent longuement dans un décor vierge, entièrement blanc. Soudainement, avec l'abandon du minimum indispensable à la crédiblité de ce monde, c'est toute la précarité de l'entreprise qui est démasquée : **THX 1138** ressemble, pendant une bonne demi-heure, à une représentation filmée à Avignon d'une pièce de théâtre d'avant-garde. Malgré les efforts de Robert Duvall et Donald Pleasence (dans le rôle d'un inquiétant gay), le script, devenu d'une lourdeur indescriptible, se dirige droit vers une impasse thématique : tout est dit. Il s'agit donc de fuir au plus vite, et c'est exactement ce que fait THX dans la dernière partie du film, abandonnant le pensum au profit de l'action. Cette longue course-poursuite fait bien sûr du bien au film, comme si, à l'immobilité de ses personnages, George Lucas avait trouvé le remède parfait : le mouvement. THX emprunte une voiture de police et fonce dans les souterrains, poursuivi par des motards, séquence époustouflante pimentée d'une cascade impossible : après que le véhicule ait percuté un échafaudage, une moto à ses trousses se gamelle avec un coefficient danger au maximum. L'effet est garanti, c'est carrément "mort en direct". Alors que l'esprit estudiantin régnait en maître, **THX 1138** tourne au **Mad Max** minimal avant la lettre avec cette voiture de police qui fait le point, emmagasine l'énergie et libère dans le fracas toute sa puissance. L'absence d'iconographie relative à cette dernière partie musclée explique peut-être que **THX 1138** soit plus connu comme "un film chiant où des mecs discutent devant une toile blanche" que comme "un film speed où des prototypes tracent dans des tunnels". La vérité se situant évidemment entre les deux !

S'il est difficile d'imaginer en voyant **THX 1138** que George Lucas produira plus tard un truc comme **Willow**, il y a au moins un point de reconnaissance, un trait d'union indiscutable et néanmoins obscur : l'intérêt de Lucas pour les nains. Ils sont trois dans **THX 1138** à agresser Robert Duvall. Ils seront nombreux, cagoulés dans **La Guerre des Etoiles**, poilus dans **Le Retour du Jedi**, en haillons dans **Willow**, palmés dans **Howard the Duck**, à visiter l'univers du réalisateur pour prouver que chez lui, l'âge mental est aussi une question de taille !

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1971. Réal. George Lucas. Scén.: George Lucas et Walter Murch. Dir. Phot.: Dave Meyers et Albert Kihn. Mus.: Lalo Schifrin. Prod.: Francis Ford Coppola et Lawrence Sturhahn pour Warner Bros. Int.: Robert Duvall, Donald Pleasence, Don Pedro Colley, Maggie McOmie, Ian Wolf, Sid Haig... Dur.: 1 h 23. Dist.: Warner Bros/ Elysée Lincoln. Reprise le 28 septembre 1994.





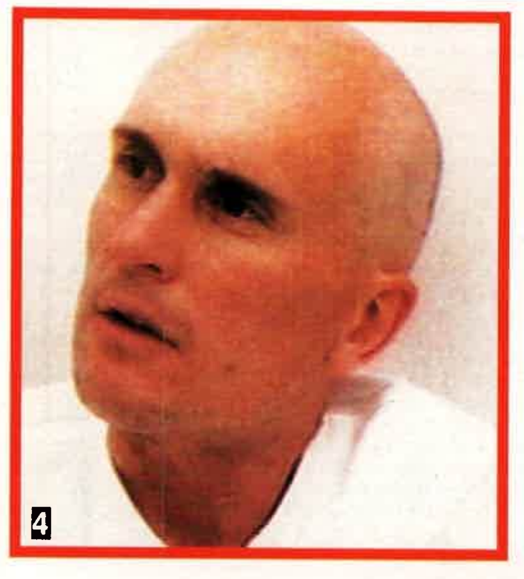
1 - Une arrestation musclée sur les plateaux d'une télévision diffusant toujours les mêmes programmes.

2 - THX et LUH (Maggie McOmie) : une étreinte interdite.

3 - THX malmené par les forces de l'ordre.

4 - THX (Robert Duvall), symbole de rébellion et d'individualisme.

5 - SEN (Donald Pleasence) : l'incarnation d'un système perverti.





LE FLEAU

***Le Fléau*, enfin, serait-on tenté de dire. Après 16 ans d'attente, les fans du livre le plus vendu de Stephen King vont enfin voir leur histoire préférée se dérouler sur un écran, le petit en l'occurence. Vu l'énormité de l'oeuvre, le format long téléfilm était le seul à pouvoir supporter une telle adaptation. Stephen King lui-même s'en est chargé. Visiblement, les amateurs du livre n'ont pas été déçus puisque *Le Fléau* a cartonné à la télé américaine. Deux cassettes sont nécessaires au support de cette œuvre-fleuve, cet *Autant en Emporte le Vent* du fantastique.**



Le visage de Randall Flagg (Jamey Sheridan) sous son vrai jour...

Stephen King est l'écrivain américain contemporain le plus adapté à l'écran. Sur la vingtaine de romans qu'il a écrits, 17 sont déjà devenus des films et deux sont en passe de l'être. Pourtant, il subsistait jusqu'alors un paradoxe dans la carrière du bonhomme. "Le Fléau", son livre le plus lu, écrit en 1978, n'avait toujours pas été porté à l'écran. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Dès le début des années 80, Richard Rubinstein, fondateur de *Laurel Entertainment*, et George Romero se lient d'amitié avec l'écrivain et veulent adapter "Le Fléau". Mais la tâche n'est pas simple. A tel point, qu'avant de s'y atteler, les trois compères décident de se faire la main sur un autre projet commun : **Creepshow**. Le coup d'essai fonctionne à merveille. Le trio s'entend bien et planche maintenant sur "Le Fléau". King veut adapter lui-même les 800 pages du roman en un film de deux heures. Mission pratiquement impossible. *"J'ai écrit et réécrit cinq fois le scénario"* se souvient King. *"Et j'ai craqué. J'ai appelé Richard et je lui ai dit : "T'as voulu ton Fléau et ben garde-le toi et trouve quelqu'un d'autre pour mettre toute cette merde en place". J'étais trop proche du livre pour arriver à quoique ce soit de bon"*. Rubinstein propose alors à la *Warner* de financer le projet. Le studio est emballé et demande à Rospo Pallenberg, scénariste d'**Excalibur** et de **La Forêt d'Emeraude**, de tenter de réduire l'énorme pavé de King à un scénario destiné à un film ne dépassant pas les deux heures. Le résultat enthousiasme King, Rubinstein et la *Warner*. Mais voilà, comme c'est souvent le cas dans les studios, la *Warner* craint le flop et laisse tomber le projet. Rubinstein cherche alors un autre financement. Sans succès. En attendant, le livre vit en quelque sorte sa propre vie. Stephen King édite en 1989 une version intégrale et retouchée. Il y intègre des passages qu'il avait dû couper en 78 et en réécrit même quelques-uns supplémentaires. Au total, "Le Fléau" fait maintenant 1300 pages. En 1990, le succès de **ça** sur *ABC* donne des idées à Rubinstein. Pourquoi ne pas faire du "Fléau" une longue mini-série de quatre fois deux heures (5 h 45 si vous enlevez la pub) ? Ainsi, inutile de compresser ou d'arracher trop de pages. *ABC* signe le contrat et King donne son accord non seulement pour adapter son propre roman, mais aussi pour assurer la production et le suivi du téléfilm. *"Je me suis impliqué à fond dans le projet pour être sûr que la vision que j'avais en écrivant le livre serait respectée. A ce niveau, je sentais que j'avais une réelle obligation envers tout ceux qui aiment le livre et attendaient le film impatiemment"*. Le romancier n'ira quand même pas jusqu'à signer la réalisation. Mick Garris, qui avait déjà mis en scène le premier scénario original de King avec **La Nuit Déchirée**, s'en occupe.



Nick Andros (Rob Lowe), sourd-muet immunisé contre la super-grippe, prend sous son aile le retardé mental Tom Cullen.

Le succès du **Fléau** s'explique par les deux thèmes abordés dans le récit. *"Le Fléau traite de ce que les Américains soupçonnent depuis toujours : que les organisations gouvernementales essaient sans cesse de leur faire prendre des vessies pour des lanternes. D'autre part, je crois que les lecteurs ont été sensibles à la résonnance spirituelle de l'histoire"* explique l'écrivain. Une histoire qui débute dans un laboratoire militaire ultra-secret. A la suite d'un accident, un virus mortel s'échappe d'une éprouvette, une sorte de super-grippe mutante qui anéantit 99,4 % de la population. Le récit

s'articule autour des 0,6 restant. Les survivants se divisent en deux camps spirituels. L'un dirigé par la débonnaire Mère Abigail, une vieille grand-mère black qui entretient de drôles de relations avec Dieu. L'autre mené par le Diable, caché sous la dégaine nonchalante d'un marcheur vêtu de jeans et qui se fait appeler Randall Flagg. Flagg installe ses disciples à Las Vegas. Mère Abigail à Boulder dans le Colorado. La confrontation entre les deux camps est inévitable. La lutte pour la survie du Bien ou le Triomphe du mal s'engage.
Le format du long téléfilm permet à Stephen King de suivre presque fidèlement la narration du livre. Ainsi donc, comme dans le roman, l'histoire est centrée sur plusieurs personnages qui ne cessent de se croiser dans les deux premières parties pour se rejoindre ou s'affronter dans les deux dernières. Le livre était divisé en trois parties, le fléau, le voyage et la confrontation. Le téléfilm en quatre : l'épidémie, les rêves, la trahison et la confrontation. Dans le livre, l'épidémie prenait des proportions gigantesques : New York croulant sous les cadavres, rues des petites villes jonchées de corps déformés, mise à sac des grandes cités, batailles rangées entre pillards et armée... Bref, l'apocalypse grandeur nature. Evidemment, il n'était pas vraiment possible d'en faire autant à la télé. Même si la production disposait d'un confortable budget de 28 millions de dollars, il en aurait fallu le double voire le triple pour montrer toutes les horreurs décrites par King. Du coup, les scènes qui se veulent les plus spectaculaires ne sont pas les plus réussies. Par exemple, tous les lecteurs se souviennent de ce tunnel newyorkais rempli de macchabées et plongé dans le noir absolu que Larry et sa compagne doivent traverser. Un des passages les plus terrifiants de toute l'œuvre de King. Dans le film, il est réduit à une séquence de cinq minutes où Larry aperçoit deux ou trois cadavres en décomposition, ce qui le fait sursauter. Pas grand chose. Par contre, le téléfilm comporte des passages bien plus éprouvants comme le générique de la première partie, une longue séquence où la caméra se balade dans le laboratoire d'origine du virus. Tous les employés y sont morts, affalés sur leur lieu de travail ou à la cantine, le visage, sorte de grosse tumeur bleuâtre, étalé dans leur assiette. Le tout sur fond de morceaux rock passant à la radio. La scène la plus choquante des 5 h 45 du téléfilm est donc la première. Dommage...



Une apparition de Stephen King dans le rôle d'un camionneur, soldat actif de l'armée du Bien.

Bien sûr, niveau violence, il a fallu mettre la pédale douce, la diffusion étant prévue en "prime-time". Mais King n'avait pas envie de tout édulcorer. Par exemple, le moyen de répression le plus répandu à Las Vegas est la crucifixion. *"Je me suis battu pour qu'on garde ces séquences. Après tout, c'est une méthode de punition utilisée par la plupart des états totalitaires, de l'Empire Romain au Troisième Reich. Il était donc normal que le diable y fasse appel. Cette histoire est faite pour déstabiliser, choquer et faire réfléchir. Pour cela, il faut montrer".* Pas trop, quand même, on est à la télé. Si dans le livre le désert du Nevada est jonché de type crucifiés, dans le téléfilm, on n'en voit qu'un seul à l'entrée de Las Vegas. Un peu léger, mais c'est mieux que rien. D'autant plus que les effets de maquillage sont plutôt nombreux. Steve Johnson, le responsable des effets, a créé plus de soixante cadavres de victimes de la grippe, dont certains à un stade avancé de décomposition. Il est aussi le créateur des différents faciès monstrueux de Flagg. Bien sûr, son aspect humain n'est qu'une vitrine dissimulant le visage immonde de la Bête. Mais la plus grande réussite de Johnson sur **Le Fléau** est le maquillage de l'Ordure (interprété par l'incroyable Matt Frewer). Ce pyromane complètement cinglé, soldat de Flagg, ne sort pas sans séquelles de ses actes incendiaires. Et ses brûlures sont réellement impressionnantes.

Stephen King et Mick Garris ont bien compris que pour réussir **Le Fléau**, ils devaient plus se baser sur les personnages et l'atmosphère du récit que sur le côté spectaculaire de l'histoire qu'un format télé ne pouvait permettre de vraiment développer. Il leur fallait donc des acteurs solides, et ils ont pour cela pris des risques. Certains se sont avérés justifiés, notamment Rob Lowe, parfait en Nick Andros, le gentil sourd-muet qui prend sous son aile un retardé mental, Laura San Giacomo effrayante en fiancée du démon, ou encore Miguel Ferrer, excellent bras droit du Diable. D'autres moins : Molly Ringwald est fadasse en Frannie Goldsmith, et Corin Nemec ridicule en Harold Lauder, le traître cherchant en vain à inquiéter. A noter que dans le casting, on repère Sam Raimi et John Landis venus saluer leur copain King sur le plateau. Du coup, il leur a refilé le rôle de deux porte-flingues du Diable. Un clin d'œil sympa.
C'est donc à une adaptation ultra-fidèle qu'ont abouti les longues années d'attente pour voir enfin **Le Fléau**. Enfin presque puisque le manichéisme et la spiritualité basiques, déjà fort présents dans le livre, se trouvent encore plus renforcés ici, notamment lors des deux dernières parties. Paradoxalement, ce sont les plus intéressantes. Comme si le téléfilm s'améliorait au fur et à mesure qu'il assumait sa naïveté morale et religieuse. C'est donc à ce moment que **Le Fléau** libère sa véritable dimension spectaculaire, contenue jusque-là. Même si on ne peut souscrire au fond, à moins d'être un sacré cul-béni, on regarde l'affrontement des forces du Mal et des hommes de Dieu avec plaisir. De toute façon, il y a fort à parier que les myriades de fans du roman vont se précipiter sur les cassettes. Comme les millions d'Américains qui ont regardé *ABC* entre le 8 et le 13 mai dernier. Le téléfilm a d'ailleurs battu des records d'audience. Stephen King n'a jamais aussi bien porté son nom !

Didier ALLOUCH

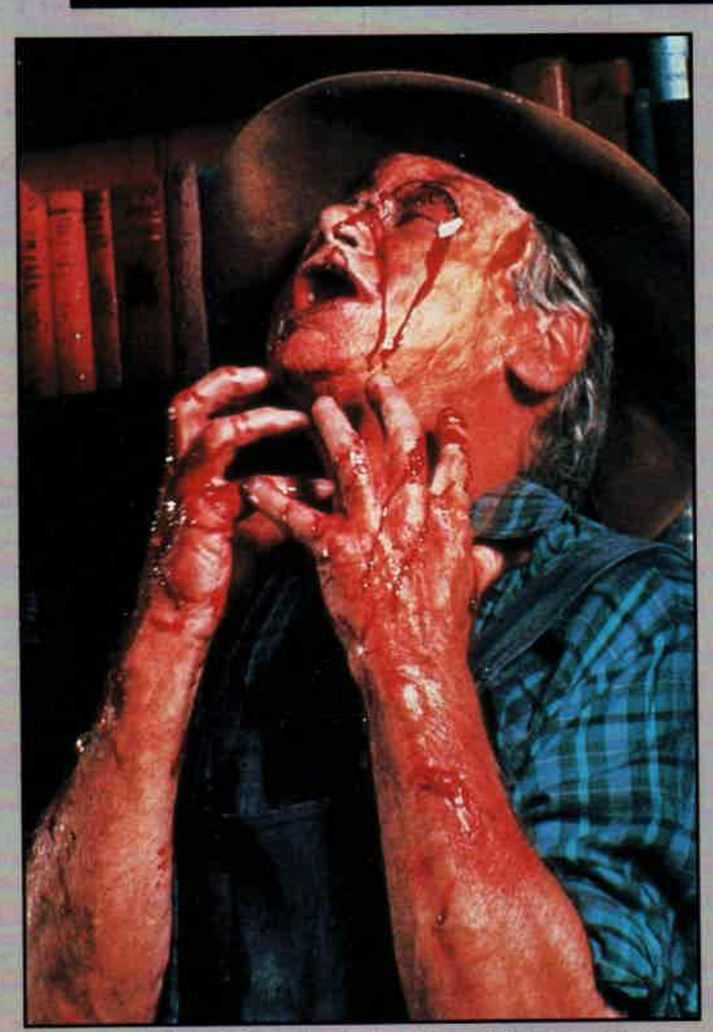


Randal Flagg, en monstre tapi dans les champs, hante les rêves des disciples de Mère Abigail.

The Stand. USA. 1993. Réal.: Mick Garris. Scén.: Stephen King. Dir. Phot.: Edward Pei. Mus.: W.G. Snuffy Walden. Prod.: Richard P. Rubinstein, Stephen King & Mitchell Galin. Int.: Gary Sinise, Molly Ringwald, Jamey Sheridan, Laura San Giacomo, Ruby Dee, Ossie Davis, Miguel Ferrer, Adam Storke, Rob Lowe... Dur.: 5 h 45 (2 K7). Dist.: Warner Home Vidéo.

par Marc TOULLEC

Rayon suites, les temps sont durs pour **Les Oiseaux II** et ce **Ghoulies 4** à usage exclusif des amateurs de ringardises. Dans un cadre nettement plus corsé, le germanique **Nekromantik 2** explore les affres d'une passion nécrophile. Pas joli-joli les lendemains des **Survivants du Futur**, téléfilm ripoliné, et d'**A.P.E.X.**, série B imaginative. L'alien de **Monolith** doit autant à la torche humaine des "Quatre Fantastiques" qu'à **Hidden**. Le Dracula tristounet de **Vampire** donne dans l'amertume et le sobre. Chuck Norris, en manque de truands, castagne une entité satanique dans **Face à l'Enfer**, tandis que les teen-agers de **Ticks** subissent une petite mais méchante invasion animale. Du gore quasi amateur pour le sud-africain **Hellgate**, une vision paradisiaque de l'au-delà pour Donald Sutherland dans **L'Ultime Expérience**. Pour couronner le tout, Oliver Stone producteur marie dans la mini-série ***Wild Palms*** science-fiction cyber-punk et étrange à la ***Twin Peaks***.



La première victime, fondante, d'un cristal aux vertus identiques que le sérum de *Ré-Animator*.

HELLGATE, CITE DE L'ENFER

Quand un réalisateur sud-africain s'essaie à l'horreur, cela n'aboutit pas à un fleuron du genre. Plein de bonne volonté, William A. Levey connaît les grands classiques sur le bout des doigts. Pour mieux leur ressembler, il situe donc l'action de **Hellgate** dans un bled paumé du Sud de la Californie, une espèce de ville fantôme de western doublée d'un luna park. Une ville où un vieux mineur découvre un cristal diabolique qui a le pouvoir de transformer en monstre des animaux placides (un poisson rouge, une tortue) et de ressusciter les morts. Le sinistre Lucas l'utilise pour ranimer sa fille Josie, tuée jadis par des hell's angels. Dès lors, la belle hante les abords de Hellgate, usant de ses charmes pour appâter des mâles. Etudiant, Matt en tombe amoureux. Il entraîne un couple et sa petite amie dans la cité de l'enfer...

Véritable catalogue du gore, **Hellgate** serait un film amateur s'il n'avait pas bénéficié d'un certain budget. Ici, les effets gore (hache plantée en plein crâne, visage tuméfié, décapitation...) versent dans la maladresse fervente. William Levey s'affirme plus aisément dans le grotesque lorsque sa ville fantôme se réveille de par la présence des intrus. Tronches déformées, horreur rigolarde... Le réalisateur inclut même un French Cancan d'outre-tombe. **Hellgate** devrait plaire aux aficionados de curiosités ringardes.

***Hellgate**. Afrique du Sud. 1989. Réal.: William A. Levey. Int.: Ron Palillo, Abigail Wolcott, Carel Trichardt, Petrea Curran... Dist.: Partner & Partner.*

GHOULIES IV

La Créature du Marais II en 1989, **976 Evil 2/Aux Portes de l'Enfer** le bimestre dernier, **Ghoulies IV** en septembre... Le réalisateur Jim Wynorski se spécialise, entre autres, dans les séquelles plus ou moins illégitimes. Illégitime, **Ghoulies IV** l'est dans la mesure où l'intrigue ne conserve que vaguement les affreux petits lutins de l'enfer. Ils sont deux ici, Dark et Lite, à "agrémenter" de leurs gaffes et comportement libidineux l'enquête du flic Jonathan Graves. Détenteur d'une émeraude au pouvoir surnaturel, celui-ci est traqué par Alexandra, l'une de ses anciennes conquêtes, du temps où il était adepte de démonologie. Invoquant régulièrement un satan nommé Faust, Alexandra, en plus d'avoir libéré les ghoulies de l'au-delà, accumule les victimes.

Sur un scénario écrit avec les pieds, dans un état probablement proche du coma éthylique, Jim Wynorski pratique ses sports favoris : la ringardise et les jolies donzelles aux formes affriolantes. Son Alexandra, cuissarde et coiffure façon lionne, semble sortir d'un club spécialisé dans les coups de cravache. De leur côté, sans rapport avec l'action, les ghoulies s'envoient des mandales et des vannes foireuses. Les effets spéciaux et maquillages sont à l'avenant, d'une vibrante indigence. Pour faire bonne mesure, Jim Wynorski repique à **976 Evil 2**, tourné pour le même producteur, une séquence entière où Monique Gabrielle perd le contrôle de sa voiture, dirigée par le diable. Quelques minutes d'économie pour un des films les plus sots, les plus cons de la décennie. Cela mérite un coup d'œil, non ?

USA. 1994. Réal.: Jim Wynorski. Int.: Peter Liapis, Barbara Alyn Woods, Stacie Randall, Bobby DiCicco, Monique Gabrielle... Dist.: Warner Home Vidéo.



Un monstre haut comme trois pommes, idiot, roublard et obsédé sexuel.



Calvin Levels et Chuck Norris : deux flics face à l'enfer.

FACE A L'ENFER

Un nouvel adversaire surnaturel pour Chuck Norris, douze ans après le serial-killer zombie de **Horreur dans la Ville**. Il s'agit de Prosatanos, démon des mythologies du Moyen-Orient, suppôt de Satan que Richard Cœur de Lion scelle dans son tombeau lors de la Grande Croisade. Dans les années 50, des pilleurs de sépultures le libèrent bien malgré eux. Libre, et sous l'identité du Professeur d'archéologie Lockley, le terrible Prosatanos assemble les neuf pièces du sceptre sacré brisé par le monarque anglais. Reconstitué, le sceptre permettrait au Diable de réinstaurer son pouvoir terrestre... Pour avoir été témoin de l'assassinat d'un rabbin, deux flics de Chicago, Frank Shatter et Calvin Jackson, partent pour Jérusalem. Officiellement, ils sont là pour simple interrogatoire, mais prennent néanmoins l'initiative de poursuivre leur enquête, épiés par un étrange barbu comme échappé des versets de la Bible...
Ecrit par Brent Friedman (**Ticks**), **Face à l'Enfer** lorgne avec insistance du côté de **Warlock** dans le déroulement de son intrigue. A la fois buddy-movie et film d'horreur, il aligne tous les clichés relatifs au satanisme, à Armageddon et à l'Apocalypse. Avec efficacité toutefois, le réalisateur Aaron Norris (frère de Chuck qu'il a dirigé à cinq reprises) ayant pris soin de se déplacer en Israël et dans quelques somptueux sites de la région. Par contre, son regard sur Jérusalem et ses habitants verse dans dans des idées reçues difficilement acceptables. Hôtelier pas aimable du tout, petits détrousseurs de touristes américains, policier mal embouché, populace compacte dans des marchés bruyants... **Face à l'Enfer** donnerait carrément dans l'antisémitisme si la personnalité de Chuck Norris ne venait atténuer ces notes discordantes. De plus, les grimaces, les effets de manche et les yeux exorbités de Christopher Neame dans le rôle de Prosatanos donne des émissaires du Malin une image trop grand-guignolesque pour inquiéter vraiment. L'Apocalypse par Damien Thorn angoisse bien plus.

Hellbound. USA. 1993. Réal.: Aaron Norris. Int.: Chuck Norris, Calvin Levels, Christopher Neame, Sheree J. Wilson, David Robb... Dist.: Delta Vidéo.

L'ULTIME EXPERIENCE

Inspiré d'un récit de Daphné du Maurier, **L'Ultime Expérience** se branche sur la même longueur d'ondes qu'un **Brainstorm** dont il partage le même goût pour une vision angélique et sulpicienne de l'au-delà. L'au-delà, c'est ce que le Dr. McLean tente de découvrir grâce à un appareillage sophistiqué, un ordinateur et quelques écrans de télévision pour visualiser les pensées de ses sujets. Par l'intermédiaire d'une petite fille autiste, douée de pouvoirs paranormaux, et d'un jeune homme condamné, qui accepte que son agonie serve ses expériences, le Dr. McLean parvient à canaliser une source d'énergie d'une puissance incroyable. Malheureusement, la CIA, qui finance ses recherches, lui délègue une assistante, Jessica, marquée, comme McLean, par une tragédie passée...
De facture très conventionnelle, cette mise en scène pour la télévision de Piers Haggard (**Venin**) ne soulève qu'un vague problème d'éthique sur l'utilisation d'un cobaye humain. Niveau théologie, on reste dans l'étriqué, imagerie paresseuse du parcours de l'âme dans un océan de brouillard, dans d'interminables galeries. L'intervention finale des hommes de la CIA, soucieux de faire main basse sur les inventions du pseudo Frankenstein, ne donne pas le coup de fouet espéré à l'intrigue. En fait, **L'Ultime Expérience** vaut essentiellement par la présence d'un Donald Sutherland hirsute dans un type de rôle qui ne lui est pas coutumier.



The Breakthrough. G.B./Canada. 1993. Réal.: Piers Haggard. Int.: Donald Sutherland, Mimi Kuzyk, Corin Nemec, Vlasta Vrana... Dist.: FIP/Delta Vidéo.



Un monstre mutant sous l'influence d'un engrais pour plantation de marijuana.

TICKS

"Nous n'avons pas essayé de refaire ***Arachnophobie*** *qui n'est absolument pas effrayant. Si une araignée vous grimpe dessus, c'est seulement pour vous mordre. La peur naît uniquement du contact avec l'animal. Par contre, nos tiques sont suffisamment grosses pour enfoncer une porte ; elles constituent une horde de monstres autrement plus conséquents que les araignées. Sous cet angle,* ***Ticks*** *est un retour aux années 50 où le cinéma fantastique regorgeait d'insectes géants. Il fallait, pour réactualiser ce type de cinéma, que nous nous mettions à la page, que nous remplacions le péril nucléaire par les risques de contamination chimique".* Voici comment le scénariste Brent Friedman présente **Ticks**, une série B autrement plus efficace qu'un **Arachnophobie** destiné aux familles. Les araignées de Frank Marshall font piètre figure face aux tiques, mutant sous l'influence de stéroïdes destinés à accélérer la croissance de la marijuana. Au fond des bois du nord de la Californie, les petits monstres s'épanouissent dans des cocons baveux avant de sévir en pleine nature. Mais ces tiques-là ne s'attaquent pas seulement aux animaux. Véritables pompes à sang, elle agressent les humains. L'assistante sociale Holly Lambert, le sociologue Charles Block, et des adolescents à problèmes, allant du Black du ghetto à l'asiatique traumatisée par un viol, subissent ainsi le siège des bataillons de tiques, poussées vers leur cabane par un incendie...
Produit par Brian Yuzna (officieusement réalisateur d'une dizaine de minutes), mis en scène par Tony Randel (**Hellraiser 2**), **Ticks** atteint son objectif. Sur un schéma au classicisme intentionnel, le film ménage des séquences gore comme n'ose pas en fignoler un **Arachnophobie**. L'autopsie d'un chien d'où surgit, façon **Aliens**, une tique très énergique malgré la seringue qui la transperce, Clint Howard (en cultivateur junkie) s'arrosant de plomb pour stopper les monstres qui slaloment sous sa peau... Le sang et la bave coulent abondamment dans cette jouissive série B au métrage serré (une heure quinze comme dans les années 50 !). Grâce à des effets spéciaux adroits et bricolés, les tiques teigneuses gagnent encore en méchanceté et leurs pointes de vitesse plantent sur la ligne de départ tous les insectes mutants vus à l'écran jusqu'à présent.

USA. 1992. Réal.: Tony Randel. Int.: Peter Scolari, Ami Dolenz, Alfonso Ribeiro, Ray Oriel, Seth Green... Dist.: Delta Vidéo. (lire articles in M.M. 82 & 87)

NEKROMANTIK 2

Depuis le premier **Nekromantik**, Jörg Buttgereit a fait des progrès considérables, cinématographiquement parlant, sans céder un pouce de terrain à ceux qui condamnent vivement son cinéma. Cette séquelle reprend l'intrigue du modèle. Une jeune femme, Monika, déterre le cadavre de son amant, l'emporte chez elle, le lave, tente de faire l'amour avec lui, avant de le démembrer, d'en manger un morceau choisi (les parties génitales) et de préserver la tête dans un but bien précis. Parallèlement à cette descente aux enfers (ou montée au paradis, c'est selon) de la nécrologie, la donzelle conte fleurette à un bellâtre. Profession : doubleur de films porno ! Balades romantiques, cinéma, fête foraine... Les amants roucoulent comme s'ils interprétaient la plus niaise des adaptations de Barbara Cartland. Jörg Buttgereit force un peu les cartes postales idylliques pour mieux choquer par la suite ; la fiancée, qui semblait avoir renoncé à son vice, est une mante religieuse, une calculatrice avide de jouir sur un sexe en cours de refroidissement...

Nettement plus à l'aise avec l'outil cinématographique que dans **Nekromantik**, nanti d'un budget plus aisé (c'est-à-dire misérable, une équipe technique de cinq personnes et un casting dont seule la comédienne principale sera payée. 4.000 francs !), Jörg Buttgereit limite les dialogues au strict nécessaire, s'attache aux gestes les plus quotidiens de sa troublante héroïne qu'il "normalise" afin de lui éviter l'étiquette de monstre. Ses contacts charnels avec le corps pourri n'en sont que plus glauques, sa fascination pour la mort sous toutes ses formes (surtout l'autopsie détaillée d'un phoque en vidéo) d'autant plus dérangeante... Ce cap, le réalisateur le franchit allègrement dans des scènes hard d'un éprouvant réalisme, loin du gore classique, dont le démembrement du cadavre et une décapitation à la scie absolument terrifiante. Mais Jörg Buttgereit ménage également de petits riens poétiques. Un lézard tombant sur le cercueil fraîchement déterré, un escargot sur le linceul de plastique bleu, des fleurs qui se fanent à vitesse accélérée... Ces détails insolites trouvent bizarrement mais naturellement leur place dans ce poème atroce et attachant.

Allemagne. 1991. Réal.: Jörg Buttgereit. Int.: Monika M., Mark Reeder, Simone Spörl, Wolfgang Müller... Dist.: Haxan Films.



Monika M., dans son nid d'amour, s'apprête à vivre une love-story bien tcharbée !

interview
Jörg BUTTGEREIT

Un cas, ce Jörg Buttgereit. En lui offrant, pour ses 14 ans, une caméra Super 8, ses parents ignoraient qu'ils mettaient là le pied à l'étrier d'un des plus culottés cinéastes underground européens. Il commence par de petites choses aussi incongrues que **Horror Heaven** (fréquenté par le monstre de Frankenstein, la momie, Dracula...), que **Captain Berlin** (une parodie des films de super-héros)... Dans **Hot Love**, Jörg Buttgereit bascule de l'autre côté du miroir des conventions. Viol, suicide, bébé zombie qui tue sa mère... Pour la première fois, le jeune réalisateur aborde un univers crapoteux, où sexe rime forcément avec mort. Un monde à son apogée dans **Nekromantik 2**.

Outre-Rhin, *Nekromantik 2* est surtout célèbre pour avoir été totalement interdit, traîné devant les tribunaux même...

En Allemagne, il n'existe pas de clause judiciaire spécifiquement liée à la liberté d'expression. Un crime est un crime et, quel qu'il soit, il doit être jugé devant un tribunal. Le procès de **Nekromantik 2** a donc débuté sans audition préalable. Les flics sont arrivés chez le producteur pour confisquer le négatif du film qu'ils ont tenté de détruire sans le moindre ordre d'une cour quelconque. Il a fallu gagner du temps, expliquer à ces types qu'il s'agissait là de l'unique copie de **Nekromantik 2**. Heureusement, ayant été prévenus à temps, nous avons pu cacher les pièces les plus importantes. Mais on s'est battu pour défendre le négatif ; les flics n'en sont pas revenus. Généralement, lorsqu'ils débarquent dans une société de distribution, le diffuseur joue l'innocent, feint d'entendre parler du titre en question pour la première fois. Nous, on croyait en **Nekromantik 2**, quitte à le défendre violemment. Aujourd'hui, la décision de justice n'est pas entrée en vigueur. De ce fait, il nous est interdit d'exploiter le film en Allemagne. Autrement dit, **Nekromantik 2** n'existe pas outre-Rhin. Il nous faut attendre le procès, on ne sait quand...



Jörg Buttgereit

Qui vous a causé tous ces ennuis ? Un justicier moralisateur, des ligues vertueuses en pleine croisade...

Un type a porté plainte contre un cinéma de Munich spécialisé dans des films qu'ignore le grand public. Ce type : une espèce de conseiller juridique qui voulait faire parler de lui, obtenir de la publicité à bon compte. C'est très bien perçu de s'insurger contre la violence de nos jours. J'ai entendu dire que ce juriste est ensuite devenu un avocat spécialisé dans ce genre d'affaires. Heureusement, il exerce ses talents à Munich et le procès se tiendra à Berlin ! L'intérêt de *Variety* pour le cas **Nekromantik 2** nous a énormément servis. Les magazines allemands se sont réveillés et ont repris l'information. *Der Spiegel* nous a même consacré un article ; son journaliste a interviewé le procureur chargé de l'affaire. Quand au responsable de tous nos ennuis, il affirme ne plus se souvenir de sa plainte !

Quelles sont les différences entre *Nekromantik* et cette séquelle ?

J'ai tenu à ce que **Nekromantik 2** ne soit pas un remake de **Nekromantik**, qu'il aille plus loin en adoptant le point de vue d'une femme. En général, les femmes sont des victimes dans le cinéma d'horreur. Je suis donc parti de ce renversement de tendance et de mes rencontres avec une véritable nécrophile, Carole Brindley qui a déjà inspiré un livre aux Etats-Unis. Les femmes apprécient **Nekromantik 2**, davantage que les hommes. En Autriche, un festival thématique sur le cinéma au féminin l'a programmé. Le public l'a aimé. Ce fut un grand soulagement pour moi. **Nekromantik 2** est bel et bien un film d'horreur féministe. En vérité, il ne se classe pas réellement dans cette catégorie de film. Mais lorsque je fatigue un peu, que je ne me sens pas le courage d'approfondir la discussion, je lui colle cette étiquette. Chaque spectateur perçoit **Nekromantik 2** à sa manière. Je ne préfère pas lui donner un quelconque label.

Les séquences d'amour avec le cadavre ont un côté romantique. N'est-ce pas paradoxal ?

Si j'avais décrit les scènes érotiques entre Monika et le cadavre de façon répugnante, puisque faire l'amour avec un corps en putréfaction est tout de même dégueulasse, vous n'auriez absolument rien éprouvé pour l'héroïne. Le romantisme permet une plus grande compréhension des personnages, une certaine implication. De plus, il permet, ainsi que l'humour, de relativiser la notion de perversité. Si vous vous complaisez dans l'horreur, les gens détournent les yeux de l'écran. N'avez-vous pas remarqué que le public hurle souvent de rire pour ne pas hurler de terreur ? D'autre part, j'ai remarqué que les médecins légistes, les croque-morts, tous ces professionnels du macabre, n'arrêtent pas de plaisanter, de pratiquer l'humour. Ils éliminent ainsi le côté abominable de leur travail en le banalisant par le rire. Récemment, j'ai visité le camp de la mort de Dachau. Sur un mur se trouve l'immense photo représentant une montagne de



Monika M. : quand sexe et sang ne font qu'un...

cadavres. Devant eux, un prisonnier juif chargé d'entasser semble attendre l'heure du déjeuner ; il semble si détaché de l'horreur de la situation. Peut-être l'indifférence est-elle la seule façon de s'en sortir quand le quotidien atteint un tel paroxysme.

Estimez-vous que votre héroïne soit une perverse, une détraquée ?

Selon moi, la perversion n'est qu'un terme que les gens mettent sur quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Je ne suis pas nécrophile, mais je ne montrerai pas pour autant du doigt ses adeptes. Il n'est pas interdit d'être gay, lesbienne ou hétérosexuel ! Dans les **Nekromantik**, je traite la nécrophilie comme une métaphore pour montrer qu'il faut s'affirmer tel que l'on est. Cette tolérance aide à aborder les autres.



Un coït fatal pour le partenaire mâle...

Vous vous déterminez donc comme un pourfendeur de tabous ?

Non, dans le sens où les tabous n'existent pas pour moi. Mais si, pour vous, j'aborde un sujet tabou, alors oui. Je désire faire bouger les choses, changer les mentalités. Je me demande quel tabou je pourrai bien briser aujourd'hui. En fait, je suis comme tout le monde. J'ai peur de mourir et d'affronter la mort de ceux que j'aime. La société ne nous a pas enseigné de réaction d'acceptation face à elle, contrairement à des peuples qu'on dit "sauvages". Certaines tribus conservent le corps momifié de leurs proches chez eux. Si je leur montrais les **Nekromantik**, ces gens n'y verraient qu'une chose très ordinaire.

Croyez-vous à la mort de l'esprit en même temps que celle du corps ? Vos films tendent à prouver que oui...

Tout dépend de votre définition de l'esprit. J'aimerais croire que l'esprit continue à exister, mais les corps pourris que je montre dans mes films me poussent à penser le contraire. Ils ne laissent guère d'espoir concernant la survie de la pensée. Je pense donc qu'il n'existe pas de vie après la mort, que notre destinée d'homme tourne vraiment à l'inutile. Je ne vois pas d'autres alternatives. C'est sans doute pour cette raison que je déprime tout le temps. La mort est incontrôlable. Je tourne des films pour, justement, me convaincre que je la domine, que je la dirige. J'ai besoin de l'explorer pour vivre. Le cinéma ne me fournit évidemment pas de réponses. La lecture, même s'il s'agit de livres très rares et très chers, guère plus. J'arrive seulement à appréhender un peu plus la mort. C'est devenu un besoin, une attirance. Je veux savoir.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

VAMPIRE

Librement adapté du poème "Annabel Lee" d'Edgar Poe, **Vampire** illustre solennellement la solitude du vampire, traînant son ennui, son blues de siècle en siècle. Alex, dans un Londres déprimant et essentiellement nocturne, fréquente assidûment une vieille bibliothèque pour s'imprégner d'une atmosphère d'une autre époque. Là, il s'éprend d'Anne, une nouvelle employée, encore sous le coup de la disparition tragique de son fiancé. Anne ressemble furieusement à Virginia, son grand amour passé et douloureux qu'il "convertit" jadis. Progressivement, les liens entre la créature des ténèbres et la bibliothécaire se resserrent, love-story perturbée par les apparitions de plus en plus oppressantes d'un sombre inconnu, Edgar (!), le mari rancunier de Virginia...
Le contraire du **Dracula** de Coppola et de toutes les visions flamboyantes du vampirisme. La réalisatrice japonaise, Shimako Sato, s'appuie essentiellement sur un tempo lent, des décors dépouillés, un refus des clichés (pas de râteliers sanglants et d'allusions à la religion). Son intérêt va vers l'histoire d'amour, la rencontre de deux êtres émotionnellement anéantis, tristes. Vers également un soin esthétique constant, un raffinement où s'intègrent mal les rares séquences sanglantes aux effets spéciaux rudimentaires. En rupture de **Warlock**, Julian Sands se donne à 100 % dans ce film de vampire minimaliste, frappé de torpeur et parfois envoûtant.

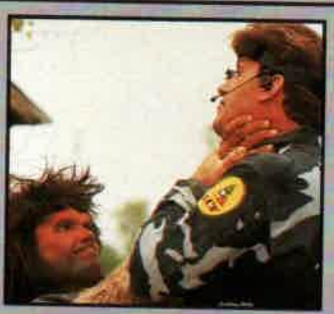


Julian Sands : vampire tragique et mélancolique en quête d'affection.

Tale of a Vampire. G.B./Japon. 1992. Réal.: Shimako Sato. Int.: Julia Sands, Suzanna Hamilton, Kenneth Cranham... Dist.: P.F.C. Vidéo. (lire articles in *Mad Movies* 79 & 81)

LES SURVIVANTS DU FUTUR

Au début du 21ème siècle, l'espèce humaine connaît de gros problèmes génétiques. Pour avoir subi l'injection d'un sérum nommé "Fontaine de jouvence" qui devait prolonger leur durée de vie et leur assurer un état physique excellent, une partie de l'humanité endure des mutations. Les victimes de la "Fontaine de Jouvence", les Récessifs, sont désormais des brutes épaisses, des espèces d'hommes de cromagnon dont la force égale la férocité, peuplant la majorité d'une planète livrée à la sauvagerie. Les survivants vivent dans une ville protégée par un champ de force, Island City, oasis fréquentée par une élite disciplinée. Ses citoyens portent en effet un sorte de pierre dont la couleur varie selon le code génétique. Island City est mis en émoi par la disparition d'un membre de la Recessive Action Force dont l'espérance de survie n'est que de 48 heures. Le Commandant Tom Valdoon, le Dr. Samantha Helding, le semi-Récessif Gregg 23 se lancent à la recherche du disparu...



Le Récessif et le soldat d'élite : la guerre du feu contre la guerre des étoiles.

Situé quelque part entre **L'Age de Cristal** et **Max Mad 2**, **Les Survivants du Futur** trahit immédiatement sa condition de téléfilm par une réalisation plate et conventionnelle, des séquences d'action non-violentes du fait que les protagonistes n'utilisent que des armes non-mortelles. Ainsi, le côté "1984" des lois en vigueur à Island City disparaît au profit de vagues intrigues sentimentales guidées par l'ADN des amants. Surveillé par ses producteurs, le réalisateur gomme la noirceur du tableau futuriste au profit d'une anticipation aseptisée, propre, y compris dans la description de la dégénérescence des Récessifs.

Island City. USA. 1993. Réal.: Jorge Montesi. Int.: Kevin Conroy, Brenda Strong, Eric McCormack, Pete Koch, Constance Marie... Dist.: Warner Home Vidéo.

MONOLITH

Dans **Shadowchaser**, John Eyres mêlait **Piège de Cristal** à **Terminator**. Dans **Monolith**, il additionne **Rencontres du Troisième Type** et **Hidden**. Ces opérations fonctionnent plutôt rondement, sans originalité bien sûr, mais avec savoir-faire. Bien documenté, John Eyres s'inspire des programmes secrets du gouvernement américain sur les enquêtes relatives aux O.V.N.I., programmes classés Secret Défense depuis 1948. Ses investigations partent de l'assassinat d'un gamin par une scientifique russe affirmant qu'il était déjà mort avant qu'elle ne l'abatte ! Les flics Tucker et Flynn en perdent leur latin, mais l'intervention de Villano, patron du Département de Recherches Historiques, les dirige dans une direction inédite de mémoire de policier. Malgré les pressions, puis les tentatives d'assassinat, Tucker et Flynn découvrent que l'agence gouvernementale étudie de près un extraterrestre qui passe d'un corps à l'autre, qui décoche des boules de feu à ses adversaires. Forfuitement, l'alien belliqueux file à l'anglaise, droit vers sa navette spatiale...
Monolith démarre comme un buddy-movie dans la tradition, avec portrait de deux policiers comme chien et chat, la jolie et têtue Flynn et le tout aussi têtu Tucker. Un duo bien rodé, plus performant que les effets spéciaux optiques d'*Introvision* (coproducteur du film), trop ambitieux en regard des moyens investis. Malgré ses imperfections, **Monolith** reste une honorable série B où John Hurt compose un méchant haïssable à souhait. Meilleur moment du film : lorsque Bill Paxton passe à tabac l'un des sbires de Villano, jusqu'à le menacer de lui couper la tête avec un ascenseur. Un ascenseur d'où sort sa comparse Flynn. Un bel exemple de complicité.



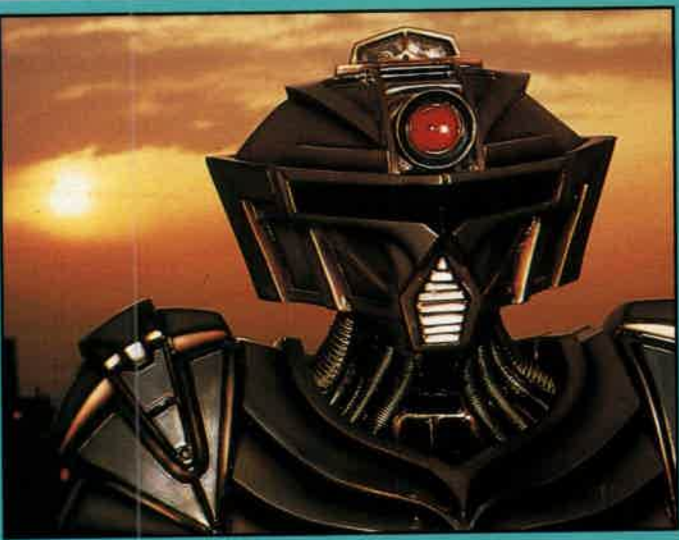
Une victime possédée par un extraterrestre belliqueux.

Monolith, ex-Tucker and Flynn. USA. 1992. Réal.: John Eyres. Int.: Bill Paxton, Lindsay Frost, John Hurt, Louis Gossett Jr., Paul Ganus, Musetta Vander... Dist.: Delta Vidéo.

A.P.E.X.

On se croirait à l'intersection de James Cameron et Philip K. Dick, dans un 2073 virtuel acculé à l'apocalypse par l'intrusion d'un robot exterminateur de virus en 1973. Testé dans une région désertique des Etats-Unis, le cyborg croise des hippies, dérègle le cours du temps, poursuivi par le scientifique Nicholas Sinclair. D'une porte temporelle à l'autre, Sinclair revient à son point de départ, un 2073 ravagé à la **Terminator** où les hommes non contaminés luttent contre des légions de robots qui interviennent un à un (pour des raisons économiques il va sans dire). Sinclair rentre dans la peau de ce lui-même virtuel, membre d'un commando d'élite composé de balèzes patibulaires. Il monte une expédition pour rejoindre le laboratoire d'où il pourrait rétablir le cours normal du temps. Egalement à ses côtés, Natasha, son épouse dans une dimension parallèle...
Phillip Roth, malgré les rudes contraintes d'une bourse plate, illustre très honorablement cette histoire de parodoxe temporel. Evidemment, l'influence dans les premières minutes de **Terminator 1** et **2** saute aux yeux, ainsi que l'aspect marine façon **Aliens** des combattants. Mais les cyborgs font bonne figure, leur bond, via des images de synthèse, tout autant... Un peu cheap sans doute, mais très plaisant pour l'amateur éclairé de science-fiction.

USA. 1993. Dir.: Phillip J. Roth. Int.: Richard Keats, Mitchell Cox, Lisa Ann Russell, Marcus Aurelius, Adam Lawson... Dist.: F.I.P./ Delta Vidéo.



L'A.P.E.X. : un cyborg dans la lignée des machines infernales de James Cameron.

interview
Phillip J. ROTH

Final Experiment, **A.P.E.X.**, et bientôt **Digital Man**, **Space Marine**, **Hard Drive**. Le réalisateur Phillip J. Roth se voue essentiellement à la science-fiction, et plus particulièrement aux robots de tout gabarit. Dans le cadre de la compagnie de production *Green Communications*, il emprunte les sentiers de **RoboCop**, **Terminator** et cie. Avec conviction et honnêteté, malgré des dollars parcimonieusement dépensés, apportant ses propres variantes à des histoires qu'il écarte adroitement du plagiat bêta...

Vous avez tourné coup sur coup *Final Experiment*, *A.P.E.X.* et *Digital Man*, trois films consacrés à des cyborgs. Pourquoi cet intérêt ?

Ces films permettent d'étendre la réflexion sur le devenir de l'humanité à des niveaux différents. **Final Experiment** décrit la corruption d'un handicapé transformé en robot. **A.P.E.X.** s'écarte de cette association de l'homme et de la machine. Les robots n'y sont que des armes, des machines de guerre, des soldats du futur. On est proche du premier **Terminator**. Dans **Digital Man**, que je termine actuellement, le héros est une espèce de super-cyborg. Recouvert d'une armure métallique, bardé d'armes, il ne possède rien d'humain, surtout lorsqu'il affronte d'autres cyborgs. Le film s'oriente vers **Blade Runner** lorsque le Digital Man se débarrasse de son artillerie. Il est cyborg mais l'ignore. **Final Experiment**, **A.P.E.X.** et **Digital Man** explorent les diverses facettes de la robotique cinématographique.



Un trio de balèzes sur-armés en passe de rétablir le cours du temps.

Sur quelle base êtes-vous parti pour façonner les cyborgs ? Ils ont un look très rococo...

Au départ, nous étions très ambitieux concernant les cyborgs d'**A.P.E.X.** Au fur et à mesure que le scénario se modifiait, que nous nous rendions compte des dures réalités budgétaires, l'aspect et les fonctions du cyborg changeaient. Les premières esquisses décrivaient une sorte de robot-ninja, vif et combatif. Nous avons finalement abouti à un robot-soldat, efficace et pragmatique, assez éloigné de la première version qui pouvait grimper au mur, tourner en l'air comme les robots des mangas japonais. Il ressemblait à une sorte d'araignée métallique. Toutefois, malgré le peu de moyens dont nous disposions, nous avons tenté de nous écarter du look des cyborgs habituellement à l'écran. Nous avons beaucoup investi dans la cuirasse en fibres de verre, une matière coûteuse, et dans l'harmonie du design. Par contre, c'était l'enfer pour les deux comédiens dans l'armure. Ils ont jeté l'éponge en très peu de temps, la chaleur leur étant insupportable. Nous nous sommes rabattus sur des athlètes, des spécialistes de la course de fond. Ils étaient plus endurants, plus habitués à supporter des températures infernales.

Réaliser des films de science-fiction avec des budgets inférieurs à quatre millions de dollars relève de l'exploit. Comment vous en tirez-vous ?

Généralemement, à Hollywood, un film de science-fiction est tourné par trois ou quatre équipes qui travaillent parallèlement, l'une sur les effets spéciaux, l'autre sur les cascades, la troisième avec les comédiens... Sur **A.P.E.X.**, nous ne bénéficions que d'une équipe, et réduite avec ça. Donc, en tant que metteur en scène, je devais autant prendre en charge les problèmes d'effets spéciaux que le jeu des acteurs. Les films avancent à la vitesse dictée par votre budget. L'argent rend les choses plus faciles. Mais les grosses productions ont également leurs difficultés ; il est toujours plus difficile de faire avancer un éléphant qu'une souris. Sur un budget modeste, c'est le temps qui manque le plus. Produit par un studio, **A.P.E.X.** aurait obtenu quinze semaines de tournage. Produit par *Green Communications*, il n'en a eu que sept ! De plus, un **Terminator 2** bénéficie d'une logistique qui nous est interdite. Par exemple, pas d'hélicoptère pour grimper au sommet d'une montagne. Nous avons dû y monter à pieds, dans la neige de surcroît puisque nous avons démarré les prises de vues au tout début de l'hiver. Nous avons attendu que la neige fonde pour continuer le travail. La préparation prend une importance capitale dans un film de science-fiction sans grands moyens. Dans **A.P.E.X.**, nous avons constamment ajusté les effets spéciaux au budget. Pas question que l'on arrive sur le plateau et que l'on déchante à bricoler des robots dont on verra la fermeture Eclair à l'écran. Nous nous sommes aussi beaucoup consacrés à la recherche d'extérieurs, les coûts de location d'un plateau étant exorbitants. Six mois nous ont été nécessaires pour les trouver, et ils ne nous ont rien coûté ou presque !

De *Final Experiment* à *A.P.E.X.*, vous avez fait des progrès assez considérables, y compris dans la manière de raconter une histoire pour le moins tordue...

Final Experiment est un tout petit film qui n'aurait jamais intéressé un studio. L'histoire d'**A.P.E.X.** s'avère plus intéressante, plus complexe. Il faut bien suivre pour ne pas être largué au bout de dix minutes ! Dans ce sens, le film se différencie des productions plus importantes qui mettent l'accent sur des scénarios linéaires, dans lesquels vous vous retrouvez immédiatement, même après avoir quitté la salle un quart d'heure. Dans cette optique, **A.P.E.X.** n'est pas évident à visionner en diagonale. De 1973 aux deux 2073 virtuels, c'est facile de s'y perdre. Si je me consacre de nouveau à un film sur les paradoxes temporels, je simplifierai les données. L'une des deux époques visitées sera la nôtre. Cela évitera les confusions. Le public demande un point d'ancrage dans une période qu'il connaît parfaitement. C'est pourquoi les deux **Terminator** fonctionnent si bien auprès des spectateurs.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

LES OISEAUX II

"*Vous ne pourrez faire que des comparaisons négatives. Mais, d'une certaine façon, cela fait partie du défi que nous avons à relever*" explique d'emblée Rick Rosenthal. Ou expliquait plutôt, car le réalisateur de **Bad Boys** et d'**Halloween 3** maudit aujourd'hui cette séquelle du chef-d'œuvre qu'Alfred Hitchcock tourna en 1964. Il la renie au point de se cacher sous le pseudonyme d'Alan Smithee, prête-nom à usage exclusif des cinéastes brimés par leur producteur. Il n'y a, en effet, pas de quoi être fier de cette suite pitoyable, de ce tome 2 qui, dès l'écriture du scénario, s'annonçait sous les pires auspices. Un script qui, en fait, ne fut jamais terminé. **Les Oiseaux II** stoppe ainsi là où il aurait dû commencer. Les responsables des effets spéciaux ont beau dire qu'ils ont utilisé les mêmes volatiles mécaniques qu'Hitchcock, le casting a beau se gargariser de la présence de Tippi Hedren dans la peau d'une commerçante insulaire, **Les Oiseaux II**, téléfilm pour le câble, s'apparente à la pire des séquelles des **Dents de la Mer**. Provoquée par Tippi Hedren elle-même (elle parvint à convaincre Patricia Hitchcock, fille



Tippi Hedren et un corbeau qui vole plus bas que *The Crow*.

du Maître, de vendre les droits d'une prolongation aux **Oiseaux**), cette triste entreprise se déroule sur Gull Island, paisible île où Ted et May Hocken espèrent trouver repos et calme en compagnie de leurs deux filles. Tandis que Ted, universitaire en manque d'inspiration, soupçonne sa femme de flirter avec son employeur, des milliers d'oiseaux se rassemblent. Ils font quelques victimes avant de fondre sur Gull Island. L'assaut final des mouettes, corbeaux et pigeons ne donne pas grand chose et pousse surtout à ricaner de la comparaison avec les fastes d'antan. Le ridicule, la mollesse et l'étriqué prennent le dessus sur l'inquiétant, la terreur pure. La figuration animale n'inspire qu'indifférence et les personnages humains un profond sentinent d'ennui. Que le fantôme d'Alfred Hitchcock vienne tirer par les pieds les coupables de cet acte de haute trahison.

Bird's II : Land's End. *USA. 1993. Réal.: Alan Smithee (alias Rick Rosenthal). Int.: Brad Johnson, Chelsea Field, James Naughton, Tippi Hedren, Jan Rubes... Dist.: CIC Vidéo.*



Quand Tony Kreutzer (Robert Loggia) fait la démonstration du réalisme de ses hologrammes.

WILD PALMS

Très ambitieuse cette mini-série, inhabituelle dans le cadre vermoulu de la télévision américaine. Elle aligne les pouvoirs à venir de la télévision, l'abrutissement des masses par l'image, les pseudo-religions façon scientologie de Ron Hubbard pour, dans les dernières minutes, reconstituer une famille désunie, aspirant au retour à une Amérique rurale, calquée sur les tableaux du peintre Norman Rockwell, où il fait si bon vivre dans le cocon des valeurs fondamentales. ***Wild Palms*** ou comment, via une science-fiction à peine marquée, aboutir à un message passéiste.
Los Angeles, 2007. L'avocat d'affaires Harry Wyckoff quitte brutalement son employeur suite à l'apparition de Page Katz, un amour de jeunesse dont il était sans nouvelles depuis quinze ans. Page le supplie d'enquêter sur la disparition de son fils. Par son intermédiaire, Harry accepte un peu plus tard le poste de directeur commercial de la chaîne *Channel 3*. Révolutionnaire cette chaîne. Son émission vedette, "Les Fenêtres du Culte", permet, grâce à un système holographique tri-dimensionnel, de projeter ses intervenants dans le salon des téléspectateurs... Grand démiurge de *Channel 3*, et des sociétés *Wild Palms* et *Mimmecom*, le sénateur Tony Kreutzer entreprend le contrôle pur et simple des esprits, des rêves de la moitié du globe. Les rebelles à sa philosophie, la Synthiotique, seront éliminés. Progressivement, après avoir goûté au pouvoir et à l'argent, Harry Wyckoff rejoint les rangs de la résistance, les Camarades, pour combattre ce pouvoir embryonnaire et fasciste que la greffe d'une puce électronique, dans le cerveau même de Tony Kreutzer, doit installer. Mais le transfuge n'est pas au bout de ses surprises. En plus des représailles d'une milice privée, de l'assassinat de proches, il affronte une totale remise en cause de ses certitudes les plus inébranlables : l'identité de son père, la paternité de son "fils" Coty, véritable "monstre" devoué à la Synthiotique, les cruelles forfaitures de Josie, sa prétendue belle-mère, Impératrice Rouge et sœur très protectrice de Tony Kreutzer...
Adapté d'une bande dessinée par le romancier Bruce Wagner, ***Wild Palms*** se divise en six segments (trois cassettes), très homogènes dans la mise en scène malgré l'intervention de quatre réalisateurs. Très littéraire dans sa trame dont les pièces disparates finissent par s'assembler d'elles-même, ***Wild Palms*** débute comme une transplantation de ***Twin Peaks*** dans un monde imperceptiblement futuriste. Un ***Twin Peaks*** fortement teinté de Ionesco, le rhinocéros apparaissant dans les cauchemars d'Harry Wyckoff renvoyant directement au célèbre dramaturge surréaliste... Petit à petit, le sentiment



Page Katz (Kim Cattrall) et Harry Wyckoff (James Belushi) : des retrouvailles mouvementées.

d'emprunt à David Lynch se dissipe. ***Wild Palms*** s'affirme à travers une intrigue complexe, tentaculaire, où fourmillent des protagonistes aussi singuliers que Chickie Levitt (un paraplégique inventeur de lunettes capables de transporter dans une réalité virtuelle terrifiante de réalisme), un crooner suave doublé d'un très redoutable homme de main, Elie Levitt (qui écoute la radio parce qu'elle ne présente pas les mêmes risques que la télévision), un peintre homosexuel dont la cécité est limitée par des verres fumés directement connectés au cortex de son cerveau... Une faune singulière qu'on croirait importée d'un livre de Phillip K. Dick. Malgré une esthétique trop banalement télévisuelle pour un contenu aussi riche que novateur et une musique au synthétiseur très ordinaire de Ryuichi Sakamoto, ***Wild Palms*** sort agréablement de son cadre initial et pose quelques questions graves. Même si les solutions au problème donnent souvent dans le populisme rétrograde, il a le mérite de soulever un lièvre.
Pour la petite histoire, apparaissent furtivement dans la série et dans leur propre rôle, le romancier de science-fiction William Gibson et Oliver Stone, ici producteur, discutant quinze ans après des thèses périmées de son **J.F.K.**.

USA. 1993. ***Une Vie sans Histoires.*** *Réal.: Peter Hewitt.* ***Un Monde Etrange.*** *Réal.: Keith Gordon (part. 1) & Kathryn Bigelow (part. 2).* ***Fantômes.*** *Réal.: Keith Gordon (part. 1) & Phil Joanou (part. 2). Int.: James Belushi, Dana Delany, Kim Cattrall, Robert Loggia, Angie Dickinson, Ernie Hudson, David Warner, Brad Dourif, Ben Savage, Nick Mancuso, Bebe Neuwirth, Robert Morse, Bob Gunton... Dist.: Delta Vidéo.* (lire également article in *Mad Movies* 84).

HOMMAGE

De *Mad Movies* où il a débuté, au *Cinéphage* où il a écrit ses derniers textes, Bernard Lehoux n'a pas eu de mal à exprimer son grand talent de journaliste que ce soit dans la presse (*Starfix, 7 à Paris, L'Echo des Savanes, Rolling Stones, Actuel, Spécial USA, Impact, Ciné News*), à la radio (*Nova*), ou à la télévision ("Drevet vend la mèche", "Rapido", "Bizarrozoom"). Hémophile, il a été contaminé en 1985 par une transfusion sanguine et avait choisi de vivre sa séropositivité dans le secret. Bernard Lehoux est mort le 10 juillet 1994 des suites du SIDA. Il avait 34 ans. Nous avons demandé à une partie de ceux qui ont connu Bernard, ou travaillé avec lui, de lui rendre un dernier hommage.

Bernard Achour (*RFI*) : Bernard, juste deux mots depuis le bled où je passe mes vacances pour te dire que je suis tombé cet après-midi sur une pochette de disque qui va te plaire. Le groupe s'appelle 883 (prononce "otto otto tré" en roulant le "r"), et l'album s'intitule "Hanno ucciso l'Uomo Ragno". En français : "Ils ont tué l'homme-araignée". La culture *Marvel* rencontre la variété ritale. Sympa, non ? Je n'ai pas pu résister, je te l'ai acheté. N'empêche : "Ils ont tué l'homme-araignée". Un de tes héros préférés. Ils l'ont tué. Assassiné. Les salauds.

Didier Allouch (*Mad Movies*) : Avant de débuter dans ce boulot, j'avais trois exemples, trois journalistes modèles. Bernard était l'un d'eux. Il était devenu mon copain. A cause d'une bande de charognards, il est parti. Il me manque.

Gilles Boulenger (*Le Cinéphage*) : Bernard : "C'était vachement court !". Moi : "On a quand même eu une demi-heure ! De toute façon on le reverra à Paris...". C'était le 21 mai 1994, vers 16 h 45, une fois l'interview de Quentin Tarantino bouclée. Un mois et demi plus tard, Bernard disparaissait. Et jamais nous ne referons une interview de son pote Quentin avec lui... So long Mr. White.

Marie-Agnès Bruneau (*Médiasphères*) : Je vous promets, ce n'est pas de la paresse. Pour écrire ce petit bout de texte, j'ai bien galéré. Les résultats étaient plutôt nuls - tantôt académiques, tantôt larmoyants - rien de tout cela n'aurait convenu à Bernard. Alors voilà juste des mots, des adjectifs, sur powerbook. Un style imagé - pimenté, un ton (de voix aussi) - une façon d'écrire, de parler, de bouger. Persuasif - irrésistible ...un goût sélectif. Redoutable parfois. Chieur - épuisant - insupportable - grinçant - insulteur de taxis. Eclate - fiesta - fun - destroy - provoc - oiseau de nuit ...Rock n'roll. A l'image de ce qu'il aimait, Bernard était et restera un personnage "culte", et pas seulement pour moi.

Julien "Tas de Viande" Carbon (*Le Cinéphage*) : Bernard Lehoux était un homme de goût. Il aimait le cinéma, les polars, les comics, les femmes et la nuit. Et pas forcément dans cet ordre. Il était mon ami, mon modèle, mon bon maître. Ce grand frère que je n'ai jamais eu. Bernard, je voudrais te dire que nous attendrons toujours de lire "Atonium", ce roman que tu rêvais d'écrire. Que "Magic Team", cette série que nous préparions, vivra. Et encore un million de choses. A bientôt "sensei". Dans un endroit fait pour nous, où les jolies investigatrices de l'Occulte s'habillent en cuir moulant, et où on écluse des X.O. en pissant sur les taxis...

Gérard Delorme (*Première*) : Pas besoin d'avoir connu Bernard Lehoux pour savoir qu'il n'était pas le discret de la bande. En lisant ses textes, on pouvait entendre sa voix, puissante et autoritaire, énoncer des opinions définitives à coup d'expressions pittoresques. Pour ceux qui le connaissaient, il était devenu une référence incontournable, qu'il s'agisse de confronter des avis en sortant d'un film, d'évaluer une nouvelle pièce de collection, ou de concourir au titre du fêtard le plus excessif. Par dessus tout, il laissera le souvenir de quelqu'un qui a vécu en toute circonstance avec une intensité rare. Et si jamais il m'arrive dans des moments de faiblesse d'être tenté par la fuite ou l'abandon, il me suffira de penser à lui, et je serai certain de trouver l'énergie nécessaire de continuer.

Jean-Michel Dupont (*Ciné News*) : Il y a quelques mois, au terme d'une soirée d'anniversaire bien arrosée, Bernard Lehoux nous contait une histoire confidentielle, à moi et au cadavre d'une bouteille de whisky qu'on venait de fusiller. C'était le scénario de l'épisode pilote d'une série fantastique à laquelle il travaillait dans le plus grand secret avec une poignée de collègues journalistes. (...) Ces mystérieux vampires finiront-ils par voir le jour ? C'est ce que peuvent souhaiter tous ceux qui admiraient sa plume habile et sa passion contagieuse pour le fantastique. Et surtout son humour : cet humour de sniper dans lequel excellent ceux qui n'ont rien à perdre. Grâce aux bons soins des médecins maudits de la transfusion sanguine, Bernard vivait en sursis depuis plusieurs années. Ce secret-là, il l'avait bien gardé, nous ménageant comme chute de sa propre histoire cette surprise dont on se serait bien passé, mais qui était le prix de sa dignité.



Jimmy Frachon (*Mygale Films*) : Ce matin, mon ami Bernard m'a envoyé un fax : "8h, entraînement avec Bruce Lee, 12h déjeuner avec Perkins et sa mère, 14h initiation aux cascades équestres avec Peckinpah - c'est drôle de tomber au ralenti et ma jambe va mieux ! - 16h goûter avec Pinocchio et partie de pêche avec Robert Shaw, 20h dîner chez les Tracy et nuit avec Lady Penelope. Demain, Marty Feldman vient me chercher pour déjeuner avec Cushing qui vient d'arriver. Grosses bises et à très bientôt !". Vous voyez, mon ami Bernard est vraiment quelqu'un de très Haut placé !

Henri Gigoux (*Canal +*) : C'était juste après la projo de presse de **Last Action Hero**, un soir d'été. On avait mangé dans une brasserie avec la douzaine de journalistes qui ne prenaient pas de vacances et Bernard m'avait demandé de prendre un dernier verre chez lui. Nous avons parlé de James Bond jusqu'à une heure avancée et à l'aube nous nous sommes demandés, si nous ne pouvions conserver qu'un seul film de la série, lequel nous choisirions. Bernard se prononça sur **On ne Vit que deux Fois**.

Guy Giraud (*Mad Movies*) : Bernard était sympa, marrant... Il était aussi extrémiste et insatiable, poussant la fête jusqu'à son paroxysme et jusqu'aux critiques. Je lui ai posé, des fois, ce vaseux "Pourquoi ?" de fin de soirée en tentant de finir le dernier verre. La funeste réponse, que lui seul connaissait et gardait secrète, explique ceci, mais obscurcit cela. La fête et le plaisir n'ont jamais détruit la vie, bien au contraire ils la construisent et la font perdurer au-delà du reste. Patron, la même chose !

François Guérif (*Rivages*) : Bernard Lehoux avait du talent. Il en fallait beaucoup pour faire coucher James Ellroy dans une baignoire, avec de fausses traces de sang sur le carrelage. Il en fallait autant pour filmer le mariage de Robin Cook sans tomber dans le folklore. Ellroy-Cook : c'est dire si Bernard avait du punch et de l'authenticité. Mais il était plus qu'un bon journaliste : un ami. Et cette amitié-là, personne, jamais, ne pourra l'oblitérer. Ellroy-Cook : je les cite tous les deux car Bernard était fier d'être complice avec eux. Aujourd'hui, Robin est mort. Et James m'a dit, à propos de Bernard : "God bless him". Dieu bénisse en effet Bernard, et Robin. Ils sont au-delà des mots. Mais je ne suis pas sûr qu'ils ne peuvent pas les entendre.

Vincent Guignebert (*Mad Movies*) : Talentueux, irrésistible, plein d'esprit, élégant, charismatique, passionné, érudit... C'était pour moi le jaloux Bernard public. Fêtard, déconneur, bagarreur, queutard, complice, insatiable... C'était pour moi l'indispensable Bernard de groupe. Insomniaque, fatigué, indécis, emmerdeur, dépendant, pudique... C'était pour moi le mystérieux Bernard intime de ces derniers mois, qui s'enfilait un whisky en claironnant "Pouêt pouêt" quand on lui demandait "Pourquoi ?". Ces trois Bernard que je connaissais vivaient pleinement, avec leurs qualités et leurs défauts. Le quatrième, celui que je n'ai pu connaître, celui qui a été empoisonné, celui qui est mort, continue néanmoins de vivre à travers deux mots qui sont devenus pour moi des réalités : souffrance et courage.

Vincent Lebrun (*Canal +*) : Quelque chose est arrivé. Qui t'a fait la peau sans qu'on s'en aperçoive. Et que tu as subi avec une pudeur et un courage qui nous ont tous cloué sur place. Les mots sont faibles pour exprimer tout notre dégoût des irresponsables qui t'ont conduit où tu es. Consolons-nous en nous disant que tu as certainement rejoint le paradis des cartoons, que tu batifoles avec Koko le clown et le petit loup gris et qu'en attendant qu'E.T. te guérisse de son doigt magique, tu iras affronter Vincent Price et Peter Cushing au poker. Tape dedans, Bernard !

Christophe Lemaire (*Le Cinéphage*) : Bernard, je l'ai connu voici un peu plus de dix ans, à l'époque où nous nous amusions respectivement à écrire pour *Starfix*. Il a toujours fait partie de ces potes journalistes avec lesquels je me suis toujours amusé, que ce soit au travail (*Le Cinéphage, 7 à Paris*) ou dans la vie privée (gang bang, partouze... non, je blague, c'est juste pour le faire marrer). Bernard, dit "Chien jaune" ou "Alf", possédait surtout quelque chose d'exceptionnel qui façonna son charisme : il avait la "tchatche" Audiard. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour faire une remarque ou lâcher une vanne, on avait l'impression d'entendre des bouts de dialogues sortis droit des **Tontons Flingueurs** ou des **Barbouzes**. Dans le genre justement, Bernard ne m'avait jamais autant estomaqué et fait rire que ce soir de restau où, exaspéré d'attendre son plat qui n'arrivait pas, il agrippa la pauvre serveuse en lui gueulant dessus tout fort : "Le carpaccio, c'est quand tu veux ma salope !". Vous ne me croirez peut-être pas, mais la serveuse a ri. C'était ça Bernard.

David Martinez (*Le Cinéphage*) : Bernard Lehoux n'a jamais été journaliste. Il n'a jamais écrit d'articles. Seulement des lettres d'amour. A Diana Rigg enflammées, à James Bond exaltées, à Eastwood, Django, Bruce Lee, Batman, Jason King : toujours passionnées... Une culture qu'il n'a cessé d'aimer et de défendre avec tout son cœur et toutes ses tripes. Une culture qu'on ne peut aimer que comme ça. Après l'avoir lu et admiré pendant des années, j'ai finalement eu la chance de le rencontrer, puis de devenir son ami. J'ai même eu l'honneur de co-signer un article avec lui. J'aimerais être un jour capable de transmettre aux autres ce qu'il m'a transmis. J'aimerais avoir ce jour la même foi que lui, la même rage d'aimer. On dit que c'est toujours les meilleurs qui s'en vont les premiers. C'est vrai... Et une fois de plus Bernard s'est démerdé pour être le meilleur.

Patrick Nadjar (*Haxan Films*) : Quand j'ai appris que Bernard nous avait quittés, je me suis dit que ce n'était pas possible et injuste. Nous qui sommes bercés par un univers magique, le cinéma, sa mort nous a rappelés à la dure réalité de la vie. Bernard était l'un des journalistes français les plus connus du cinéma fantastique, un homme mordant la vie à pleines dents et toujours à l'affût d'un cinéma innovateur, en particulier celui de Hong Kong. Avec sa perte, ce n'est pas un ami que nous avons perdu mais un frère. Mais Bernard, comme Brandon Lee, est victime d'un crime, victime de cette putain de contamination de sang.

Comme le héros de **The Crow**, Bernard est immortel. Et lorsqu'on se retrouve entre amis pour parler de notre passion ou qu'on voit des films, on sait que notre ami Bernard est toujours avec nous.

Danièle Parra (*Le Mensuel du Cinéma*) : Les mots sont pour moi impuissants... Je préfère les silences, ces silences qui nous ont si souvent rendus joyeusement complices. Bernard, je sais que tu me reçois cinq sur cinq.

André-Paul Ricci (Attaché de presse) : Bernard, en bonne place parmi mes amis, au générique du film de ma vie. Veille sur nous, on en a bien besoin.

Estelle Ruet (*Télé K7*) : La vie ne m'a guère laissé le temps de connaître Bernard, mais il restera pour moi celui qui savait, en toute occasion, me faire oublier ma mauvaise humeur.

Matthia Sanderson (*Extérieurs Nuits*) : Bernard Lehoux ne verra ni le prochain Scorsese, ni le prochain Carpenter, ni le prochain John Woo ; il ne lira ni le prochain James Ellroy, ni la suite des aventures de Bannerman ; il ne saura rien des projets à venir de Matt Grœning ou de Frank Miller... C'est dégueulasse et profondément injuste. Et pendant ce temps, des gens bien intentionnés, qui, certainement accordent moins de prix au prochain Scorsese ou au prochain James Ellroy que Bernard Lehoux pouvait en accorder, ici ou là, dans la presse ou le prétoire, demandent, au nom de la cohésion sociale et du respect des valeurs républicaines, à ce que cette "affaire de sang contaminé" soit classée une bonne fois pour toutes. Comme si la plus belle ignominie de cette fin de siècle pouvait être classée au même titre qu'une "affaire Carlos" ou "affaire "OM-Valenciennes". C'est injuste et profondément dégueulasse.

Robert Schlockoff (Attaché de presse) : Quelques souvenirs : Bernard me présentant Mike Zeck pour l'affiche française de **Punisher**, me parlant avec enthousiasme de ses rencontres avec Harvey Keitel et Abel Ferrara, me sélectionnant sur son scope les "bastons shotguns" de **Better Tomorrow**, et me confiant ses réflexions sur le dernier Michele Soavi... Mais surtout, une rage impuissante et une peine infinie et puis tout de même l'espoir que chacun de nous consacre enfin plus de temps à ceux qui nous sont chers, comme Bernard pouvait et savait l'être pour le cinéma et les livres, mais avant tout pour ses amis et ses proches...

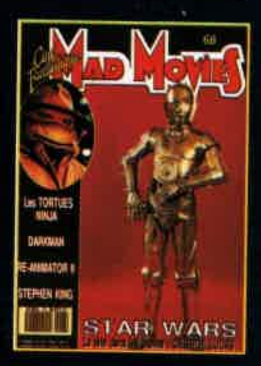
Frédéric Temps (L'Etrange Festival) : Que signifie la présence de Joe Don Baker dans le rôle d'un privé pour le **Cape Fear** de Scorsese ? Pourquoi Deborah Kerr devient-elle nonne dans **Casino Royale** ? Pourquoi le **Philadelphia Experiment** de Stewart Raffill n'est qu'un repompage du **OK Neron** de Mario Soldati ? Tant de réponses avec lesquelles Bernard est parti en ce début d'été. La grande dame noire n'est pas joueuse et trouve aujourd'hui refuge du côté de la médecine. Bernard a toujours raison, quelques Silver bullett se perdent. Pourra-t-il les tirer lui-même ? Aujourd'hui la cinéphilie est en voie de disparition, celle trop soudaine de Bernard en est la preuve. Fin de transmission.

Marc Toullec (*Mad Movies*) : Salut l'ami. Y'a des fois, comme ça, bien au-delà du sentiment d'injustice, de départ prématuré, l'on regrette de ne pas avoir su, de ne pas avoir su savoir. De ne pas avoir cherché à savoir. De ne pas avoir compris certains signes à peine esquissés. Certains regards. De ne pas avoir gratté le vernis de la pudeur. De ne pas avoir davantage accompagné. "Des regrets" comme chante Alain Souchon. Et des souvenirs, des images dont je préfère garder les meilleures. Celles d'avant le commencement de la fin. Celles d'un Bernard doucement flegmatique, passionné, goguenard, fêtard, épicurien. Tiens à propos, là où tu es, les filles sont comment ? Et les boutiques de manga ? Les officines de vidéo bien pourvues en incunables crypto-ésotériques ?... On bâtit tous notre paradis ici bas. Le tien n'est pas mal du tout.

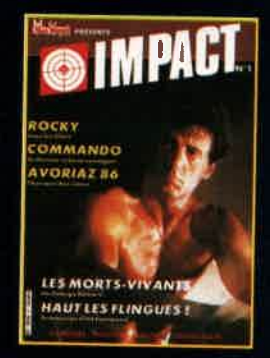
Patricia Lasou, Sylvie Debacker, Patricia Riquet (Festival du Film d'Action et d'Aventure de Valenciennes) : Son enthousiasme, sa passion communicative pour le cinéma et pour un genre en particulier, sa jeunesse, sa générosité nous l'ont fait aimer. Tu nous manques, Bernard.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Entr. Robert Englund, Frankenhooker, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Robocop II, Freddy V, Flesh Gordon II...
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Arnold, C. Norris, Cabal, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui

ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83
84 85 86 87 88 89

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ZE CRAIGNOS MONSTERS LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS

← FLESH GORDON

1974. U.S.A. De Howard Ziehm et Michael Benveniste. Avec Jason Williams, Suzanne Fields, John Hoyt.

Evidemment, ça délire pas mal. Flesh Gordon, Dale Ardor et le Pr. E. Jakul, à bord de leur phallofusée, traversent la déconosphère et apornissent (si, si...) sur la planète Porno qui nous braque depuis peu son perfide rayon du sexe transformant tous les Terriens en bêtes lubriques. Oui, oui, même les gens de *Télérama* ! Après une rencontre avec les redoutables pinosaures, nos héros pourront se mesurer à "Sa Protubérance, le Grand Dégénéré Wang", dictateur de ce monde voué au stupre.
Ils lutteront encore contre les robots violeurs à l'organe en forme de foret (et pas des forets vierges, croyez-moi...), et aussi contre ce monstre, Dieu de toutes les perversions et symbole mystique de la planète Porno qui, lui, a une fâcheuse tendance à se prendre pour King Kong. Sur le plateau, les animateurs l'avait surnommé Harryhausen. Comme quoi on peut délirer ferme et respecter quand même les vraies valeurs...

LES ORGIES DE FRANKENSTEIN 80 →

1973. Italie. De Mario Mancini. Avec John Richardson, Gordon Mitchell, Renato Romano, Xiro Papas, Dalila Parker.

- J'ai bien fait de mettre un masque, il a dû manger de l'ail, le salaud !
Le Dr. Otto Frankenstein, suivant une tradition familiale bien émouvante, fignole, comme ses nombreux ancêtres, une créature de Frankenstein : *"Et qu'est-ce qu'il va faire plus tard, ce joli bambin ?"*
- "Je vais construire un monstre, comme mon papa, m'dame"...
- "Brave petit, va, je vais lui tricoter un paletot pour ses longues nuits en prison, tiens !".
Donc, Frankenstein baptise sa créature Mosaïco, en fonction des diverses pièces anatomiques utilisées à son élaboration. Mais hélas, celle-ci risque un phénomène de rejet du cerveau, une affection pourtant très rare, frappant surtout dans les milieux audio-visuels. Pendant qu'Otto travaille à une drogue stabilisante, Mosaïco s'occupe à violer les jeunes femmes, dont il aime assez dérouler les viscères après utilisation, avant de les rapporter fidèlement à son maître de plus en plus découragé. Tout cela finira mal suivant les lois du genre, quand le monstre détruit son créateur avant de succomber lui-même à ce fameux rejet du cerveau. Triste. Ah si !





← SEX KITTENS GO TO COLLEGE

1960. U.S.A. De Albert Zugsmith. Avec Mamie Van Doren, Vampira, John Carradine, Jackie Coogan.

Seul un robot possède les nerfs d'acier suffisants pour ne pas bondir illico sur la jolie Mamie Van Doren, une sous-Jayne Mansfield parfaite, si elle n'imitait pas déjà Marilyn Monroe. Ancienne danseuse sexy dans l'histoire, elle possède 18 langues (ce qui est amplement suffisant) et un très beau Q.I., qui lui vaut de venir diriger la branche scientifique d'un collège américain où officie le robot qui l'a sélectionnée sur fiche.
Une certaine folie burlesque imprègne l'histoire. Le capitaine de foot s'évanouit invariablement à la simple vue de la belle, le robot emploie sa super intelligence aux courses de chevaux et un chimpanzé mascotte tape à la machine à écrire avec ses pieds. Il aurait notamment tapé le scénario du film, prétendaient de mauvaises langues à l'époque. Vous savez comment sont les gens !

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE →

First Men in the Moon. 1964. G.B. De Nathan Juran. Avec Martha Hyer, Lionel Jeffries.

On a beau adorer ce film, apprécier sa bonne humeur, son charme suranné, ses éclairages multicolores et ses décors irréels, il n'empêche que l'aspect folklorique des Sélénites déconcerte l'observateur moyen. Pour figurer de joyeux morpions dans une comédie musicale à la Chantal Goya à la rigueur, mais pour évoquer une forme de vie lunaire basée sur la discipline sociale, ça fait quand même un peu désordre.
L'humour surgit pourtant de la confrontation entre trois représentants de la puissante Angleterre, impérialiste, bourgeoise et colonialiste, et ce système de vie communautaire à la fois proche de l'insecte et des conceptions marxistes du monde. La civilisation alienne succombera bêtement à un virus terrien. Allez donc voter coco, après ça !





LA ORGIA NOCTURNA DE LOS VAMPIROS

1972. Espagne. de Léon Klimovsky. Avec Jack Taylor, Helga Line Dianik Zurakowska.

Depuis le temps que les monstres transbahutent les jeunes filles défaillantes, nous n'étions pas psychologiquement prêts à un tel renversement des valeurs. Et pourtant ça existe. La preuve ! Dans ce film de Léon Klimovsky, vieux routier du bis espagnol et signataire de quelques "Naschy" de la belle époque, un petit groupe de touristes débarque dans une ville inquiétante peuplée de vampires cannibales. Après quelques scènes de nus, mais vraiment pour la vente internationale alors, plus trois séquences choc manière de justifier le titre, le couple de héros parvient à s'échapper. Et, lorsqu'ils reviennent plus tard avec les autorités, les vilains rapporteurs peuvent alors constater que la ville entière a disparu. Curieux non ? Et cela me rappelle justement une histoire : un jour où j'étais dans l'Atlantide, figurez-vous que... Et flûte, j'ai plus la place !

THE MONSTER AND THE GIRL

1941. De Stuart Heisler. Avec Ellen Drew, Robert Paige, Paul Lukas, Onslow Stevens, George Zucco.

- Jouer dans les séries B pour gagner sa croûte c'est déjà hard, mais échouer sur le tard dans les Craignos Monsters, ça me dépouille, tiens...

Hé, arrête de faire la moue (les singes font très bien la moue, me disait encore récemment ma concierge...), ou on te fourre dans la rubrique météo. Ou peut-être dans le Mad'Gazine, même.

Bon, c'est encore l'histoire d'un savant fou qui propose à un condamné à mort (innocent. Enfin, c'est lui qui le dit...) de greffer son cerveau sur un singe, ce qui faciliterait bien par ailleurs ses fumeuses expériences sur le comportement simiesque. Hélas pour le toubib, à peine relevé de son opération, le singe s'enfuit tout simplement pour tenter de retrouver les méchants qui le piégèrent. C'est plutôt fascinant ce besoin de justice chez les gens simples, non ?

Un journaliste américain ne s'en laissait pourtant point conter lorsqu'il prédisait à ses lecteurs : *"allez voir le film si vous voulez, mais vous serez endormis bien avant que justice soit faite"* ! Dur, mais drôle.





LE COLOSSE DE HONG KONG

The Mighty Peking Man. 1977. U.S.A. De Ho Meng-Hua. Avec Evelyn Kraft, Ku Feng, Hsiao Yao.

On ne sait ce qui prit aux Shaw Brothers, alors en pleine karatémania, lorsqu'ils se penchèrent sur cette re-lecture appliquée du mythe de King Kong. *"Après la version de Laurentiis, nous ne risquions guère de faire pire, ou alors vraiment en le faisant exprès"* aurait déclaré finement l'un des producteurs (appelé aussi "l'aîné des frères Shaw", mais uniquement dans les milieux très cinéphiles).

Et c'est le réalisateur du brillant **Les Griffes de Jade** qui s'y colle, mêlant le thème de la Tarzane à celui du singe géant. Evidemment, ce gros Kong aimerait bien lui présenter ses hommages, mais, raisonnable, la jeune fille - bien qu'appelée Ah Wei dans la version chinoise - lui préfère le héros, moins velu certes, mais on ne peut pas tout avoir. Heureusement, Evelyn Kraft (qui fut **Lady Dracula** la même année) perd ses vêtements dès que le scénariste souffre d'une panne d'inspiration, et c'est assez dire si on ne s'ennuie pas un instant.

CANNIBAL FEROX

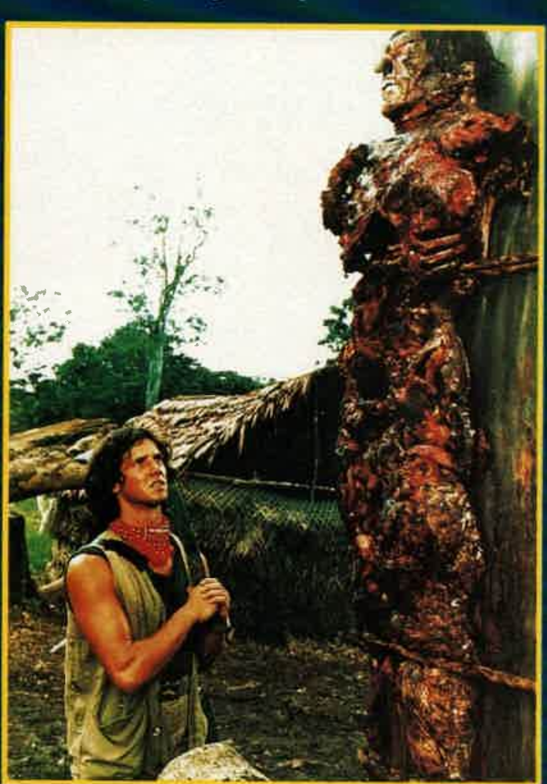
1980. Italie. De Umberto Lenzi. Avec John Morghen, Lorraine de Selle, Brian Redford, Walter Lloyd, Meg Fleming.

- Fais gaffe, gringo, y sont vachement ferox, les cannibales !

- T'as raison, vieux, je prends juste une photo pour Mad Movies *et je me tire...*

Ben oui, c'était en ces temps bizarres où les Italiens pouvaient encore tout se permettre à l'écran. Le mauvais goût frôlait même parfois certains reportages de *TF1*, sauf que là c'était vraiment du cinéma, quoi.

Lenzi s'applique surtout à refaire ici **Cannibal Holocaust** dont les recettes l'année précédente avaient bien ému tout le monde. Une fois de plus, l'alibi ethnologique fonctionne à pleins tubes, avec la rencontre des indigènes rendus fou furieux par les exactions d'un dealer blanc à la recherche d'un filon d'émeraudes. C'est mauvais, partial, complaisant, raciste, gore à outrance (deux castrations, quand même !) mais finalement assez jouissif. Allez comprendre !



MEDIA PARADE

● Y'a du vent dans les voiles au *Télégramme de l'Ouest*, qui nous annonce au soir du 30 août de cette année la diffusion de **La Toubib du Régiment**. Vous savez, ce genre de gaudrioles italo-comico- (quoique...) érotico-lourdos où officient alternativement Gloria Guida ou, comme ici, Edwidge Fenech. Eh bien, d'après eux, la fameuse toubib en question, héroïne du film, ne serait nullement la belle Edwidge Fenech, mais bien Edwidge Feuillère (née en 1907, on le rappelle, quand même). D'ici que Denise Grey nous tourne un **Emmanuelle**, y'a pas loin...

● Hé, les Bretons, faut vraiment arrêter le chouchen, vous savez. Voilà-t-il pas qu'ils nous annoncent, cette fois dans *TV Magazine Ouest*, la programmation sur *M6* des fameux ***Contes d'Outre-Mer***. Hein ? Normal pour des gens qui vivent au rythme de la marée, vous dites ? Oui, mais à propos de se marrer justement, vous savez pas avec quoi ils confondent ? Les fameux ***Contes d'Outre-Tombe*** de Zemeckis, Hill et Donner, ce qui n'a évidemment guère de rapport (d'Ouessant). La prochaine fois, vérifiez vos contes à la calculette, les gars.

● Mais au fait, que devient **La Guerre des Etoiles 7** ? Non, la **1**, je veux dire. Oui, enfin la **4**, quoi. *Femme Actuelle* vient heureusement répondre à notre interrogation angoissée dans un entrefilet (saignant pour moi, merci...) sur Harrison Ford : "*Après un quatrième Indiana Jones, Ford répondra présent sur **Jeux de Guerre 2**, sans oublier un quatrième **Guerre des Etoiles**.*" Plus besoin de se taper *Variety* pour chasser l'info, je prends désormais *Femme actuelle*, ça suffit. En plus j'y ai trouvé une super crème pour m'épiler les poils du... Ah oui, t'as raison, Marc, pas de pubs dans *Mad Movies* !



● A propos de poils, *France-Dimanche* reprend à *Entrevue* l'affaire de la petite Mallaury Nataf (vedette du ***Miel et les Abeilles***, sitcom teen-niaiserisant du niveau d'Hélène), venue chanter sans culotte au Club Dorothée. Quelle drôle d'idée, moi j'en mets toujours une. Ceci dit je ne vais jamais au Club Dorothée, non plus. Et de nous montrer la photo de la belle en train de virevolter, en prenant bien soin de gommer quelques poils superflus. Car chez *France-Dimanche*, on peut faire vulgaire, mais jamais grossier. Excusez le flou de l'image, hein, la fille bougeait tout le temps, faut dire. La prochaine fois on la fera poser. Ah oui, mais on ne lui verrait plus les cuisses, qu'est-ce que je suis con, moi... Faut que j'arrête *France-Dimanche* !

● Le même un peu plus tard. A propos de rumeurs de rupture dans le couple David Hallyday, *France-Dimanche* s'empresse de démentir : "*c'est le fait d'une presse à scandales. Un tissu de mensonges ineptes et malveillants de la part d'un hebdomadaire que nous aurons la courtoisie de ne pas nommer.*" Traduction pour les mal comprenants : un torchon comme nous, qui ment comme nous, et en plus, le salaud, il diffuse l'info avant nous !

● L'Angleterre poursuit ses restrictions en matière de censure et renforce son contrôle sur l'industrie de la vidéo, susceptible de provoquer des "torts psychologiques aux enfants" (sic). Les peines encourues par les responsables de vidéo-clubs et magasins de vente vont carrément de la simple amende (ou parfois de l'amende très compliquée : 150.000 F !) jusqu'à des peines d'emprisonnement variant entre six mois et deux ans. Eh oui, ça rigole pas !
Mais qui dit censure sous-entend implicitement hypocrisie, et elle accourt, la grosse visqueuse, car la *BBFC* (British Board of Film Classification) ne parvient pas toujours à se déterminer sur une interdiction quelconque. Et dans ce cas là, il se Pasqua ? Un à priori profitable à l'œuvre soumise ? Du genre "*Merci pour tout, continuez à réfléchir, les gars, je me tire avec mon film*" ? Que nenni ! Dans ce cas, le titre n'obtient pas son visa d'exploitation et reste en rade. C'est justement ce qui arrive en ce moment à **True Romance** ou **Dirty Week End**, et d'autres devraient rapidement suivre.
Bien sûr, la réaction à la censure on la connaît (hein ? Une vague de protestations des éditeurs vidéo, ho, vous délirez là !), c'est l'auto-censure. Des titres tels que **Dollman**, **Demonic Toys**, la série des **Jeu d'Enfant**, **Reservoir Dogs** ou **Bad Lieutenant** ne sortiront pas, ou, le cas échéant, se verront retirés des catalogues. Et vous savez pourquoi les éditeurs baissent les bras avant d'engager la moindre résistance ? Ben, imaginez qu'il vienne à l'idée de la *BBFC* de reconsidérer les visas des quelques centaines de K7 soupçonnées de violence déjà en circulation et vous aurez une idée du malaise ambiant. Bien sûr, chez nous ça risque pas d'arrriver, mais comme on a voté Maastricht et que nous ne sommes pas du genre à laisser une bêtise anglo-saxonne nous échapper bien longtemps, méfions-nous quand même.

● La preuve : quand *Télé-7-Jours* annonce **Un Justicier dans la Ville 2** à ses lecteurs, il prend la précaution de les avertir de la violence du film. Et ça c'est sympa. Mais on peut faire mieux. Ainsi, quand *France 2* diffuse **Un Justicier dans la Ville 2** à ses téléspectateurs, il prend soin de couper quelques plans de nudité, ainsi qu'une scène entière où une fille, se jetant par la fenêtre, vient s'empaler sur une grille en fer forgé. Merci de remonter pour nous les films que nous allons voir, les gars, mais quand même, programmé à 23 heures 10, comme c'était le cas ici, n'avions-nous pas droit à une version intégrale ? La réponse est non ! Merci pour votre attention, c'était donc notre tirage du *Loto* (censure...), à vous la pub...

● Dans *L'Echo des Savanes*, Danièle Gilbert fait de l'humour : "*Tous les jours, j'achète un billet du* Millionnaire. *C'est ma seule chance de me retrouver à la télé.*" C'est bien envoyé et effectivement drôle, d'autant qu'elle ne dénoterait pas trop dans l'émission la plus flatte-cons de tous le réseau hertzien. Ceux qui se souviennent de *Midi-Première* se rappellent en effet de ce fastidieux turn over montrant inlassablement les mêmes Rika Zaraï, Annie Cordy, Dalida et Line Renaud en vedettes invitées, au vif ravissement de tout son auditoire fasciné.

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE, par Pierre Milon



Par Jean-Pierre PUTTERS

● Souvenez-vous ! C'est dans *Mad Movies* que vous l'aurez vu le premier. Nous sommes en effet assez fiers de publier la première photo de Val Kilmer en Batman. Comment avons-nous fait, vous voulez le savoir ? Ah oui, je craignais cette question. En fait, nous l'avons joué un peu veule (si, si !). *Télé-7-Jours* ayant plaqué la tête de Kilmer sur la panoplie de Keaton pour voir ce que cela ferait, nous avons décidé d'aller plus loin en lui rajoutant le masque. Eh ben, vous n'allez pas le croire, mais on dirait Batman ! Comme quoi, là encore, l'habit fait le moine. Pour peu que Balladur veuille bien s'y coller, par exemple, comment qu'il les gagnerait haut la main les Présidentielles avec un pareil costume. Tiens, ça me donne une autre idée : chiche que vous nous croquez un Balladur/Batman pour le prochain numéro. Les meilleurs dessins seront publiés. Les trois premiers gagneront un abonnement. Et si vraiment on reçoit le chef-d'œuvre du siècle, on le flanque en couverture. Cochon qui s'en dédit.

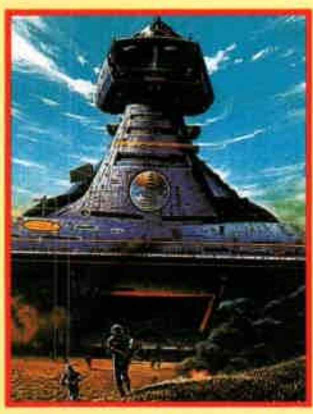


LA VIDEO EN FOLIE

A la rubrique *"Flying Jaquette"* du numéro 71, nous nous étonnions du visuel avant-gardiste de la Jaquette de **The Mysterians (Prisonnières des Martiens)**, d'une part assez composite, d'autre part furieusement étranger au véritable sujet du film. Un lecteur (Paul Dumestre, de Périgueux) a poussé plus avant les recherches et déniché dans un recueil d'illustrations, *Images de la Science-Fiction*, les quatre éléments dispersés dans autant d'œuvres différentes. A la limite, on pouvait reconnaître au concepteur une certaine hardiesse picturale, mais aujourd'hui cette découverte vient tout remettre en question. Ceci dit, quand le pompage atteint de tels sommets, on ne peut que s'incliner et saluer le génie qui passe.



3 ... Plus un footballeur bien membré, de préférence muni d'une perceuse (on ne sait pas à quoi ça sert, mais mieux vaut trop d'accessoires qu'en manquer au dernier moment)...



1. Prenez un gros engin à lunettes de soleil...



4 ... Vous ↑ mettez le tout dans une soucoupe prévue à cet effet...



2 ... Plus un radar à oreilles de Mickey...



5 ... Et vous servez bien chaud à une assistance ébahie !

● Connaissez-vous *Présent* ? Un journal d'extrême droite pour sept francs les huit pages, dont une entière consacrée au bulletin d'abonnement sous ce titre : *"Ne laissez pas* Présent *démuni face au tout-pourri médiatique"*. Un abonnement fixé à 3.200 F pour deux ans, ce qui, effectivement, ne les laissera pas démunis. A tout prendre, abonnez-vous plutôt à *Mad* et il vous restera 3.000 F pour faire la fête.
Bon, mais *Présent* donne aussi dans la critique de film et il se penchait récemment sur le cas de **Deux Garçons, Une Fille, Trois possibilités** (qu'il n'aime pas : trop libéral !) en intitulant son papier *"Pourrisseur Madame"* (décidément, ils aiment le pourri, ces gens-là !). Et pourquoi ce titre ? Eh bien, parce que l'auteur n'analyse nullement le film en question, mais se borne au contraire à descendre l'avis d'un confrère de *Figaro Madame* l'ayant trouvé, lui, *"frais, subtil et audacieux"*. Et d'ajouter perfidement : *"Ce même Figaro Madame qui qualifiait de "pur" Les Nuits Fauves de Cyril Collard"* !
Ainsi l'étroitesse d'esprit, le conservatisme et le refus de la liberté artistique ne suffisent plus, il faut aussi s'en prendre à ceux qui ne sont pas de votre avis. Enfin, si vous avez 3.200 F à perdre...

● Vous voulez savoir si votre magazine habituel vous respecte ou vous prend vraiment pour des zozos ? Rien de plus simple : s'il publie un horoscope, vous pouvez déjà commencer à vous méfier. L'horoscope constituant pourtant la fumisterie la plus facile à démasquer. Suffit de comparer celui de quatre à cinq média différents, la même semaine et pour le même signe, pour se voir aussitôt fixé sur le sérieux des soi-disant révélatrices prédictions. A *Télé-7-Jours* (encore lui !), non seulement il y a un horoscope, mais cela ne suffit pas. Il faut y ajouter les pages entières de publicités vendues aux escrocs en tous genres : cartomanciennes, pseudo-voyantes, médiums et autres charlatans lisant l'avenir aussi bien que le passé dans le filigrane des billets de 500. Ce mois-ci, on a sélectionné pour vous Vic Balsinger

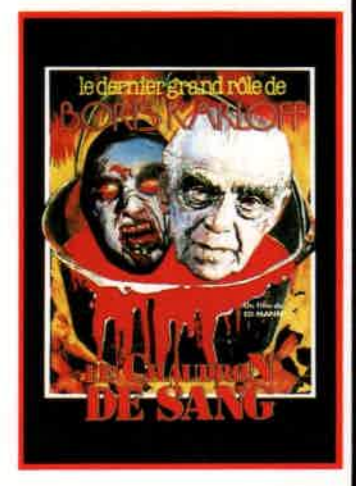


(Vicky Vale/Kim Basinger, hum hum, encore du Batman...), un voyant-mage qui reçoit sur R.V. (pauvre Hervé !) et accepte la carte bleue. Vous avez aussi le retour de Damien (comment va-t-il au fait ?) à rencontrer sur le *36-15 Damian* (!). Excusez-le, il n'a jamais su écrire... Mais il sait heureusement compter : ça coûte 300 F. Prix pour lequel il peut prédire une importante rentrée d'argent (pour lui, sans doute !). Vous pouvez également tout dire à Jason : *"Ah mon pauvre Jason, j'ai des soucis plein la tête"* ! Un bon coup de machette, et plus de soucis ! Merci de faire si bien progresser l'obscurantisme en notre beau pays, mais dis voir, *Télé-7-Jours*, lorsque tu auras abruti tes abonnés au point qu'ils ne sauront plus lire (déjà près de quatre millions d'illettrés en France), qui t'achètera demain ? Pas grave, t'as raison, vivons l'instant...

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

LE CHAUDRON DE SANG

LA MORTE VIENE DAL BUIO/ EL COLECCIONISTA DE CADAVERES/ CAULDRON OF BLOOD. Espagne/ Italie. De Edward Mann (Santos Alcocer). Avec Boris Karloff, Jean-Pierre Aumont, Viveca Lindfors, Ruben Rojo, Rosenda Monteros. Dist.: Carrère + ?



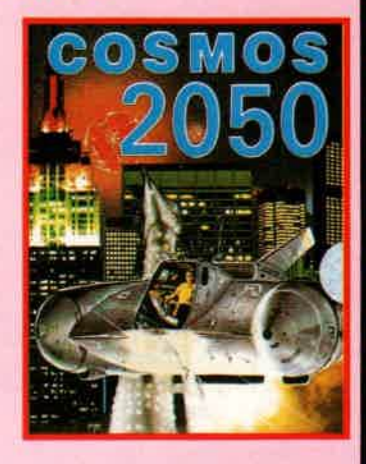
Jusqu'ici inédit sur nos écrans, mais déjà sorti il y a une dizaine d'années chez *Carrère Vidéo*, l'un des derniers films de Boris Karloff ressort aujourd'hui dans une édition bon marché et superbement anonyme : aucun crédit ne figure sur la jaquette ni en tête du générique.
Derrière le nom du réalisateur, Edward Mann, se cache l'Espagnol Santos Alcocer (qui faisait déjà l'hippie partout dans son **Hallucination Generation**, un voyage psychédélique fumeux et opportuniste), quand il ne signait pas Walter Alcox **Les Orgies du Dr. Orloff**, une polissonnerie tellement décervelée qu'un critique de l'époque (1968) s'obstinait à voir derrière ce pseudo ronflant l'ombre du besogneux Jésus Franco.
Alcocer reprend ici l'idée maîtresse déjà utilisée dans plusieurs productions (**Un Baquet de Sang, Le Moulin des Supplices, Masques de Cire** et son remake, etc.) du sculpteur usant pour son art du corps de véritables cobayes humains, d'où une vraisemblance de ses œuvres reconnue par toute la critique.
L'artiste en cause (Boris Karloff) possède ceci dit de furieux alibis intellectuels dans la mesure où il est aveugle (gênant pour un sculpteur, peut-être...), et d'autre part les corps utilisés lui viennent de son épouse acariâtre, infidèle et calculatrice, qui assassine pour ce faire des victimes sans qu'il en sache rien.
Chaudron de Sang permet surtout de retrouver le génial Boris Karloff dans un de ses derniers rôles (il mourra deux ans plus tard...) aux prises avec l'actrice Viveca Lindfors. L'antagonisme de ce couple lié autant par la haine que par le sens des affaires fournit l'élément le plus intéressant d'une œuvre où hélas la minceur du scénario le dispute à la contre-performance de Jean-Pierre Aumont, insupportable dans la peau d'un journaliste hâbleur, cynique et parfaitement inutile.
Bien que réalisé en 1967, **Cauldron of Blood** ne sortira dans les pays anglo-saxons qu'après la mort de Boris Karloff. Et il nous reste à découvrir ses tout derniers films, **La Invasion Sinistria, La Camara del Terror, La Muerte Viviente et Serenata Macabra**, quatre productions mexicaines, dont les scènes avec l'acteur furent mises en boîte aux U.S.A., tandis que le reste du métrage se tournait à Mexico. Souvent tripatouillés, retitrés et redistribués, ces titres restent toujours inédits en nos contrées. Patience, patience...



Boris Karloff et l'enfance de l'art.
Pardonnez-lui, il ne voit pas ce qu'il fait...

COSMOS 2050

THE SHAPE OF THINGS TO COME. Canada. 1978. De George McCowan. Avec Barry Morse, Jack Palance, Eddie Benton, Carol Linley, John Ireland. Dist.: Fil à Film.



Ce curieux titre de **Cosmos 2050** renvoie bien entendu davantage aux épisodes de ***Cosmos 1999*** - surtout si l'on se réfère à la présence de Barry Morse - qu'à **La Vie Future (Things to Come**, 1936) de William Cameron Menzies dont il se veut officiellement le remake. Mais un remake du bout des doigts, échafaudé semble-t-il pour exploiter le nom de H.G. Wells, placé carrément avant le titre aux U.S.A. Ce qui impressionna tant le distributeur français qu'il n'hésite pas à créditer H.G. Wells de la réalisation du film sur sa jaquette. Savant calcul ou ignorance totale ? Allez savoir...
Tout cela n'empêche pas l'existence d'un titre français, **Alerte dans le Cosmos**, dont *Fil à Film* se moque apparemment.
Sous la bannière canadienne, ce vieux pirate de Harry Alan Towers compte ici les sous, et c'est plutôt le gars qui n'aime pas en perdre (voir ses collaborations avec Jésus Franco et ses adaptations opportunes de divers mythes suivant la mode du jour...). Aussi, glisse-t-il le plus rapidement possible sur le thème de l'anticipation sociale traitée par Wells pour livrer ce qu'il croit constituer une parfaite adéquation des épisodes de ***Star Trek*** (le vaisseau spatial s'appelle justement "Star Strek". Oui, c'est pas facile à dire, hein ?) et le premier volet de la **Guerre des Etoiles**. Le droïde, nommé Sparks, rappelle d'ailleurs R2D2 à la limite de la contrefaçon, tandis que le dictateur de service (génial Jack Palance, étonnant de duplicité sardonique) commande une armée de robots d'une balourdise encore rarement constatée sur grand écran. Pour accuser encore mieux la référence, il rêve de réduire les rescapés terriens à son pouvoir tout en repoussant les assauts d'une poignée de rebelles dirigés par la belle Carol Linley.
En fait de projet social, celui du tyran ne manque pas d'originalité puisqu'il rejoint celui - encore inavoué à ce jour - de nos technocrates urbanistes et parfaits gestionnaires : pour vivre dans leur monde idéal, mieux vaudra une population de vrais robots capables de rentrer dans la norme technique, plutôt que de véritables citoyens de chair et d'os, chacun avec leur sensibilité propre.
Cette sinistre utopie, Palance la détaille avec une préciosité gourmande à la face des hommes exilés sur la lune à la suite d'une terrible guerre des robots ayant ravagé la planète Terre. De leur base lunaire, appelée New Washington, les survivants humains dépêchent un vieux savant, son fils ainsi que la fiancée de celui-ci sur l'astéroïde Delta 3 où règne l'affreux dictateur.
Le scénario, d'une grande mansuétude à l'égard des héros, parvenant sans arme aucune sur les lieux de la bagarre, n'offre aucune réflexion sur cette "vie future" promise dans le titre et se contente d'aligner maquettes et effets optiques dans un parfait manque d'émotion.
A ce titre, il rejoint dans la liste des références citées plus haut le transparent **Galactica** et ses séquelles, privilégiant la forme au détriment du fond.



Hein, La Guerre des Etoiles ? où ça La Guerre des Etoiles ?



LE MONDE PERDU

THE LOST WORLD. U.S.A. 1925. De Harry Hoyt. Avec Wallace Beery, Bessie Love, Lewis Stone, Alma Bennett, Arthur Hoyt. Dist.: Scherzo.



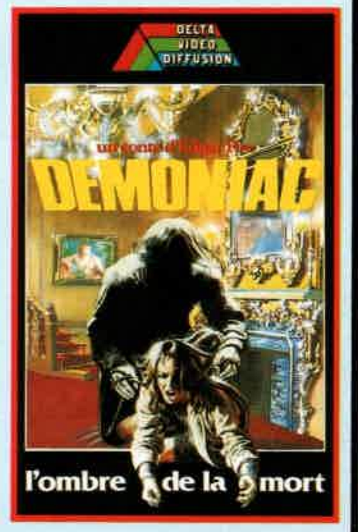
Après **La Marque de Zorro**, où les aficionados attendent encore désespérément le Tyrone Power annoncé, *Scherzo* récidive avec **Le Monde Perdu**. A savoir, brandir une affiche et des photos d'un film et proposer à sa place une version antérieure datant du cinéma muet. L'anachronisme surprend d'autant mieux qu'ici les photos de la jaquette sont en couleurs et présentent un dinosaure tiré de son remake de 1960, dont *Scherzo* reprend aussi l'affiche au passage. Or chacun sait (sauf ceux qui l'ignorent. Ben oui !) que dans ce remake les bestioles gigantesques provenaient d'un simple grossissement de lézards maquillés pour l'occasion et insérés à l'image. Anachronisme, disé-je, car dans l'incunable montré ici et datant de 1925, le grand Willis O'Brien s'essaie au contraire à l'animation image par image de marionnettes miniatures, et ceci huit ans avant l'élaboration de son chef-d'œuvre décisif, **King Kong**.
C'est en cela que l'édition de la K7 constitue quand même une manière d'événement, car contrairement à son remake homonyme de 1960, diffusé justement il y a quelques mois sur nos chaînes, cette version fait partie des classiques quasiment invisibles.
Conscient d'un certain archaïsme figé, les responsables ne s'en sont pas tenus à cette falsification du matériel publicitaire. Afin de rajeunir le produit, ils ont aussi dépoussiéré les traditionnels cartons conduisant les dialogues. Vous savez, le genre :
"Oh, ça alors... un tricératops !"
"Ne criez pas tant, professeur, nous sommes dans un film muet..."
Non, j'exagère évidemment, mais tout de même, entre deux combats de mastodontes, le spectateur assiste en parallèle à celui de l'adaptateur et de la syntaxe pour y déplorer la défaite de cette dernière. Les accents, surtout, possèdent un sens aigu du grave, tandis les virgules tombent au hasard. Quant aux participes passés ils ont décidé une fois pour toutes de ne pas vouloir s'accorder. Une licence orthographique parfois bien divertissante, et dont les excès compensent la réalisation des plus austères de Harry Hoyt. Car le réalisateur s'en tient à du théâtre filmé pour toute la première partie exposant les faits et présentant les personnages de l'expédition qui va conduire le Pr. Challenger sur les lieux de l'action : un haut plateau d'Amérique du Sud où la faune antédiluvienne a survécu.
Willis O'Brien prend alors le relais, et au moyen des premières peintures sur verre pour les décors, et des premières marionnettes à structure métallique, il compose un environnement stupéfiant pour l'époque, avec notamment ce final grandiose où le monstre ramené à Londres saccage la ville avant de fuir cette civilisation issue d'un autre âge. Déjà le conflit des générations !

Un stégosaure triomphant, huit ans avant KING KONG (et 68 ans avant JURASSIC PARK !)



DEMONIAC

LE MANOIR DE LA TERREUR. Horror. Italie/ Espagne. 1963. De Martin Herbert (Alberto de Martino). Avec Gérard Tichy, Joan Hills, Leo Anchoriz, Helga Line, Richard Davis. Dist.: Delta Vidéo.



Comment de **Manoir de la Terreur** lors de sa sortie en France, ce doux fleuron de l'épouvante à l'italienne des années soixante peut-il se transformer aujourd'hui en **Démoniac** ? Mystère. D'autant que le terme apparaît très exagéré au regard d'une trame dont les influences vont du thème du ***Chat et le Canari***, de John Willard, aux diverses adaptations par Roger Corman des contes d'Edgar Poe. La jaquette annonce d'ailleurs la couleur (à défaut de la copie, elle en noir et blanc...) avec cette accroche péremptoire "*un conte d'Edgar Allan Poe*, **Demoniac**". Tandis que plus loin, l'argumentaire au dos de la jaquette nous met en garde contre les "sombres dessins d'un personnage inconnu" (!).
L'action fonctionne en huis-clos avec le retour au château ancestral de l'héroïne, dont la majorité prochaine va faire d'elle une riche héritière. Gravitent autour d'elle son frère, Roderick (Usher ?), une amie d'université et son frère, un domestique sournois, un toubib à l'air franchement coupable, une gouvernante très ambiguë et un mystérieux monstre encapuchonné. Ces ressorts dramatiques et les rapports amoureux rapprochent ou divisent tour à tour les personnages, au fil d'un scénario manipulant le suspense comme une friandise rare. De longs regards échangés traduisent de secrètes complicités, tandis que l'étau se resserre autour de la pauvre héroïne bientôt envahie d'une étrange langueur qui va rapidement la conduire à une mise au tombeau prématurée en état de catalepsie.

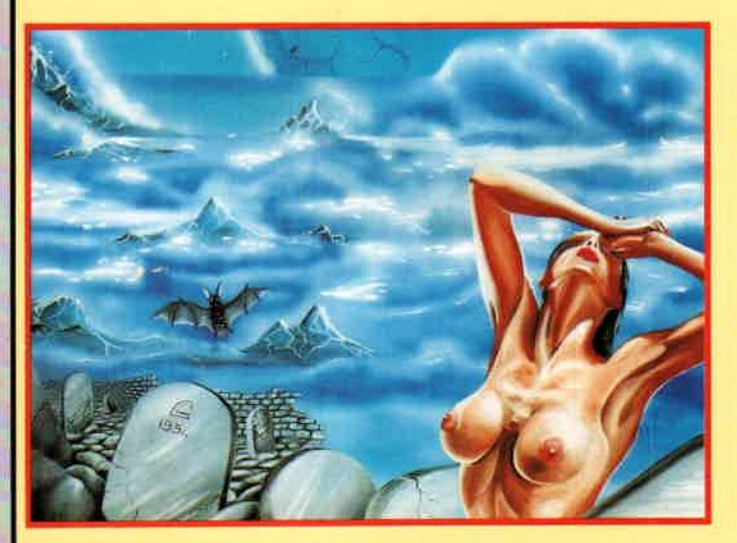
Nous assistons là à une répétition générale de ce que fut l'épouvante à l'italienne des années soixante, où Alberto de Martino (**L'Antechrist, Holocaust 2000, Persée l'Invincible, Blood Link**...) comptabilise les clichés du genre dans de splendides décors naturels. Clichés dont les pérégrinations nocturnes de l'héroïne, en déshabillé vaporeux et avec chandelier, ne sont pas les moins savoureux. Les portes grincent, l'orage gronde, la musique souligne à l'outrance les effets visuels, la caméra penche à l'oblique ou s'embue d'un flou vaporeux pour les séquences oniriques tentant de compliquer davantage les rapports conflictuels entre les personnages.
C'est du cinéma d'un autre âge, où le signifiant reste dans le domaine du suggéré, et où une simple expression de visage suffisait à épouvanter l'assistance. Pour nostalgique de préférence....



Testez vos connaissances cinématographiques avec ce passionnant jeu de l'été : 1) L'assassin n'est autre que Superman. 2) C'est Lelouch qui réalise. 3) Attention, les mecs, il va pleuvoir ! Renvoyez vite vos réponses à "Test de l'été", Hôtel Matignon, Paris.

Jean-Pierre PUTTERS

COURRIER DES LECTEURS





Laurent Gauthier, Mas D'Azil

Après quatre ans de lecture assidue, il est temps enfin que je me décide à entrer dans la grande famille des lecteurs quittant leur fauteuil pour s'installer devant la feuille blanche posée sur le bureau.
D'autres débattront sur le dernier reportage, le film adulé ou poseront des questions sur l'effet qui a bouleversé leur vie, pour ma part je ne vous enverrai que quelques photographies de mes tableaux de peinture... sur toiles.
Voici donc le fruit de plusieurs années de voyeurisme et, même si cela ne se voit pas au premier abord, je peux vous certifier sur l'honneur que la faute vous en incombe grandement. Pourquoi ? (*j'allais le dire...*) Eh bien, parce que vous êtes la seule revue qui m'ait apporté ce que j'ai toujours attendu pour assouvir ma passion du fantastique.
Je dévoile aujourd'hui, face aux juges que je considère comme les plus avertis en la matière, quelques toiles où se mêlent deux passions (pin-up et monde fantastique) et je ne pense pas être le seul dans ce cas... du moins je l'espère. Et si vous jugez mon travail digne de figurer dans vos pages, j'aimerais avoir l'impression de mes confrères lecteurs qui, je m'en suis aperçu au travers du *Courrier des Lecteurs*, ne mâchent jamais leurs critiques. Cela donne le piment qui manque aux autres revues, et prouve que le monde est vraiment partagé en deux catégories : ceux qui s'excitent sur *Point de Vue, Image du Monde (faut déjà avoir de l'imagination, dis donc !)*, et ceux qui atteignent le septième ciel en vous décortiquant page après page. Merci de nous donner autant de plaisir à chaque numéro ; vous mériteriez de paraître plus souvent.

Astrid Mehdi, Strasbourg

Qu'est-ce que le monde ? Aujourd'hui, d'un point de vue positif ? Dans la culture ? Américaine, cinématographique, et fantastique ? Eh ben, c'est le vide complet. Rien de neuf et d'original pour le moment. Vas donc te cultiver avec Isabelle Adjani, ou rigoler un bon coup avec Kathleen Turner et Michel Blanc, ou encore mieux, vas réviser ton bac. Mais serais-je donc réduite, pendant toutes les vacances, à potasser mon anglais ? Et vous verrez, je vous le dis, l'année prochaine plein de super films US fantastiques vont déferler sur la France entre mai et juin (pauvre Mr. Allgood !), et qui c'est qui sera enfermée à réviser sa philo pour le bac (le vrai, l'horrible, pas le petit avant-goût de cette année) ? C'est moi, et tout ceux qui seront dans la même situation. Il me reste un petit espoir. Une revue que je lis, relis, regarde et re-regarde tous les deux mois, ou plutôt deux revues : les vôtres. Si si, c'est vrai, une fille qui aime le fantastique et l'humour grinçant de J.P.P. Alors merci à *Impact* et *Mad Movies*. Bonnes vacances, et essayez de combler les miennes...

David Jayet, Gevry

Je prends la plume car, pour la première fois depuis que je lis *Mad*, l'éditorial m'a profondément énervé. Je ne parle pas là de l'augmentation du prix, que je comprends parfaitement, compte-tenu des difficultés économiques actuelles. Non, j'ai piqué une grosse colère à propos de la consultation nationale des jeunes.
Vous critiquez ce questionnaire sous prétexte que seuls les jeunes de "bonne situation" répondront à celui-ci, tandis que les jeunes des banlieues ne pourront pas donner leur avis. Mais, mon cher J.P.P., il n'appartient qu'à eux de renvoyer ce questionnaire pour crier leur haine des flics et des vigiles de super-marché à sa Sainteté Balladur. Que je sache, ce questionnaire a été envoyé à tout le monde. De plus, je crois qu'il n'y a pas besoin de voter Balladur pour comprendre que ce questionnaire peut être utile à une meilleure compréhension des jeunes. Libre à toi de penser qu'il représente un immense service de renseignements en vue des élections. Mais ne crois-tu pas que la campagne présidentielle qui arrive à grand pas sera basée essentiellement sur la réduction du chômage et qu'il n'y a pas besoin de ce questionnaire pour deviner que c'est actuellement la principale préoccupation des jeunes ?
J'ai la chance d'être né dans un pays où l'on a le droit d'ouvrir sa gueule, de manifester et de choisir le chef de l'Etat. Apparemment, beaucoup de gens ne se rendent pas compte de cette chance et se contentent de critiquer tout ce qui est entrepris. Nous avons aujourd'hui le droit à la parole et nous devons en profiter avant que Pasqua, de Villiers, Le Pen ou Berlusconi ne changent d'avis ! (*ne parle surtout pas de Berlu ici : nous avons récemment accepté de sa part un pot de vin de 120 F et nous ne sommes pas tranquilles !*).
Et puis, ces jeunes "politiquement corrects" que tu méprises si ouvertement, ne serait-ce pas un peu le lectorat de *Mad* ? Crois-tu que les mecs des banlieues te lisent et fréquentent assidûment les cinés ?
Mon cher J.P.P., je ne t'en veux pas pour ce coup-ci, mais garde pour toi tes idées semi-anarchistes, car en les étalant dans ton édito, tu associes toute la rédaction à tes idées. Ou sinon, reconvertis-toi dans un "Street Ball Mag", tu auras certainement plus de chance d'y trouver ton lectorat de prédilection. Sans rancune...

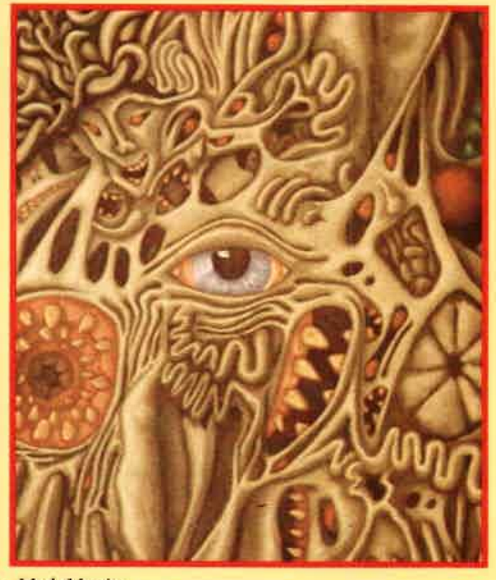
Je vais te faire rire : je suis presque d'accord avec toi ! Tout du moins si ton interprétation de mon texte correspondait à sa réelle signification. Je ne prétends pas que seuls les jeunes de "bonne situation" répondent. Et je ne méprise pas davantage les "politiquement corrects", comme tu dis (je méprise fort peu de gens d'ailleurs, hormi certains média s'ingéniant à vouloir crétiniser le monde...).
Seul l'avis de ceux qui font volontairement la démarche de répondre à ce questionnaire se verra comptabilisé. Les désabusés, les défavorisés, ceux qui ne placent plus guère d'espoir en nos représentants politiques vont sûrement le boycotter, et je prétendais que pour une meilleure fiabilité statistique, il valait mieux interpeller la totalité des intéressés (difficile !), ou, pour le moins, un panel représentatif de jeunes lycéens, étudiants, apprentis, chômeurs, etc... Un peu à la façon des sondages politiques, par exemple. D'où ma conclusion anticipée du résultat de cette consultation : le gouvernement va se trouver conforté par un bilan parfaitement positif, surtout compte-tenu de l'aspect assez manichéen des diverses questions proposées. Relis-les un peu, pour voir. Résultat des courses : tout va bien dans le meilleur des mondes et continuons comme ça.
Il nous arrive d'ailleurs la même mésaventure avec nos "questionnaires Mad Movies". Seuls y répondent les fidèles, les responsables, les constructifs, les laborieux prenant la peine de se pencher sur une vingtaine de questions (près de 100 dans l'imprimé Balladur !) et d'y répondre le plus complètement possible. Du coup, seulement un bon millier de lecteurs se manifestent, alors que plusieurs dizaines de milliers d'autres ne nous donnent jamais leur avis. Et nous aimerions bien le connaître, pourtant ; déjà parce que les abstentionnistes sont plus nombreux, et donc plus représentatifs de notre lectorat réel, (qu'ils soient banlieusards ou citadins, peu importe).
Voilà ce que je voulais dire exactement, et si je me suis mal fait comprendre, c'est ma faute et non la tienne. J.P.P.

Christophe, Wissenbourg

Tout en m'abonnant pour la première fois, je profite pour vous écrire ces quelques mots. Depuis des années, je me répétais sans cesse : "il faut que tu t'abonnes", mais à chaque fois je renonçais à cause de ce plaisir habituel à passer dans ma librairie pour y constater la présence ou non de ma revue préférée. Si elle était là, bonheur intense ; et si elle n'y était pas, demain mon bonheur sera plus grand encore.
Pourtant, j'ai franchi le pas, et vous devez vous en douter, l'augmentation du tarif de la revue y est pour quelque chose. Cependant, malgré cette hausse, le prix reste correct, surtout si le tarif de l'abonnement ne change pas. Et c'est là que tout bascule, comment pouvez-vous maintenir un tarif aussi bas ? Je sais que sur un numéro vendu en kiosque beaucoup d'argent va dans d'autres poches, et que sur un abonnement, vous gagnez peut-être davantage, mais comment cela se fait-il, pouvez-vous me l'expliquer ?
Ce problème existentiel étant posé, je me permets de vous adresser les compliments habituels qui sont mérités : votre revue est fantastique, les dossiers sont approfondis, riches et analytiques, subtils et perspicaces (*n'en fais pas trop quand même !*). Tout le mal que je souhaite à *Mad*, c'est d'exister encore longtemps, de ne jamais perdre ce ton si particulier. Un joyeux Noël, une bonne année et que le ciel ne tombe jamais sur vos têtes.

La modicité du prix de vente (désormais relative...) et du tarif de l'abonnement découle d'une gestion rigoureuse et d'une logistique ayant depuis longtemps exclu tout intermédiaire. Nous ne sommes que quatre à élaborer deux revues, et ceci jusqu'au stade de la maquette prête à partir à l'impression. Malgré cette rigueur, il nous a fallu passer de 20 à 25F (normal, depuis onze ans que nous soutenions ce prix, certains produits et services avaient plus que doublés. Les tarifs postaux, notamment).
Nous maintenons l'abonnement à 100 F pour conserver nos lecteurs les plus désargentés, et pour deux autres raisons bien simples à comprendre. Un exemplaire de Mad Movies nous est réglé, grosso modo, 12F 50, après diverses ponctions dues au système de distribution. Or, ce même exemplaire rapporte 16, 66 F à l'abonnement, moins 2 F de frais de routage et de conditionnement. Reste donc = 14, 66 F (CQFD !).
Deuxième point : ces 100 F, multipliés par plusieurs centaines d'abonnés tous les deux mois, représentent un fonds d'avance budgétaire des plus précieux, car nous fournissons le service correspondant seulement plusieurs mois après la réception de cette somme. Nous gagnons donc du temps sur le temps, et à ce titre l'abonnement s'apparente à un quasi emprunt permanent effectué auprès de nos lecteurs fidèles. On peut dire que l'on ne vous cache rien, vous alors ! J.P.P.

John Lang, Paris



Pour entrer très vite dans le vif du sujet et pour éviter de m'étendre sur vos qualités, je vous narrerai rapidement une anecdote (véridique) remontant à l'achat de *Mad* n° 88. C'est d'une démarche joviale que je me dirige, ce jour-là, vers une espèce de bulle à journaux. Un vendeur pâle et gras fixe l'horizon gris de la rue de la Roquette. J'essaie de détendre l'atmosphère en lui demandant *"qu'est-ce que vous avez comme bon papier à vendre ?"*. Il me répond illico *"de la merde"*, en désignant d'un large geste la totalité de son étalage. Je lui désigne un *Mad Movies* égaré dans un rayon *"Hey, mais vous avez le dernier Mad !"*, et là le type me sort *"ah oui, mais eux, c'est différent..."* Cela se passe de commentaires *(aussi n'en ferons-nous pas...)*.
Et puis, pour changer, je vous expédie par les voies intimes *(t'as raison, ça va changer, dis voir, et tu t'es bien protégé, au moins ?)* des PTT, une de mes peintures qui porte le doux nom cosmique de "chaos néantique". Et je défie quiconque de lui trouver un sens (eh oui, on trouve souvent des subtilités dans une œuvre qui n'en a pas).
J'en profite pour dire que je réalise pour des sommes modiques tous travaux artistiques pour affiches, pochettes de disques, tracts, etc. Ce serait vraiment chou de passer mon adresse *(mais y se prend pour Djack, c'est pas possible !)* : John Lang, 13 rue du Dr. Lamaze, 75019 Paris.

J.F. Maquin, Betheny

J'ai été victime du "coup de foudre" autrefois en regardant la *Cinq*. Rassurez-vous je ne parle pas de J.C. Bourret. Et pourtant, je me sens très proche de ce dernier : J. Claude est persuadé avoir vu les extraterrestres, et moi je suis certain d'avoir vu une série sublime, que dis-je, sensationnelle, dont apparemment personne n'a entendu parler. Cette série, c'est ***Vendredi 13*** (rien à voir avec la médiocre saga de Jason Vorhees, hormi le titre).
L'histoire, celle de deux cousins, Ryan Dallion et Micki Foster, qui héritent d'une boutique d'antiquités ayant appartenu à leur oncle Lewis Vendredi. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que ce dernier a ensorcelé tous les objets de la boutique (il était suppôt de Satan).
Cette série n'est passée qu'une fois sur la *Cinq* qui a eu la bonne idée de la diffuser à 20h30. Et c'est là que j'interviens avec ma petite lettre pour vous faire connaître ce que sûrement vous avez raté parce que lorsqu'on connaît on ne s'en remet pas. Chaque épisode met en scène un objet maléfique : plume, scalpel, épouvantail, poupée (façon Chucky) qui possède des pouvoirs terrifiants. Par exemple des gants de boxe pouvant transformer l'ombre de leur utilisateur en serial-killer, ou encore des aiguilles à tatouer donnant vie aux motifs (serpents, araignées...) qu'elles dessinent, etc.
Entre ensuite dans mon histoire *TF1* qui, à partir du 1er juillet rediffuse la série en question sous le titre ***L'Entrepôt du Diable***. Après l'épisode pilote, la série s'arrête. Pourquoi ? *"Je ne sais pas"* répondent en général les standardistes intérimaires de *TF1*.
Bien sûr, cette série n'est pas à sa place sur une chaîne qui programme *Le Millionnaire*, mais si quelqu'un a eu le bon sens d'enregistrer quelques épisodes, qu'il m'écrive. J.F. Maquin, 53 allée des Jonquilles, 51450 Betheny.
Merci à vous.

David Siegl, Neuilly

Je profite de cette fin d'abonnement pour vous dire plusieurs choses.
Tout d'abord, c'est fini : je ne me réabonne plus pour un an. Non, c'est terminé, n'insistez pas. C'est donc sur deux ans que se porte mon choix (vous aviez presque eu peur, hein ?).
Ensuite, une critique : le "réab" sur l'étiquette de l'enveloppe annonçant la fin d'abonnement aurait intérêt à se détacher davantage. Pourquoi ne pas employer de plus gros caractères *(mettons que ce soit par discrétion, et n'en parlons plus)*.
Bon, maintenant, je vais vous raconter ma vie (oh non, encore un ! Faites-le taire ! Ecrasez-lui les doigts !) (je crois que tout le monde est content, je continue). Donc, ce matin, je me suis rendu dans une boutique amie où l'on m'a sorti les deux plus récents exemplaires d'*Infos du Monde* dont vous parliez dans *Ze Mad Rubrik*. Etonné de les voir lire ça, je me plongeai dedans. Comment vous dire ? J'étais plié de rire tellement c'était... c'était... Oh je ne sais pas. Si vous continuez à regarder cette chose, vous comprendrez aisément. C'est délirant ! (au mauvais sens du terme). En vrac, j'ai retenu : des photos très mal truquées voulant faire croire à une karatéka cassant des arbres avec sa main, à un pélican nourrissant un bébé ours, à une femme à quatre jambes, à un enfant chauve-souris. J'ai retenu aussi que le fantôme de Marlyn Monroe était allé à Cannes cette année, qu'un des endroits insolites pour faire l'amour était dans son lit *(absolument, ils ont raison, surtout si c'est avec sa maîtresse, hé !)*, que faire l'amour pouvait procurer du plaisir (!), que Satan s'acharnait sur notre pauvre Jean-Paul je-ne-sais-plus-combien *(Il, comme* **Predator** *et* **Terminator**, *mon petit !)*, que les joueurs de tennis se mettaient à sniffer les bandes blanches (ah, pour celle-là, j'en avais les larmes aux yeux !), et plein d'autres trucs impossibles à décrire. A remarquer que c'est un magazine d'"information" (ça peut aboutir à un procès, ça, non ?).
Bon, résumons, on se fout de notre gueule, et il y en a qui marchent en plus ! *(oui, toi, par exemple !)*. J'ai l'air de blaguer, mais voir ça, ça me fout mal à l'aise. Alors, tant qu'il y aura des contestataires comme vous pour combattre la bêtise la plus profonde, qu'ils s'expriment. Et puis après ça, ceux qui critiquent *Mad Movies*, je les abonne à *Infos du Monde*, on verra bien ce qu'il diront ensuite !
Non mais...
Allez, pour terminer, les éloges habituels à tout le staff (encore de l'anti-Toubonisme primaire...), mais ô combien réellement pensés. A dans deux mois !

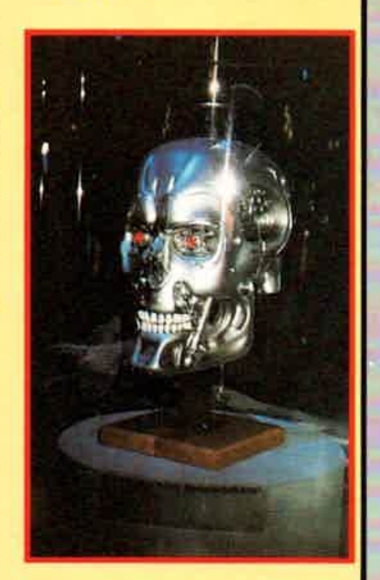
François-Xavier Tobu Milaguène, Villequier

Messieurs, je comprends tout à fait que vous émettiez des objections au sujet de l'article L 227-24. A chacun son avis, mais est-ce un prétexte pour dévoiler au grand jour vos opinions politiques que vous affichez de plus en plus clairement ?
Que cherchez-vous réellement par l'intermédiaire de la critique de cet article ? Critique qui n'est en fait qu'une opportunité, avouez-le. Voulez-vous soulever un vaste mouvement de protestation chez vos lecteurs, que vous prenez comme témoins, contre un gouvernement de droite, ce qui vous est bien entendu insupportable, pour assouvir votre nostalgie soixante-huitarde ? Si c'est le cas, vous devriez changer le logo de votre couverture, en l'intitulant "propagande de soutien au P.S." et oublier au plus vite cette façade hypocrite donnant l'apparence d'une revue limitée au domaine du fantastique cinématographique.
Je voudrais vous faire remarquer que ce fameux article que vous fustigez tant sanctionne l'obscénité liée à la pornographie. A moins que vous ne vous considériez comme tels, ce dont je doute fort, vous ne pouvez formuler de désaccord.
Je voulais aussi attirer votre attention sur *Ze Mad Rubrik* du n°90. Je voudrais que vous précisiez votre pensée au sujet de l'assiette "Commémoration de la Libération de Paris". Vous appelez ceci *"symbole militariste de mauvais goût"*. Heureusement qu'ils étaient présents à l'époque, eux, pour que vous puissiez les critiquer aujourd'hui !
Je répondrai aussi à Hervé Gaudy qui a dit, je cite : *"que la droite est bien décidée à gouverner avec toute la dégueulasserie dont elle est capable"*. Eh bien, la droite, elle essaie au moins de sortir la France du pétrin dans lequel tes petits copains socialos l'ont embourbée. La droite, elle, n'hésite pas à prendre des mesures impopulaires car nécessaires, à l'inverse des gauchistes qui, eux, font toujours leurs vilénies dans l'ombre de leur grand Tonton. La grande erreur de la droite est donc de ne pas avoir le monopole de la démagogie, que la gent socialiste accumule depuis des années.

Dis donc, qu'est-ce qu'on se prend dans la tronche, aujourd'hui !
Bon, écoute, je ne prétends pas faire de politique au sens où tu le conçois en terme de parti et de rapports gauche/droite. La liberté (de penser, par exemple, ne saurait être ni de droite, ni de gauche). Par contre, si tu le prends dans son sens étymologique de "politikos", à savoir relatif à la vie de la cité, alors là oui, j'en fais bien malgré moi, et nous en faisons tous. J'écris comme je pense, car je travaille dans une revue libre, détachée de toute obédience financière, hiérarchique ou publicitaire. Evidemment, tu n'en as pas l'habitude, il n'existe que trois ou quatre publications dans ce cas-là en France (sur les quelque 2000 répertoriées aux N.M.P.P...).
Par la critique de cet article L 227-24, nous entendions défendre la liberté de la presse (donc, au premier chef, la nôtre), car tu as bien vu à travers nos diverses chroniques que cette loi manipule le flou artistique permettant l'exécution sommaire de n'importe quel magazine pour peu qu'il déplaise. Et la pornographie n'a bien sûr rien à voir là-dedans. Si tu en doutes encore, je peux te citer l'exemple de Barre à Mine, un canard satirique niçois, et l'un des premiers à tomber sous le coup de cet article de loi. De plus, l'hypocrisie - qui t'offusque apparemment autant que moi - consiste ici à faire procéder à l'exécution par des tiers (très fort !) A savoir, dans le cas de Barre à Mine, en raison d'une plainte de "l'Association Familiale Catholique de Nice". En fait, Barre à Mine se contentait de douter, en termes assez lestes, de l'authenticité du Saint Suaire de Turin. Ironie suprême, car cette affaire (si vous ne l'avez déjà vue à Mystères, elle y passera bientôt) divise depuis toujours historiens, catholiques, ou simples curieux.
Pour préciser (brièvement) ma pensée au sujet des commémorations, je maintiens que le 14 juillet devrait nous servir à une réflexion sur les causes de la guerre, aux moyens de l'éviter, et non à cet étalage complaisant de chars et d'armements, dont l'emploi futur évoque chez moi toutes les nuances de la véritable pornographie. Et pour le "mauvais goût", j'évoquai ici l'aspect visuel de l'objet en question. Mais il en faut pour tous les (mauvais ?) goûts. J.P.P.

Yannick Buchi, Schoenbourg

Je voudrais juste signaler aux lecteurs qui se rendent à Berlin qu'il faut à tout prix visiter le Baelsberg Studiotour. Il y a notamment une exposition "Cinéfantastic" où se trouvent des répliques, grandeur nature et miniature, de monstres de films tels que **Jason et les Argonautes**, **Terminator**, **Alien** et bien d'autres. L'adresse en est : August-Behel - Straze 26-53 14482 Postdam.
Par ailleurs, étant un ancien militaire de Berlin, je cherche à reprendre contact avec des personnes avec qui j'ai fait mon service (d'avril 91 à Septembre 92). Je sais qu'il y avait pas mal de lecteurs de *Mad*. Voici mon adresse : Yannick Buchi 25, rue de la Carrière 67320 Schoenbourg. Ci-joint une photo de l'exposition. Merci d'avance.



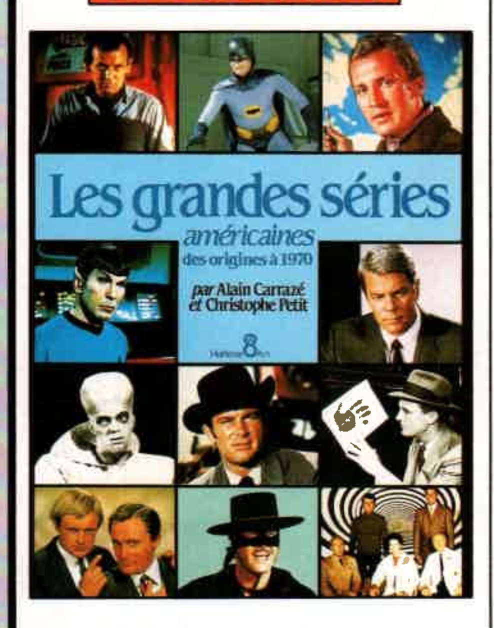
Céline Lavidalie, Epinay sur Orge

Depuis le nombre d'années que je vous lis, c'est la première fois que j'écris. En effet, une lettre a attiré mon attention : celle de Nadège, de Lyon. Enfin quelqu'un qui aime la série des **Vendredi 13** ! Eh bien, elle doit savoir qu'elle n'est pas la seule. J'ai vu les sept premiers films, et je vais même pousser plus loin la honte : j'ai les six premiers dans ma vidéothèque. Bien sûr, ce ne sont pas des films intellectuels et ça tourne toujours autour de la même histoire, mais je suis de l'avis de Nadège. Jason reste un des seuls tueurs qui fassent encore frissonner. Il fait un admirable duo avec Michael Myers. Alors voilà, j'ose clamer tout haut que je ne me lasse pas de regarder ces films et je suis sûre que parmi ceux qui ricanent, il y en a qui apprécient des films au niveau guère plus élevé.
Bonne continuation, et merci de nous offrir votre magazine *(hé, reviens, c'est 25 F ! Au secours, rattrapez-la...)*.

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



LES GRANDES SERIES AMERICAINES DES ORIGINES A 1970
Alain Carrazé & Christophe Petit
Huitième Art

En matière de séries télévisées, on connaît le sérieux des éditions *Huitième Art*, déja responsables de bouquins prestigieux sur ***Mission Impossible, Amicalement Vôtre, Destination Danger*** ou encore ***Le Prisonnier***. En publiant un livre réunissant les plus célèbres séries américaines d'avant 1970, ils ont une fois de plus réussi leur coup. Alain Carrazé (animateur de l'émission consacrée aux séries sur *Canal Jimmy*, "Destination Séries") et Christophe Petit (rédacteur en chef du remarquable magazine *Génération Séries*) ont chapeauté l'ouvrage mais chaque série est confiée à un écrivain différent. Les auteurs ont effectué un travail de fourmis pour tout nous révéler sur les 28 plus célèbres séries US de cette période. Pour chaque série, un guide des épisodes complet avec titre français et titre original, une fiche technique détaillée, un texte de présentation critique résumant parfaitement la petite histoire de la série, une explication de la production de la série, un état des lieux de la diffusion en France et un encadré intitulé "mode d'emploi" qui résume en quelques phrases tout ce qu'il faut savoir sur la série en question. Le tout agrémenté d'un excellent choix de 175 photos. Bref, encore un ouvrage indispensable aux amateurs de séries télé.

LE VOLEUR DE CORPS
Anne Rice
Plon

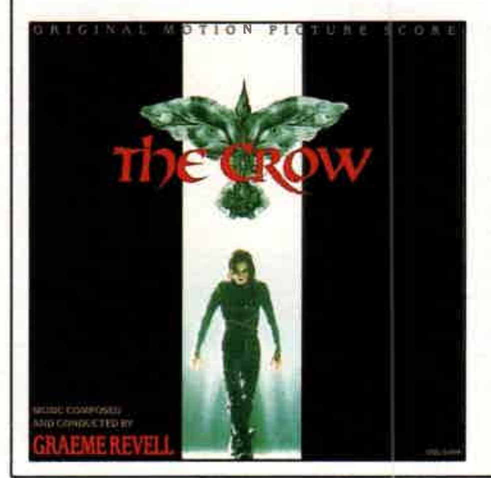
Si "Interview avec un vampire" et "Lestat le vampire" font toujours partie de la crème des livres fantastiques contemporains, "La reine des damnés", troisième volet des "Chroniques des vampires" d'Anne Rice, nous avait laissés sur notre faim. C'était un livre bâclé qui ne dépassait pas le niveau de la suite obligatoire et téléphonée. On n'attendait donc pas grand chose de ce "Voleur de corps", quatrième volet de l'histoire de Lestat. La surprise n'en est que meilleure. "Le voleur de corps" est du niveau des deux premiers romans de la série. On y voit un Lestat désabusé, fatigué de sa vie éternelle, qui ne demande plus qu'une chose : mourir. Désir impossible pour un vampire. A moins que l'inconnu qui lui court après de Miami à Paris ne puisse vraiment lui proposer une solution : l'échange de corps.
Anne Rice joue encore une fois avec les mythes et les croyances, renverse les idées reçues du genre pour servir le romantisme de son propos. Elle nous emporte auprès de son vampire et de l'escroc, et fait du lecteur le complice de leur fatal marché. "Le lien maléfique" nous le laissait penser, "Le voleur de corps" le confirme, Anne Rice est bien toujours parmi les meilleurs auteurs américains du moment.

DISQUES

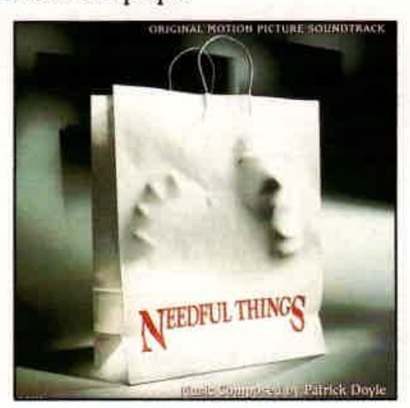
THE CROW
Music from The Motion Picture
Atlantic

THE CROW
Graeme Revell
Varèse

Au vu du grand nombre de lettres enthousiastes que nous avons reçues, il semble bien que **The Crow** soit définitivement devenu un film culte. On veut tout avoir sur le film. Les t-shirts s'arrachent, les affiches sont devenues introuvables et les photos se vendent comme des petits pains. Bien sûr, cela est surtout dû à l'aura de l'interp.ète du film, le malheureux Brandon Lee, mais aussi et surtout à la qualité du film. Qu'on aime ou pas, personne ne niera que ce film ne ressemble à aucun autre, qu'il appartient à une catégorie encore inexplorée du cinéma fantastique. On pourrait dire la même chose de sa musique. Deux disques ont été édités. Le premier offre les chansons composées pour le film ou entendues dans celui-ci. Le second, la magnifique bande originale écrite par Graeme Revell.
Fondamentalement rock, à tendance hard, new wave ou progressiste, les chansons du premier disque sont toutes sans concession. Alex Proyas, le réalisateur, tenait à ce que la bande son fasse partie intégrante du film. Il n'avait aucune envie que les chansons arrivent par hasard dans le film. Les artistes, qui n'ont pas l'habitude d'être si bien traités en matière de bande originale, ont pris conscience de l'importance de leur rôle et s'en sont donnés à cœur joie. Du coup, Proyas a pu obtenir presque tous les groupes qu'il voulait : The Cure et leur remarquable "Burn", Nine Inch Nails, The Rollins Band, Jesus and Mary Chain... Des groupes qui vont comme un gant à l'univers profondément sombre et violent du film.



Graeme Revell avait donc fort à faire pour rivaliser avec tous ces groupes survoltés. Il s'en sort à merveille. Sa composition se classe tout simplement dans les meilleures du moment. En choisissant l'option moderne et en refusant la musique symphonique, Revell prenait le risque de se perdre dans la masse du rock dur ambiant. Il réussit a éviter le couac en créant une véritable symphonie de sons électroniques, mélange de thèmes indiens à tendance Ravi Shankar, de rythmes saccadés, de violons romantiques et de riffs de guitare auxquels le héros du film se laisse aller sur le toit de son immeuble. Le résultat est étonnant, inédit, envoûtant. Le parfait exemple d'un musicien qui a su s'imprégner de l'univers d'un cinéaste et servir à merveille son propos.



NEEDFUL THINGS
Patrick Doyle
Varèse

Depuis Jerry Goldsmith et **La Malédiction**, dès qu'un film parle de présence diabolique, les musiciens se sentent obligés d'ajouter des chœurs morbides dans leur composition. Patrick Doyle ne déroge pas à la règle et les apparitions de Max Von Sydow dans le film sont annoncées à grand renfort de voix de basses inquiétantes. Heureusement, Doyle répartit ses chœurs avec intelligence et parcimonie tout au long de cette BO. Compositeur attitré de Kenneth Branagh, il est capable du meilleur (**Beaucoup de Bruit pour rien**) comme du pire (**Indochine**). Si sa dernière incursion dans le fantastique était loin d'être convaincante (**Dead Again**, pompage éhonté de Donaggio), son travail sur **Le Bazaar de l'Epouvante** est bien plus intéressant. Sur l'écran, sa musique ample et angoissante compensait les quelques carences de la mise en scène de Fraser Heston. Sur platine, l'effet est moins évident, mais il reste une composition de bonne qualité renforcée par un esprit parodique bienvenu.

interview LORI ANH

Lori Anh n'a que 23 ans et "Dégénérescence" est son premier roman. Pourtant, elle vient de frapper très fort dans le petit monde de la littérature fantastique française. "Dégénérescence" est une vraie perle noire, effrayante et glauque à souhait. Rencontre avec un des plus sérieux espoirs français du genre.

Quelle est la genèse de la collection "Frayeurs" ?

A l'origine, il y a le cinéaste romancier Jean Rollin. Les gens de *Fleuve Noir*, pour lesquels il avait déjà écrit "Les deux orphelines vampires", lui ont proposé de chapeauter cette collection fantastique dont la ligne directrice est assez ouverte. Il s'agit de demander à de jeunes auteurs des récits effrayants et épouvantables, mais sans monstre classique, ni science-fiction, ni gore vomitif. Je connais Jean depuis longtemps. Un jour, nous discutions et je lui ai dit que je me ferais bien un peu d'argent de poche en écrivant des livres pour les éditions *Harlequin*. Non pas que je sois une grande consommatrice de ces romans à l'eau de rose mais c'était de l'écriture facile. Jean m'a déconseillé *Harlequin* et m'a proposé d'écrire pour sa collection. Il m'a demandé de lui présenter un synopsis de trois pages. Il l'a beaucoup aimé et m'a donc demandé de démarrer l'écriture.

Quel a été le point de départ de votre histoire ?

Je tenais absolument à raconter l'histoire d'une jeune fille. Sans doute parce que je savais que cela me permettrait de me débarrasser, dès mon premier roman, des expériences pénibles de mon adolescence. Le fait que le roman soit totalement raconté à la première personne m'est venu tout de suite. J'ai essayé de porter un regard extérieur sur le récit, mais je bloquais terriblement. Dès que j'ai écrit "je", l'histoire a coulé toute seule, naturellement. L'aspect fantastique du livre était en fait dicté par le fait que "Dégénérescence" est une commande. Une commande à laquelle j'ai ajouté beaucoup de choses personnelles. Mes angoisses, mes obsessions, mes émotions... Je suis allée beaucoup plus loin que ce qu'on me demandait, mais la notion de "figure imposée" était toujours présente. Par exemple, il me fallait insérer le monstre dans l'histoire. Par contre, le fait que la jeune fille soit enceinte de quelque chose de pourri, que son corps se nécrose, m'est venu facilement. Cela me paraissait naturel.

DEGENERESCENCE
Lori Anh
Collection "Frayeurs"
Fleuve Noir

Dans cette rubrique, il nous est assez rare d'aborder la littérature fantastique française. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, mais force est de constater que le fantastique gaulois n'a rien de franchement transcendant. Alors quand on tombe, au milieu d'une nouvelle collection foncièrement tournée vers le cauchemardesque, sur un livre de la qualité de "Dégénérescence", pas question de le laisser passer. Ecrit à la première personne et racontée en un long flash-back, "Dégénerescence" a tout du conte pour enfant. Une jeune fille fragile attirée dans la forêt par les loups qui l'entourent et attaquée par une sorte d'ogre terrifiant. Le tout plongé dans un bon bain de perversité malsaine. Lori Anh a signé là un roman étonnant, terriblement éprouvant et à mille lieues des standards habituels.



Lori Anh

Qu'avez-vous mis de personnel dans le personnage de la jeune fille ?

Ma mère m'a élevée dans la terreur du viol et de l'enlèvement. A tel point qu'à la fin, ce qui me faisait peur, ce n'était plus qu'on me fasse du mal mais qu'en me faisant du mal, on fasse encore plus de mal à ma mère. J'ai fait une sorte de transfert. Du coup, j'ai une peur terrible de perdre mes parents qui transparaît sans doute dans l'héroïne du livre, orpheline de mère. Par contre, il n'y a pas d'expérience vécue dans le livre. Si ce n'est peut-être le fait que le livre se déroule aux USA. Adolescente, j'ai passé deux mois de vacances en Californie, chez des cousines. C'est sans doute l'endroit où je me suis sentie le plus mal, le plus à côté de la plaque. Et comme tous les ados, j'ai eu envie de calquer mon comportement sur ces gamines superficielles. En ce sens, le passage de la "fête" dans le livre est proche de ce que j'ai vécu.

Quelle est votre "culture fantastique" ?

Elle est presque nulle. J'ai du voir dix films fantastique, les plus classiques, et lire encore moins de livres de ce genre. Dans un sens, je crois que cette sorte de virginité par rapport au genre m'a servi. Pour moi, l'horreur n'est pas là où le fantastique classique la situe d'habitude. Elle n'est pas dans les événements mais dans les personnages. Ce n'est pas tant ce qui arrive à mon héroïne qui est horrible. C'est ce qu'elle est, sa difficulté de vivre, de trouver sa place, de passer à l'âge adulte. Pour moi, c'est ça l'horreur.



Etes-vous d'accord si on vous dit que vous n'avez pas l'air de trop aimer votre héroïne ?

Oui, complètement. J'avais envie de faire naître deux sentiments contradictoires. On a un personnage agaçant, pas sympathique. Dans le même temps, on ne peut s'empêcher de ressentir sa douleur et de la compassion pour elle face à toutes les horreurs qui lui arrivent. Mais, attention, je n'ai jamais écrit en cherchant à faire du mal au lecteur.

Pourtant au niveau violence et tension, le livre est particulièrement cruel...

Pour moi, la vraie violence réside dans l'hystérie de cette jeune fille nettoyant à fond sa chambre et se frottant jusqu'au sang pour se purifier. Voilà de la pure cruauté vis-à-vis de soi-même. Par contre, ce qui arrive au fond de la forêt, c'est de la pure fantaisie. De plus, n'oubliez pas que je devais écrire un livre d'épouvante. J'avais une sorte de cahier des charges à tenir. Le début, le millieu et la fin devaient être des moments forts. Je me devais de faire peur.

Vous allez quand même très loin : une femme enracinée vivante et bouffée par la vermine, une victime pliée en deux dans le mauvais sens...

Mais je ne m'en rendais pas compte en écrivant. J'essayais juste de voir ce qui pourrait me dégoûter. Et c'est vrai que je ne suis pas très friande de bubons, pustules, veines qui sortent et autres trucs qui gonflent sur le corps. Mais toutes ces scènes-là, je les ai écrites très froidement. Par contre, quand je suis dans la peau du personnage, je deviens complètement hystérique.

On sait en fait peu de choses sur le monstre de l'histoire, cet "homme-arbre" qui vit dans les profondeurs de la forêt...

Au départ, je lui avais inventé un passé. Il était le rejeton d'un couple de malfrats caché dans la forêt. L'homme, blessé, mourait rapidement laissant sa femme enceinte accoucher seule au pied d'un arbre. Pour que son enfant survive, elle le nourrissait du cadavre de son père. A la mort de sa mère, l'enfant subsistait en s'enfonçant sous terre, protégé par les racines des arbres. J'ai supprimé ce passage quand je me suis aperçue que je préférais m'attacher au personnage principal et le définir le plus complètement possible plutôt que de décrire succintement deux personnages antithétiques. Le monstre n'est en fait qu'un détonateur. C'est ça qui est bien avec le fantastique. On peut aboutir à des situations désespérées sans avoir à en expliquer les raisons profondes. Par exemple, on peut donner des envies de suicide à ses personnages sans avoir besoin de décrire le processus de dépression. Pour cela, il suffit de leur faire rencontrer des événements abominables, de leur faire commettre un meurtre, un massacre, ou encore de les mettre aux prises avec un monstre terrible.

Pourquoi ne révéler le prénom de l'héroïne qu'à la toute fin du roman ?

Pour une question d'identification. Je me suis dit que je ne devais pas être la seule jeune fille à en avoir autant bavé pendant l'adolescence. Il me paraissait donc important que chacun puisse donner le nom voulu à ce pesonnage, le sien ou celui de quelqu'un qu'il croit reconnaître. D'autre part, plus j'écrivais, plus je trouvais important qu'elle donne son prénom en dernier lieu, juste avant son acte final. Quelque part, elle reprend ce qu'elle avait d'humain. Elle se refait une pureté. Elle se libère et redevient une jeune fille qui se prénomme ainsi.

Donc, pour vous, il n'y a pas de suite possible au livre ?

Pour moi, quand on apprend comment elle s'appelle, son histoire est terminée. En plus, je me suis débarrassée de ce personnage, je ne vois pas ce que je pourrais écrire de plus sur elle. Ce qui pourrait lui arriver après, si tant est qu'on puisse imaginer un après, ne m'intéresse pas. J'écrirais peut-être à nouveau sur le corps, mais pas dans la même direction. La seule angoisse que je suis sûre de retrouver dans mes autres livres, c'est la perte d'un être cher. Si on reste dans un cocon familial rassurant, rien ne peut arriver. J'ai d'ailleurs en tête l'histoire d'un type qui perd toute sa famille et qui n'a plus qu'une idée : se suicider. Sans jamais y arriver. Jusqu'à ce qu'il rencontre un monstre marin, une sorte de sirène au masculin qui l'entraînera dans des profondeurs horrifiques. Ce sera peut-être mon prochain roman pour la collection "Frayeurs".

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH

PETITES ANNONCES

Vds collection comics US (*Marvel, Image, DC, Valiant*...). Nbreux numéros, prix très raisonnables. Liste à François Testavin, "Maisonnave", 40300 Labatut.

Ch. photos et scénario de **Thésée et le Minotaure**. Tél.: 48 27 52 81 après 19 h.

Vds *Première* 1 à 136 (1500 F) et *Studio* 1 à 58 (1700 F). Tél.: 30 21 35 96.

Ech. nbreuses jaquettes et fiches "Monsieur Cinéma". Liste contre 1 timbre à Anthony Colomb, cidex 420, 71570 Chaintré.

Vds laserdiscs NTSC : **Elvira, Freddy IV, Electric Dreams** (100F pièce), **Santa Sangre** (150 F) et **Hellraiser III** (200 F, import japonais). Noël au 60 16 49 18.

Kabbale est de retour pour de bon cette fois. Articles et dessins sont attendus avec impatience. Contact : Michaëm Espinosa, 9 B Plants Verts, 95000 Cergy-Pontoise.

Vds VHS de **L'Etalon Italien** avec Stallone. Tél.: 33 35 79 48 après 20 h (*après 22h, même, ou alors faut le carré blanc*...).

Ach. tout jouet, figurine 25 mm, décor, livre et film concernant le monde de la SF et de l'Heroïc Fantasy. Envoyer liste à Noël Grevillot, Rés. St Pierre, Bât 131, 66 route de Lodère, 34080 Montpellier.

Rech. épisode de la série **Young Riders** (***L'Equipée du P. Express***) en deux parties, intitulé **Till Death do us Part** et diffusé en 92 sur *Canal Jimmy*. J.F. Maquin, 53 allée des Jonquilles, 51450 Betheny.

Collectionneur éch. BO contre BO. Liste contre enveloppe timbrée à C. Mercier, 116 square Auguste Rodin, 77350 Le Mée sur Seine.

Vds nbreuses BD : *Lug, Semic, Aredit*, magazines, comics US... Liste contre 1 timbre à Laurent Rannou, 10 rue Pavée, 76100 Rouen.

Vds albums Giger (*Necronomicon* : 700 F, *Biomecanics* : 500 F) + *M.M.* 24, 27, 30, 34, 41, 46 et 49 à 86 (300 F). Joël au 84 28 16 43 après 20 h.

Arkham Hill 3 est en vente au prix de 10 F. Nous recherchons collaborateurs, auteurs et illustrateurs. United Amateur Press Association (holà ! ça pas rester à 10F bien longtemps, je sens...), 4 rue Ampère, 91080 Courcouronnes.

Vds 50 F pièce VHS de **L'Arme Fatale 2, Total Recall** et **Young Guns**. Ach. VHS de **House, Creepshow I** et **II** et **Hellraiser II**. Stéphane Huguenin, 4 rue des Marsouins, 57430 Sarralbe.

Rech. série ***Joe 90*** en VF. Vds séries complètes VF d'***Au-delà du Réel, Robinson Crusoë sur Mars*** et autres inédites en France. Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique (*merci pour l'envoi de la K7, vieux, si t'en as d'autres, je prends...*) (*c'était un message personnel. Oui, ben, ho, j'ai l'droit !*).

Rech. illustrations et docs sur Boris Rowena, Michael Whelan et tout autre peintre fantastique. Alexis Briclot, 87 ter grande rue, 89340 Villeblevin.

Vds, éch., ach. BD (*Lug, Aredit*), comics US (*Marvel, DC, Image*...), trading cards (de comics et de basket ball). Rech. tout sur la série télé *V*. Liste contre 1 timbre à M. Cardoso, 21 rue Grignard, 87410 Le Palais/Vienne.

Vds collections complètes de *Creepie, Eerie* et *Starfix*. Faire offre à Pierre Dode au 21 83 75 57 ou au 21 99 61 24.

Collectionneur propose VHS de **Tron, Reptilicus, le Monstre des Mers, Ebirah contre Godzilla, Gorath, Gorgo** et nbreux films et séries SF/fantastique, péplums... Daniel au 87 58 23 52.

Vds BD (*Lug, Strange, Conan*...), posters, trading cards, comics, VHS. Liste sur demande à S. Calearo, 2 rue Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Rech. objets et jouets **Star Wars** dont trading cards *Star Wars Galaxy I* et *II*. Xavier Beccarel, 76 Bd de Gaulle, 84120 Pertuis.

Rech. jeu de photos et trading cards **Superman II**. Christophe Aubert, 7 rue Fléchier, 30000 Nîmes.

Vds, éch., ach. jouets **Star Wars**. Mickaël au 069/57 61 52 (Belgique).

Vds dossiers de presse, jaquettes. Liste contre 1 timbre à Alain Dailly, 672 avenue Jules Bianco, 73400 Ugine.

Vds nbreux jouets, personnages et autres gadgets **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 Saint André.

Vds BD (*Conan, Super Conan, Mon Journal, Tarzan*) + romans Stephen King et "Conan". Liste contre 1 timbre à Muriel Hoffmann, 34 rue Davey, 75017 Paris.

Je peux enregistrer ***Star Trek : the Next Generation*** et d'autres séries de Sf en VO sur *Sky One*. Appelez-moi au 48 67 49 21.

Rech. *M.M.* 22 et 25. Prix à débattre. Benoit Cocx, 22 rue de la Justice, 5660 Couvin, Belgique.

Ch. VHS d'**Histoires de Fantômes Chinois 3**, et la musique des trois films. P. Ceuppens, Maanstraat 27, B-2500 Lier, Belgique.

Rech. *M.M.* 20, 21 et 22 + affiches de **La Nuit des Masques, Les Griffes de la Nuit** et **Les Dents de la Mer**. David au 20 65 13 84.

Rech. dessin animé des *X-Men* diffusé sur *Canal +*, et correspondants aimant le trash, le punk et la BD. Mathieu Billiette, Zakataka-Enia, 64250 Itsasu.

Vds *M.M.* 44 à 75, E.F. série 73-74 + années 77 à 90, *Starfix* 1 à 48. Guy Rolet, 17 rue de Cussac, 33290 Blanquefort.

Vds photos couleurs et NB de **Batman, Alien, Blade Runner, Star Wars**... Liste contre 1 timbre à Stéphan Roy, 23 rue L. Berneux, 93250 Villemomble.

Vds 85 F pièce VHS de **La Chose, Soupçons de Mort, Barracuda, Cinq Griffes dans les Ténèbres, Devil's Maniac + Rabid Grannies** (100 F). Olivier Mattei, 1 rue Louis Mamet, 13220 La Mède.

Music Box "nouvelle formule", le fanzine de la musique de film, est enfin disponible (*ça tombe bien, on n'en pouvait plus*...). 20 F par chèque à Association Music Box, 72 chemin Carrosse, appt 2, 31400 Toulouse.

Rech. trading cards **Jurassic Park** (*Euroflash Figurine*) n°26, 37, 41, 48, 72, 76, 81, 90, 98, 99, 109 et 113. Nbreux doubles pour échanges. Gilles Kerloc'h, 29 avenue Vincent Auriol, 40000 Mont de Marsan.

Vds nbreux comics US et tradings cards (*X-Men, Dragon Ball Z*...). Rech. les cartes de Larry Ellmore (*... la salope !*). Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Rech. trucs fantastiques : BD, vidéos, affiches, photos, programmes, livres illustrés, magazines... Burkhard Dehos, GeraerRing 2/91, D-68309 Mannheim, Allemagne.

"Fantastic make-up", l'unique livre qui vous apprend les techniques de maquillages en effets spéciaux. 65 F port compris à G. Laloge, 9 rue Bégnine Derey, 21300 Chenôve.

Vds cartes postales d'affiches de films, BO, *Cinefex, SFX, Première*, livres de poche, affiches... Liste contre 1 timbre à Frédéric Destombes, 1 avenue du Sénateur Girard, BP 577, 59308 Valenciennes cédex.

Vous écrivez des nouvelles ou des poèmes (fantastique/horreur/SF) ? Le fanzine *Unholy Pain* se charge de les publier. Envoyer vos œuvres à Fred Duroc, 1 rue Philippe de Volvire, 16000 Angoulême.

Rech. absolument tout sur Cycle Sluts from Hell (photos, interview, CD, clips, K7...). Frédéric au 84 65 32 69.

Vds, éch. nbreux livres fantastique et anticipation (*Marabout, Néo*...). Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Morsure, fanzine de l'horreur et du morbide (nouvelles et BD), est à vendre (*t'inquiète pas, chez Hersant, c'est pareil !*). 30 F port compris. Rech. dessinateurs et nouvellistes. Patrick Ficini, 4 rue St-Vincent, 25720 Avanne.

Chiens, chats, jeunes filles (*OK, garde les animaux, on prend les jeunes filles*), monstres, bouclier magique, méchants... Vous trouverez tout ceci et plus encore dans "Les étoiles de lumière des Terres Perdues", BD amateur. 25 F à Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 02100 St Quentin.

Vds jouets et gadgets **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 St Maur.

Rech. BD *Creepshow* et *Tales from the Crypt*. Mathieu Philippe, 15 rue de la Sente aux Drapiers, 27370 La Saussaye.

Rech. copies VHS des émissions "Making of : le cinéma des effets spéciaux" diffusées sur *Canal +* depuis mai. Eric Dius, 11 rue de la Poste, 18290 Saint Ambroix.

Rech. VHS de **La Forteresse Noire** de Michaël Mann. Roger Schutze, St Seurin de Prats, 24230 Velines.

Rech. maquettes *Creepy*, **Star Wars**, figurines Frankenstein, tirelire **Star Trek** et tout ce qui concerne les série TV. Rollon Torrisi, Le Chalet 3, chemin des Chaffards, 13350 Charleval.

Rech. épisode **C'Etait un Tendre** de la série ***Les Cauchemars de Freddy***. Loïc au 24 59 39 25 après 17 h.

Vds VHS de **High School USA, Stingray** vol. 4, "Les Sales Histoires d'Albert Dupontel", **L'Invasion des Zombies**. Tél.: 33 35 79 48 après 20 h.

Médusa 9 spécial acteurs-actrices sortira bientôt : + de 200 filmographies. Pour le réserver, écrire à Didier Lefèvre, 119 rue de Rivoli, 59800 Lille.

Vds *Première*, posters... Rech. docs sur Dario Argento, Ginger Lynn, Valy Verdy et le groupe Stryper. Rech. aussi des milliers de correspondant(e)s. Christophe Humbert, Chalet 2, Aéroport Bale-Mulhouse, 68300 Saint-Louis.

LE TITRE MYSTERIEUX



Bon, tu fais gaffe à la photogravure, coco, parce que comme il y a le titre du film écrit juste au bas de la photo, on aurait l'air hyper-nouille avec notre titre mystérieux. Merci d'avance. Sinon, personne n'avait reconnu, dans le précédent numéro, le **Demon Warp** de Emmett Alston. Mais cette fois, c'est plus facile.

Rech. VHS de **The Killer, A Better Tomorrow 2, City on Fire, Baby Cart 1, 2** et **3, Rouge, The Bride with White Hair, Les 13 Fils du Dragon d'Or**, ainsi que tout film de Hong Kong. Envoyer Listes et prix à Lovan Vannadeth, 11 rue Corot, 84140 Montfavet.

Ch. VHS de **Halloween 1** et **2**. Tony au 45 38 26 97 (en soirée).

Vds 90 F pièce VHS de **Justice Sauvage, Basic Instinct, Les Nuits Fauves, Reservoir Dogs**, "Top des Clips", "Patrick Timsit en spectacle". Laurent Siegel, 26 rue principale, 67190 Still.

Vds VHS de films fantastiques à prix intéressants. F. Kuta, 28 rue de Weppes, appt 16, 59800 Lille.

Vds + de 250 affiches 120 x 160 (30 F pièce) et affiches moyennes et pantalons (20 F). Liste contre 1 timbre à Michel Bastone, 10 rue Garibaldi, 83000 Toulon.

Vds 150 F pièce VHS de **Hardcore 1** et **2, Incredible Torture Show, Combat Shock** et **Nekromantik**. Francois au 73 87 38 75 ou au 72 36 39 51.

Vds console *Gamegear + Columns* + 1 lot de trading cards (*X-Men, Spiderman*...) + 1 lot de *Strange, Nova*... + comics US et mangas US. Le tout : 500 F. Rémi Faure, 13 rue Samatan, 13007 Marseille.

Rech. VHS de l'émission "Bouillon de culture" consacrée à **La Reine Margot** et tout doc sur Isabelle Adjani. Grégory Iannone, Chemin de la Pommeraie, 73200 Albertville.

Vds 60 F pièce, ou 350 F les 7, VHS de **Poltergeist 2, Darkside, Bad Taste, Freddy 3, 4, 5** et **6**. Michel Lemarneur, 6 avenue des Fourches, 60540 Bornel.

Ach. à tout prix VHS de **L'Enfer des Zombies** sortie chez *South Pacific Vidéo* ou *UGC*. Tél.: (1) 43 79 46 01.

Rech. *M.M.*, livres collection *Gore*, posters et cartes postales d'horreur, VHS de films d'horreur 1975-1994, docs sur Stephen King, Koontz et Masterson. Envoyez liste à Yohan Valloire, 50 rue Georges 1er, 73100 Aix-les-Bains.

Vds ordinateur *Amstrad* (PC 6128 + moniteurs couleurs et chrome + 195 jeux + 1 joystick + magazines + 200 programmes *Basic* + notices) (*dis donc, t'a un magasin, toi, ou quoi ?*). Cédric Duriez, 29 rue Jules Ferry, 62290 Nœux-les-Mines.

Rech. BO en CD : **Cocoon, Vibes, Krull, Dad** et **Le Nom de la Rose**. J.C. Sommer, 43700 Coubon.

Ch. "The Crow" de James O'Barr et tout ce qui se rapporte au film. Marie Dehlinger, 10 rue Schultmeister, 67100 Strasbourg.

Vds *Fangoria, Vendredi 13*, t-shirts hard rock... David au 93 69 06 15 après 19 h.

Vds VHS : **La Forteresse Noire, Le Jour des Morts-Vivants, La Dernière Maison sur la Gauche**... F. Kuda, 28 rue de Weppes, appt 26, 59800 Lille.

Vds *E.F.* 1, 2, 10, 11, 15, 25, 28 à 30, 37, 43, 68, 70 et 96. Ou éch. contre *Mad* et *Impact*. Fabrice au 20 96 81 80.

Ch. "Les classiques du cinéma fantastique" (*Balland*), "Série B" (*Edilig*), "Boris Karloff" (1969), "Films of Bela Lugosi" (*Citadel Books*), "Cinéma fantastique" (*Seghers*). Vds nbreux films. Liste contre 2 timbres à David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Massy.

Rech. *Métal Hurlant* de 1 à 10, ainsi que tous les numéros et recueils d'*Ere Comprimée*. Yann Sibiril, 29 rue Henri Billant, 29200 Brest.

Ch. sur Paris, laserdiscs VO ou VF de films fantastiques, action, d'occasion ou neufs (échanges possibles). Tél. à Christophe Deshoux au 39-59-59-39, à partir de 19 heures 30.

Vds ma collection de K7 VHS anciens films de sabre "Shaw Brothers" (films de sabre), Golden Harvest (**Come Drik with Me, Dragon Gate Inn, The Jade Bour**, etc. et anciens films de Chang Cheh. Tél.: 56-84-09-72.

Phantom 2 est paru (*Non ? Quel bonheur !*) (30 F, port compris). Au sommaire : entretien avec Michel Ciment, **Porco Rosso**, une étude sur le ciné US actuel... Nicolas Rioult, 9 rue Joseph Delattre, 76240 Mesnil-Esnard.

Vds comics américains des années soixante à nos jours. Liste de recherche acceptée avec enveloppe timbrée. J.P. Picca-Nicolino, Rés. Arc de Meyran, Bât C, ave. de la Cible, 13100 Aix-en-Provence.

Rech. et ach. tout sur ***Les Thunderbirds*** : journaux, jouets, livres, plus tout ce qui concerne les séries avec marionnettes d'Anderson (***Captain Scarlett, Stingray***, etc.). Christophe Bar, 64 avenue des Charmettes, 73400 Ugine.

Rech. *Vampirella* numéros 2, 26, 27, 28, 29, *Creepy* 21, 23, 28, ainsi que les *Filmfax* numéros 3 et 9. Tél. (Jean-Pierre) : 64-88-02-93, à partir de 19 heures.

Rech. l'intégrale des ***Robotech*** (les trois saisons passées sur notre regrettée *Cinq*) ainsi que l'intégrale des **Capitaine Flam**. Possibilité d'échanges. Contacter Jean-Philippe au 94-65-32-45.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 6-120 ans aimant le death, grind, black metal, punk, et King Lovecraft, Herbert... Cyril Gervasoni, 7 allée de Maisonville, 54700 Pont-à-Mousson.

- cadreur et techniciens sérieux (*si c'est un tournage sérieux, compte pas sur nous*...) et passionnés pour réalisation d'un court métrage insolite. Didier au (1) 42 62 96 75.

- fan de ciné made in Hong Kong pour échanges de VHS. Jean-Louis Ogé, F63 rés. Barbusse, 59230 Saint Amand les Eaux.

- correspondants dingues de films fantastiques, de dessins animés japonais et de hard. Caroline Wolff, 34 rue de la Liberté, 57710 Tressangg.

- correspondant(e)s 20-30 ans accros de fantastique et d'H.F. Thiéfaine. Rodolphe Bécan, 6 allée de la Bordière, 37300 Joué-les-Tours.

- correspondantes 15-17 ans aimant le fantastique, King, Lovecraft, Jimi Hendrix et les beaux mecs (*c'est toi le beau mec, on suppose ?*). Franck Mysson, 16 rue des Prés, 25640 Roulans.

- correspondant(e)s 15-20 ans pour organiser ensemble jeux de rôles (killer) ou autres dans le département de la Vendée et aimant *M.M.*, le hard rock et le gore. Emmanuelle Chevrier, 8 rue Paul Bert, 85340 Olonne/ Mer.

- correspondant(e)s fans de River Phœnix. Jean-Paul Boulet, 5 rue de l'Hôpital, 76000 Rouen.

- Personne extrêmement généreuse, pou vant me fournir les tablatures pour guita de Slayer, Sepultura, Pink Floyd et M owar en photocopies, gratuites si poss que je rembourse si besoin est (*tu es bon !*).V. Avenel, 26 cité Rozanoff, 9 Brétigny S/Orge.

Attention, cette femme est dangereuse, elle aime la chair humaine.

SORTIE NOVEMBRE

- Deux acteurs voraces et talentueux Mindy CLARKE, Trevor EDMOND
- Des scènes d'un réalisme à vous couper le souffle.
- Des effets spéciaux hors du commun, réalisés par Steve JOHNSON, (*Abyss, Simetiere II, Le cauchemar de Freddy*)
- Une réalisation hallucinante de Brian YUZNA saluée par le prix du public de *Fantastica 1994*



Julie et Curt sont amoureux. Après un terrible accident, Julie meurt. Fou de chagrin Curt la ramène à la vie grâce aux expériences de son père. Dès lors, Julie est vivante mais c'est un zombie et elle est affamée...



LE RETOUR DES MORTS VIVANTS 3

à la Location dans votre vidéo-club


BATMAN
Le héros est de retour!
INEDIT
Le Dessin Animé long métrage tiré de la série TV 75 mn
BATMAN
CONTRE LE
FANTOME MASQUÉ
EN CADEAU !*
LA B.D. DU FILM AVEC CHAQUE CASSETTE
EN VENTE PARTOUT A PARTIR DU 26 AOUT
WARNER HOME VIDEO
* Offre limitée aux stocks disponibles